Le Spiritisme devant la Science

PAR

Le Dr J. GRASSET

PROFESSEUR DE CLINIQUE MÉDICALE A L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

NOUVELLE ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE ET PRÉCÉDÉE D'UNE

PRÉFACE

PAR

Pierre JANET

PROFESSEUR DE PSYCHOLOGIE AU COLLÈGE DE FRANCE

MONTPELLIER
COULET & FILS, ÉDITEURS
GRAND'RUE, 5

PARIS
MASSON & Cie, ÉDITEURS
BOULEVARD St-GERMAIN, 120

1904

DU MÊME AUTEUR

Traité pratique des maladies du système nerveux. Quatrième édition (en collaboration avec le Dr Rauzier). — 2 volumes grand in-8° raisin de 900 à 1100 pages, avec 33 planches en chromo, héliogravure et lithographie hors texte et 122 figures dans le texte. — Ouvrage couronné par l'Institut (prix Lallemand) et par l'Académie de médecine (prix Itard). Montpellier, 1894. — Prix..... 45 fr.

Leçons de Clinique médicale faites à l'hôpital Saint-Éloi de Montpellier. 4 vol. in-8°.

Première série (novembre 1886 à juillet 1890). — Un vol. in-8° de 758 pages. Montpellier, 1891. — Prix..... 12 fr.

Deuxième série (novembre 1890 à juillet 1895). — Un vol. in-8° de 788 pages, Montpellier, 1896. — Prix..... 12 fr.

Troisième série (novembre 1895 à juillet 1897). — Un vol. in-8° de 780 pages environ, avec 20 planches, dont 10 en couleur et 6 en phototypie. Montpellier, 1898. — Prix..... 15 fr.

Quatrième série (avril 1898 à décembre 1902). — Un vol. in-8° de 756 pages Montpellier, 1903. — Prix..... 12 fr.

L'art de prescrire, étude de thérapeutique générale. 3e édition, revue et considérablement augmentée. Montpellier, 1885. Un vol. in-12 de 200 pages. — Prix..... 3 fr.

L'Évolution médicale en France au XIXe siècle. Discours prononcé au Congrès de médecine tenu à Lille en juillet 1899, avec de nombreux renseignements biographiques et documents divers. Un vol. in-8°. Prix..... 2 fr. 50

Le Médecin de l'Amour au temps de Marivaux. Étude sur Boissier de Sauvages, d'après des documents inédits. — Un vol. in-16 de 220 pages. Montpellier, 1896. — Prix..... 3 fr. 50

Des Localisations dans les maladies cérébrales. 3e édition. Un vol. in-8° avec figures dans le texte et 6 planches. Montpellier, 1880. — Prix..... 9 fr.

Deux Conférences sur l'alcoolisme. L'alcoolisme insidieux et inconscient. L'alcool aliment et poison. — Un vol. in-8° écu de 114 pages. Montpellier, 1903. — Prix..... 1 fr. 25

Le texte de ce livre n'est que la reproduction des Leçons sur le Spiritisme devant la science, qui ont paru dans la Quatrième série de mes Leçons de Clinique médicale.

Trois choses sont nouvelles et font l'originalité de cette nouvelle édition.

C'est d'abord et surtout une Préface *que l'éminent professeur du Collège de France,* Pierre Janet, *a bien voulu écrire à ma demande et que l'on trouvera en tête du volume.*

C'est ensuite un Appendice, *qu'on trouvera à la fin, dans lequel j'ai essayé de répondre à quelques-unes des critiques qu'a fait naître la première édition de ces Leçons.*

Je signalerai enfin une Table alphabétique *des matières et des auteurs cités, qui facilitera et raccourcira les recherches.*

Montpellier, 25 août 1903.

PRÉFACE

M. GRASSET a bien voulu me demander une courte Préface pour son intéressante Étude sur le Spiritisme : je suis très heureux de cette occasion qui me permet de lui adresser tous mes remerciements. Dans ce livre et dans plusieurs autres de ses écrits (1), M. GRASSET a présenté au public médical, d'une façon à la fois originale et très aimable pour moi, quelques-unes de mes anciennes études sur l'automatisme psychologique et sur l'état mental des hystériques. Certainement cette nouvelle expression de mes travaux les a précisés et a contribué à en faciliter l'étude et la

(1) J. GRASSET ; *Leçons de Clinique médicale faites à l'hôpital Saint-Éloi de Montpellier*, 3me série, recueillies par M. le Dr VEDEL, 1896 ; — 4me série, 1903.

discussion, c'est pour moi un plaisir que d'exprimer à son auteur ma reconnaissance.

En étudiant les phénomènes du somnambulisme naturel ou provoqué, les expériences de la suggestion, les divers symptômes de l'hystérie, j'avais été conduit à remarquer qu'ils présentent tous certains caractères psychologiques communs. On éprouve à propos de tous ces faits le même sentiment d'embarras et de contradiction : les sensations tantôt semblent supprimées, tantôt paraissent devoir nécessairement être conservées, les souvenirs sont absents ou présents suivant les circonstances et surtout suivant le point de vue auquel on se place, les actes suggérés semblent compris et acceptés par le sujet et cependant semblent involontaires, etc. De ces contradictions plus ou moins nettement constatées sont sorties toutes les accusations de supercherie, tous les enthousiasmes et aussi tous les dégoûts pour les «névroses étranges et protéiformes».

Pour comprendre ou mieux pour résumer ces faits, il est indispensable de préciser les notions trop confuses que nous appliquons d'ordinaire à la conscience, à la mémoire, à l'action. Il faut admettre que la conscience présente plusieurs

formes ou plusieurs degrés et que l'un peut être supprimé, tandis que l'autre persiste. Les deux principaux degrés de la conscience, la conscience élémentaire et la conscience personnelle ou la synthèse mentale, les variations de la conscience supérieure, ses diminutions et les exagérations de la conscience inférieure, la formation du champ de la conscience personnelle et le rétrécissement du champ de cette conscience dans certains affaiblissements de la synthèse mentale, le caractère subconscient que prennent alors certains faits de la conscience inférieure, les dédoublements de la conscience personnelle et la formation de plusieurs champs de conscience plus ou moins indépendants, toutes ces notions très importantes ne doivent pas, à mon avis, être considérées comme des hypothèses, mais comme des faits d'un ordre plus simple et plus général dont la connaissance permet seule aujourd'hui de grouper et d'interpréter des symptômes en apparence confus et contradictoires.

Ce sont ces recherches que je cherchais à exprimer dans mes premiers articles de la *Revue philosophique* en 1887 et 1888, puis dans mes thèses de philosophie et de médecine 1889-93.

J'ai bien souvent songé, à cette époque, à une expression imagée et symbolique de ces faits qui les rendait plus intelligibles et j'ai proposé plusieurs schémas dans lesquels un centre P représentait la perception personnelle ou la conscience supérieure et des points placés au-dessous et associés entre eux représentaient les phénomènes psychologiques élémentaires (1); mais je n'ai pas osé adopter pour cette représentation figurative des termes ou des schémas empruntés à l'anatomie des centres nerveux. C'était là cependant une habitude bien répandue parmi les psychologues et bien des auteurs n'auraient pas consenti à parler de l'association des idées sans représenter deux cellules nerveuses plus ou moins réunies par une fibre. Je dois avouer qu'à cette époque un pareil langage me révoltait, peut-être outre mesure. Ce langage me semblait peu clair, car il compliquait le problème de l'association des idées en y ajoutant tout à fait inutilement le problème du rapport des idées avec les cellules, celui de la relation des cellules entre elles, etc. Ce langage me sem-

(1) *Automatisme psychologique*, 1889, et *Stigmates mentaux des hystériques*, 1893, p. 40.

blait surtout antiscientifique et si j'ose le dire peu honnête et hypocrite. En réalité, vous avez constaté par des procédés purement psychologiques l'association de deux idées, vous n'avez rien constaté de plus ; de quel droit employer un langage qui laisse croire que vous vous êtes servis du scalpel et du microscope et que vous avez résolu un problème colossal d'histologie et de physiologie cérébrales. Cette expression anatomique des faits psychologiques me paraissait une simple traduction sans aucun avantage.

Eh bien, j'ai appris depuis qu'il faut savoir être moins intransigeant et qu'il est souvent nécessaire de parler le langage des personnes auxquelles on s'adresse, même si ce langage est défectueux. Il y a aujourd'hui tout un public qui ne comprend pas ce que l'on veut dire quand on parle de l'association de deux idées et qui comprend ou qui croit comprendre quand on parle de la réunion de deux cellules par des fibres plus ou moins contraires. Pour attendre et même pour favoriser la diffusion des études psychologiques, il faut pour ces personnes traduire les faits psychologiques en un langage anatomique, très défec-

tueux sans doute et extrêmement hypothétique, mais plus intelligible pour elles.

D'autre part, des travaux, ceux-ci d'ordre anatomique et histologique, en particulier ceux de M. Flechsig, sont venus mettre en évidence certains faits très comparables à ceux que les études psychologiques avaient établis. Ils ont montré dans l'écorce cérébrale des centres hiérarchiquement superposés, ceux-ci simples centres de projection, ceux-là centres de coordination et d'association. N'y a-t-il pas là quelque chose d'analogue aux deux degrés de la conscience superposés auxquels nous arrivions précédemment? Ces nouvelles études ne justifient-elles pas encore davantage une expression anatomique de ces faits? C'est précisément la pensée qu'a eue M. Grasset et il a repris les études précédentes en représentant les degrés de la conscience par des centres distincts et superposés: mon centre P de la perception personnelle est devenu le centre O de la conscience supérieure et ma ligne depoints A. B. C... des phénomènes psychologiques élémentaires est devenue le polygone des centres de projection. Cette figuration nouvelle lui a permis de reprendre d'une façon intéressante la plupart des

faits relatifs à l'hypnotisme et à l'hystérie. Sans doute il ne serait pas difficile de critiquer cette représentation et, dans un de mes cours au Collège de France où j'exposais ces idées de M. GRASSET, j'avais essayé de faire cette discussion. La thèse de M. FLECHSIG sur les centres corticaux d'association distincts des centres de projection est loin d'être universellement admise. Au point de vue psychologique, la distinction de ces deux degrés de la conscience est loin d'être absolue, il y a bien des formes de transition et il ne faut pas oublier qu'un même phénomène psychologique par l'effet de la répétition et de l'habitude passe de l'une de ces formes de conscience à l'autre. Serait-il impossible d'imaginer que ces deux formes de la conscience représentent deux degrés d'activité qui peuvent appartenir à tous les centres du cerveau ? N'y a-t-il pas lieu de chercher quelle relation existe entre le rétrécissement du champ de la conscience qui caractérise l'hystérie et la diminution de la tension psychologique qui caractérise la psychasthénie (1), etc.? M. GRASSET connaît

(1) *Obsessions et psychasthénie*, 1902, p. 499.

certainement ces discussions et ces difficultés, il en signale et en discute quelques-unes, il n'a pas la prétention de les supprimer toutes. Sa représentation anatomique n'est qu'un schéma qui présente sans doute tous les inconvénients et les insuffisances d'une représentation schématique, mais qui en a les avantages et qui précise les idées pour en faciliter la discussion.

Pour présenter ces recherches sur le rétrécissement du champ de la conscience et sur les phénomènes subconscients, il faut prendre un exemple bien connu. Il n'en est pas de meilleur que les phénomènes découverts par le spiritisme. Je reconnais que je dois beaucoup à l'étude de l'écriture automatique des médiums et l'on n'a peut-être pas encore retiré de l'examen de cet état tous les enseignements qu'il comporte (1). Aussi M. GRASSET est-il bien inspiré en présentant ses études sur l'automatisme à propos d'un cas de possession par les Esprits.

---

(1) Voir à propos de ces études sur les phénomènes spirites le beau livre récent de M. Fr. W. H. MYERS : *Human personality*, Londres, 1903 : 2 vol. in 8°. Au milieu de bien des généralisations exagérées et d'hypothèses aventureuses, on y trouvera énormément de descriptions remarquables et d'indications utiles.

Je n'ai pas à revenir sur l'observation intéressante de M. GRASSET que l'on trouvera plus loin. Mais peut-être pourrais-je ajouter un détail à un travail sur le spiritisme en résumant ici une autre observation du même genre qu'il est intéressant de rapprocher de celle de M. GRASSET. Elle porte précisément sur certains phénomènes du spiritisme qui ne sont que peu représentés dans le cas qu'il a observé. Les spirites, en effet, se sont un peu dégoûtés de l'écriture automatique, ainsi que je le faisais remarquer dans une autre Étude (1); depuis que ce phénomène a été l'objet d'études précises, ces amants du mystérieux ne l'ont plus trouvé aussi intéressant. Ils cherchent des phénomènes moins connus, des chemins moins frayés, car leur caractère mystique les oblige à se tenir toujours au delà des frontières abordées par l'étude rationnelle. Un des phénomènes qu'ils prétendent observer maintenant est le phénomène des *apports*. Dans les études d'occultisme, on donne le nom d'apport à des objets matériels parfaitement réels qui, grâce à l'action du médium,

(1) Revue générale sur le spiritisme. *Revue philosophique* 1896, I.

mais sans l'intervention des forces connues, sont transportées d'un lieu à un autre. Il n'est pas de séance de spiritisme où l'on ne parle à chaque instant de fleurs, de bijoux, de tableaux qui apparaissent devant le médium, tandis qu'on les croyait à des endroits très éloignés et sans que l'on puisse expliquer leur passage mystérieux d'un lieu à un autre. Le phénomène des apports n'a pas été étudié de la même manière que l'écriture automatique, parce que nous n'avons pas l'occasion d'en observer souvent des cas intéressants. C'est pourquoi l'observation suivante me semble avoir quelque intérêt et mériter une analyse. Je me garde bien de donner mon observation et mon explication comme valables dans tous les cas; les choses peuvent se passer ailleurs d'une toute autre manière, moins intéressante ou plus intéressante peut-être ; je me borne à dire comment elles se présentaient dans le seul cas que j'ai eu l'occasion d'observer (1).

Il y a deux ans, on amena dans le service de

(1) Cette observation a été présentée à la *Société de Psychologie* en décembre 1902.

M. le professeur RAYMOND, à la Salpêtrière, une jeune fille de 26 ans, troublée, disait-on, par des hallucinations très pénibles; cette malade, M..., était conduite par deux dames, sa mère et sa tante, appartenant à la petite bourgeoisie, d'un milieu relativement cultivé. Le père de la jeune fille, mort depuis quelques années, était un ancien officier et la famille avait conservé assez de relations dans un monde de militaires et de commerçants. La malade elle-même était une jeune fille bien vêtue, s'exprimant facilement, ayant évidemment une éducation et une instruction plutôt supérieures à la moyenne.

La maladie qui l'amenait à la Salpêtrière était déjà intéressante et mériterait une étude, je ne puis m'y arrêter ici. Il s'agissait d'hallucinations intenses de tous les sens et de caractère particulièrement érotique. M... avait rencontré, deux ans auparavant, dans une administration un jeune employé qui avait fait sur elle une vive impression; cet individu assis à son bureau l'avait regardée fixement; ses grands yeux, sa moustache noire avaient troublé la jeune fille; elle avait beaucoup rêvé à lui, la nuit d'abord, puis le jour, tant et si bien que Joseph — c'était le nom qu'elle

donnait au personnage — avait fini par lui apparaître à tous moments. Joseph allait et venait par la pièce, il fumait des cigares dont elle percevait l'odeur, il lui parlait, il lui faisait des déclarations qu'elle entendait parfaitement. Il la taquinait, la pinçait, puis arrivait à la déshabiller et finissait par se conduire d'une manière absolument inconvenante. La conduite de Joseph ne pourrait même pas être racontée en latin, et le médecin de la famille s'étonnait, non sans raison, des ordures qu'inventait cette jeune fille qui se prétendait très chaste. On connaît ce degré d'obscénité auquel parviennent de semblables phénomènes automatiques. De telles hallucinations visuelles, puis de tous les sens, systématisées de cette manière, ne se rencontrent guère que dans l'hystérie. D'ailleurs on pouvait retrouver, d'une manière très faible, il est vrai, quelques stigmates. Les yeux, ce qui est intéressant, étaient normaux, le champ visuel n'était pas rétréci, mais il y avait une légère hypoesthésie sur tout le côté droit, l'aesthésiomètre donnait 55 à la face antérieure du poignet droit et 25 seulement au point correspondant à gauche. D'ailleurs, on le verra plus tard, la malade était facilement

hypnotisable, il s'agissait donc d'hallucinations complexes chez une hystérique et c'est dans ce sens que M. RAYMOND a présenté la malade dans un de ses cours.

Après avoir ainsi constaté la nature du phénomène actuel, j'insistai tout naturellement près des parents pour demander ce qui avait précédé et préparé des hallucinations aussi remarquables. Cette jeune fille, disais-je, a dû avoir autrefois d'autres accidents nerveux, des attaques de nerfs, des sommeils, par exemple. Les deux dames protestèrent avec indignation que la malade n'avait jamais rien eu de semblable. Je demandai alors s'il n'y avait pas eu auparavant d'autres hallucinations visuelles. A ce moment, il se produisit comme un embarras dans la famille : la tante disait «oui», la mère disait «non». Puis les deux dames se disputèrent et la mère répétait : «mais c'est tout autre chose, cela ne regarde pas le médecin». Cela piqua ma curiosité et, en interrogeant séparément les deux dames et la malade, je parvins à reconstituer une assez singulière histoire.

Cette jeune malade, fille d'un père absinthique, mort dans un asile, avait toujours été bizarre ;

en particulier, elle avait toujours eu des hallucinations. Les premières dataient de l'enfance. A 8 ans, elle voyait des anges, avec de belles robes blanches, qui lui apparaissaient même en plein jour. Au moment de la puberté, de 10 à 12 ans, elle fut beaucoup troublée par ces images toujours de caractère religieux. Il s'y mêlait des hallucinations auditives, car les anges lui donnaient oralement de bons conseils et lui apprenaient le catéchisme. Elle prit l'habitude, sans que nous sachions l'origine de cette idée, de baptiser l'un de ces anges du nom de sainte Philomène, et, depuis, la petite sainte, comme elle l'appelait, joue un très grand rôle dans sa vie. A l'âge de 12 ans, les règles étant bien établies, les hallucinations ont semblé disparaître jusqu'à 17 ans. A ce moment, différentes émotions, un amour contrarié, la maladie et l'internement du père l'ont troublée et les hallucinations ont recommencé; en somme, elles n'ont plus cessé jusqu'à la maladie actuelle à l'âge de 26 ans. Nous ne sommes pas surpris de voir des hallucinations d'abord mystiques devenir ensuite érotiques et obscènes : c'est un fait bien connu. Mais pourquoi donc les parentes de la malade refusaient-elles de

constater que les hallucinations de la malade existaient depuis une dizaine d'années? C'est que, depuis ce moment, cette dame, devenue veuve, malheureuse et probablement prédisposée, était elle-même tombée dans les croyances spiritiques. Elle avait la plus grande admiration pour les hallucinations de sa fille et croyait très sincèrement à l'intervention des esprits et des anges dans cette affaire. Elle ne se décidait à considérer comme pathologique que la dernière hallucination de Joseph, parce que celle-ci avait eu des conséquences obscènes qui la révoltaient. Les premières étant élevées et consolantes ne pouvaient être de la maladie. C'est un peu l'argument dont se servait autrefois sainte Thérèse pour distinguer les vraies et les fausses extases. Quand j'essayai quelques objections et quand je me permis de comparer sainte Philomène à Joseph, les trois dames s'indignèrent et se laissèrent aller à me déclarer qu'il y avait des arguments démonstratifs de la réalité de sainte Philomène et des anges. *C'étaient les objets que la sainte avait apportés du ciel* et que Joseph serait parfaitement incapable d'apporter. C'est ainsi que j'ai appris, à ma

grande surprise, que les hallucinations se compliquaient de phénomènes d'*apports*.

Il m'a été difficile de recueillir des renseignements précis sur ces «apports» que ces personnes considéraient comme des choses religieuses et qu'elles ne voulaient pas laisser examiner de trop près.

Je dois dire, pour être exact, que mon enquête n'a pas pu être continuée avec les trois personnes du début : ma curiosité d'apparence sceptique a malheureusement indisposé la mère qui s'est fâchée contre moi et n'a plus voulu me donner aucun renseignement.

La tante a été de meilleure composition, mais elle a fini par s'éloigner aussi quand elle a vu, disait-elle, que je ne prenais pas les choses au sérieux. Ce qui fait qu'en somme les renseignements et documents me viennent du médium lui-même qui s'est montré dans cette circonstance beaucoup moins crédule que ses propres admirateurs.

Cette jeune fille pour me convaincre m'a apporté une collection des objets donnés miraculeusement par la sainte. J'en ai une boîte pleine, ce sont des plumes d'oiseau, surtout du duvet qui provient

probablement de son édredon, quelques fleurs desséchées, des cailloux colorés bizarrement, quelques fragments de verre et quelques bijoux communs en argent comme un petit ange aux ailes déployées qui semble un morceau d'une broche cassée. M... avait, disait-elle, des tiroirs pleins de ces objets; elle les conservait précieusement, parce qu'elle croyait sincèrement qu'ils avaient été non pas créés mais transportés par le pouvoir de la sainte. Toute sa famille, une cousine surtout, et quelques amis vénéraient ces reliques et partageaient la même conviction.

Je dois ajouter que, à tort ou à raison, je suis disposé à croire à la sincérité de cette jeune fille. Je l'ai connue pendant un an, je l'ai vue hallucinée et malade, mais je n'ai eu aucune raison pour croire qu'elle simulait quelque chose volontairement. En outre, elle s'est mise à ma disposition avec une très grande naïveté pour m'aider à trouver les procédés dont se servait sainte Philomène, elle m'a aidé à mettre l'erreur en évidence, elle a été très étonnée quand je la lui ai montrée et n'a pas demandé mieux que d'y renoncer. Aujourd'hui, dans ce groupe de spirites, il n'y a

plus que la mère qui soit restée croyante, mais elle est indéracinable.

M... m'a d'abord raconté aussi exactement que possible comment les choses se passaient. De temps en temps, n'importe à quel endroit, mais surtout dans l'escalier, dans l'appartement, dans sa chambre, elle trouvait des *objets qui n'étaient pas du tout à leur place*, c'est là le fait essentiel : objets à une place anormale et bizarre, par exemple des cailloux brillants dans l'escalier, sur le palier du second, des plumes d'oiseau sur la table de la salle à manger, un petit bijou inconnu au milieu de son édredon, des plumes et des morceaux de verre rangés de manière à former une croix sur une petite table de sa chambre à coucher. Ces objets, ou plutôt la place de ces objets, l'étonnaient et alors elle ne tardait pas, sans trop savoir pourquoi, à être saisie par la croyance que la sainte les avait apportés là. Elle ne savait pas toujours d'où venait la croyance, mais elle la possédait fermement: c'est alors qu'elle la communiquait aux autres. Quelquefois les choses se passaient même en public et tout le monde éprouvait le même étonnement ; ainsi, pendant un dîner de famille, des plumes étaient réellement tombées

du plafond sur la table; la surprise fut générale et tout le monde fut d'accord, avant même qu'elle ne parlât, pour dire que ces plumes n'étaient pas venues naturellement et devaient avoir été apportées par la sainte.

Pour aller plus loin, j'ai cherché à raviver les souvenirs du sujet de toutes les manières, pendant la veille d'abord et ensuite pendant le sommeil hypnotique : il suffisait de diriger l'attention avec soin sur les instants qui avaient précédé ou suivi la découverte des objets. M... a retrouvé des souvenirs avec étonnement et j'ai pu constater que chez elle les apports ne se faisaient pas toujours de la même manière. Il faut distinguer trois formes du phénomène qui se rapprochent l'une de l'autre d'ailleurs avec une complication croissante.

Le premier cas est le plus simple : l'objet se trouve réellement à sa place par hasard; c'est un caillou brillant sur un trottoir, ou sur l'escalier; il déterminerait chez tout le monde un instant d'étonnement; il frappe davantage la malade dont l'esprit est préoccupé par ces objets à place bizarre. Cela détermine une émotion et à la suite une sorte de petit étourdissement, d'abaissement du

niveau mental dans lequel elle se rend compte de la réalité et se trouve de nouveau au milieu d'hallucinations. La sainte apparaît, et c'est elle tout simplement qui affirme avoir placé là ce caillou pour lui faire plaisir. L'idée des apports qui préoccupe la malade en raison de son milieu spirite donne naissance à un phénomène subconscient qui amène l'hallucination visuelle et auditive. Cette transformation de l'idée en hallucination a comme conséquence de faire naître la conviction dans l'esprit de cette hystérique suggestible. La conviction est contagieuse et tout le petit groupe est en admiration devant ce caillou trouvé par hasard.

C'est là le cas le plus simple. Une complication survient quand il s'agit d'objets étrangers dans la chambre même de la malade. Ici les choses se passent le plus souvent pendant la nuit. M... est une somnambule, personne n'en doute, c'est elle qui se levait la nuit en dormant, cherchait au fond d'un coffret une petite pierre bleue en forme de cœur et la cachait dans la poche d'un tablier, ou bien disposait les morceaux de verre en croix sur la table avec des plumes tirées de l'édredon, ou faisait deux mar-

ques sur l'édredon qui ressemblaient à deux ailes. Au réveil, la malade était stupéfaite de ce qu'elle voyait, et, que Philomène intervînt ou n'intervînt pas par hallucination, la même croyance s'imposait.

Enfin, dans le troisième groupe, l'attaque de somnambulisme était diurne, la malade endormie s'étonne elle-même : «mais c'est vrai, c'est moi qui ai cherché ce petit ange en argent dans un vieux coffret à bijoux, c'est moi qui l'ai apporté au milieu de la chambre; c'est trop fort; c'est moi qui prenais des plumes dans l'édredon et qui les répandais sur l'escalier...». Je lui fais retrouver le souvenir d'une scène très curieuse. Avant le dîner de famille, elle se voit monter sur la table, y placer un tabouret pour s'élever plus haut et coller des plumes au plafond avec un peu de farine mouillée d'eau; puis elle est descendue tranquillement, a tout mis en ordre et est rentrée dans sa chambre pour s'habiller sans aucun souvenir de cette mauvaise plaisanterie. Au dîner, quand les plumes décollées peut-être par la chaleur de la lampe sont tombées, elle a été sincèrement stupéfaite. «Mais, dit-elle, comment se fait-il que j'allais faire ces choses»? Et, en fait, on

peut se demander pourquoi dans ses petits somnambulismes elle cherchait ainsi à tromper. L'explication est fort simple: il suffit par suggestion de faire recommencer la scène devant nous. Elle a ainsi apporté des cailloux au musée de la Salpêtrière et a préparé la surprise avec une grande conviction. Pendant ce travail, elle a une figure digne et souriante, elle répète de bons conseils ou des phrases de catéchisme, en un mot, elle se croit sainte Philomène. Non seulement la malade avait des hallucinations de sainte Philomène, mais elle avait spontanément, pendant peu de temps il est vrai, de ces changements de personnalité aujourd'hui bien connus.

Depuis plus d'un an, sainte Philomène et Joseph sont exorcisés. La malade en a souffert d'abord; car, ainsi qu'il arrive souvent, elle a commencé à ce moment seulement à présenter d'autres troubles hystériques avec l'apparence de substitution : attaques et troubles de l'estomac; tout cela s'est terminé presque complètement.

Cette observation n'est pas sans rapports avec celle de M. GRASSET, dans laquelle la petite malade met en désordre la chambre du grand-père,

puis reste toute surprise en voyant le lit renversé et attribue à des esprits tout ce beau travail. On retrouve dans cet exemple du phénomène des apports les mêmes divisions de la conscience, les amnésies, les actes subconscients, les hallucinations d'origine subconsciente qui caractérisaient l'écriture automatique et la divination par les miroirs. Cette observation vient donc confirmer le travail de M. Grasset et justifier une fois de plus les interprétations du spiritisme qu'il expose.

15 juillet 1903.

Pierre Janet.

LE SPIRITISME

DEVANT LA SCIENCE

I

EXPOSÉ SYNTHÉTIQUE DE LA QUESTION

Tous les siècles sont égaux devant l'attrait du *merveilleux !*

Je ne sais si, comme on l'a dit, les époques les plus incrédules sont en réalité les plus crédules. Mais il est certain qu'aujourd'hui on admet, on aime et on cherche le merveilleux avec autant d'ardeur qu'au moyen âge et dans l'antiquité.

Seul, le costume des augures et des prophètes a changé. Avec la même dévotion, on acceptait autrefois les révélations des dieux et on accepte

aujourd'hui celles de la science ou de ce qui en porte le titre et se présente en son nom.

Comme il avait ses temples et ses livres saints, le merveilleux a aujourd'hui ses journaux, ses revues, ses sociétés savantes et ses congrès.

Il est l'objet de ce qu'on appelle, d'ailleurs très improprement, les *sciences psychiques*.

Tout ce qui paraît sous ce titre est immédiatement accepté avec respect, bientôt avec foi, par les esprits les plus réservés et malgré l'étrangeté et l'invraisemblance des faits.

Tout ce qui porte l'étiquette scientifique fait partie du koran de notre XX^e^ siècle.

Cet état des âmes contemporaines a été nettement signalé en 1891 par PAULHAN dans son livre sur le *Nouveau mysticisme*.

« Nous assistons actuellement, dit-il (1), si je ne me trompe, à la formation d'un esprit nouveau ». Et dans la formation de cet esprit nouveau, un rôle important est joué par « un mysticisme qui, loin de repousser l'esprit de la science, la recherche volontiers ;... la science, l'esprit scientifique, la précision dans les faits, la minutie

(1) FR. PAULHAN : *Le Nouveau mysticisme*, 1891, p. 1.

dans l'analyse, la rigueur dans la synthèse sont pour nous les seuls moyens d'arriver à des résultats sérieux, soit en théorie, soit en pratique... ».

Voilà la véritable caractéristique du dernier siècle à ce point de vue : toutes les époques ont aimé le merveilleux, l'ont recherché, étudié ; la nôtre adapte à ce goût éternel ses méthodes nouvelles et veut en faire un objet de science.

En 1893, c'était bien un signe du temps et presque une révolution universitaire, j'ai accepté de présider, dans cette Faculté, une thèse sur les *Phénomènes psychiques occultes* (1). Il y avait peut-être quelque hardiesse à patronner ainsi un « Essai d'officialisation du merveilleux ».

Dans ce travail, le Dr Albert Coste, avec une érudition très sûre, une critique très vive et un esprit littéraire très cultivé, mettait les choses au point, faisait ce qu'il appelle « le procès-verbal de l'état actuel de la question ».

Ses titres de chapitre indiquent l'étendue du

---

(1) Dr Albert Coste : *Les Phénomènes psychiques occultes.* Etat actuel de la question. Deuxième édition. 1 vol. in-8° écu. — Montpellier, Coulet et fils, 1894.

champ parcouru : toute la première partie est consacrée aux télépathies, à la lucidité ou clairvoyance, au pressentiment ; la seconde étudie la lévitation, les matérialisations, les médiums...

Par ce travail, qui résume parfaitement tout ce qui a été fait auparavant dans cet ordre d'idées, COSTE facilitait singulièrement la réalisation ultérieure de ce vœu de PAULHAN (1) : « Faire entrer le merveilleux dans la science, ce serait satisfaire à la fois notre goût, jamais dompté, pour le merveilleux, et notre respect, toujours croissant, pour la science ». Il concluait, du reste, lui-même, qu'« il est temps d'entrer, et d'entrer hardiment, dans les régions de l'occulte, trop longtemps l'apanage de la superstition et de la fraude ».

Peu avant ce travail (1891), le Dr DARIEX, voulant établir et continuer en France l'œuvre de la Société des recherches psychiques, fondée à Londres, créait les *Annales des sciences psychiques*, qui n'ont cessé de paraître depuis et où vous trouverez la plus riche documentation sur toutes ces questions.

---

(1) PAULHAN : Les hallucinations véridiques. *Revue des Deux Mondes*, 1er nov. 1893.

Et, dans une lettre-préface, le professeur Charles Richet traçait le programme de cette publication en disant (1) : « Il s'agit de faire passer certains phénomènes mystérieux, insaisissables, dans le cadre des sciences positives ».

Toujours à la même époque, de 1889 à 1894, paraissaient les très beaux travaux de Pierre Janet (2) sur l'automatisme psychologique. J'ai déjà exposé à vos prédécesseurs (3) ces idées lumineuses, que nous retrouverons longuement dans ces Leçons parce qu'elles sont et restent pour moi la seule base scientifique actuelle de toutes ces questions.

Pour terminer cette Revue préliminaire, qui

---

(1) Ch. Richet : Lettre à M. le Dr Dariex sur les phénom. psychiques. *Ann. des sc. psych.*, 1891, N° 1, p. 3.

(2) Pierre Janet : *L'automatisme psychologique : Essai de psychologie expérimentale sur les formes inférieures de l'activité humaine* (thèse de doctorat ès lettres, 1889, et 2e édit. Biblioth. de philos. contemp., 1894). — *Etat mental des hystériques : Les stigmates mentaux*. Biblioth. Charcot-Debove, 1893. — *Etat mental des hystériques : Les accidents mentaux* (thèse de doctorat en médecine et Biblioth. Charcot-Debove, 1893).

(3) De l'automatisme psychologique (psychisme inférieur ; polygone cortical) à l'état physiol. et pathol. (Leç. rec. et publiées par le Dr Vedel, in *Nouveau Montpellier méd.* Suppl. mars 1896 et *Leçons de Clin. méd.*, t. III, p. 122).

n'est pas un historique, mais une sorte de liste documentaire pour ceux qui voudraient approfondir ces questions, je citerai encore quelques livres récents, comme : celui d'Encausse (Papus) (1) sur l'occultisme et le spiritualisme, que nous retrouverons, puisqu'il nous servira plus loin à exposer la théorie spirite actuelle, — celui de Surbled (2) et surtout celui de Jules Bois (3), dans lequel vous trouverez le résumé de tout ce qui a été fait dans ces derniers temps, depuis les mages modernes comme le Sâr Peladan-Merodack et les théosophes qui, ayant un jour besoin d'une pince à sucre, matérialisent, d'un geste aérien, une pince à cornichons (l'idée créatrice n'ayant pas été très nette dans l'esprit de l'opératrice, Mme Blavatsky), jusqu'aux luciférien, ironiquement représentés par Léo Taxil, Bataille et Diana Vaughan, — depuis les envoûtements d'amour et de haine jusqu'aux « marchands d'es-

---

(1) G. Encausse (Papus) : *L'Occultisme et le Spiritualisme. Exposé des théories philosophiques et des adaptations de l'occultisme.* Biblioth. de philos. contemp., 1902.

(2) Dr Surbled : *Spirites et Médiums. Choses de l'autre monde,* 1901.

(3) Jules Bois : *Le Monde invisible,* 1902.

poir », les devins et les chiromanciens comme Mme de Thèbes, la Papesse du Tarot, la voyante de la rue des Halles et le zouave Jacob « qui professait la theurgie », depuis Mme de Girardin passant les dernières années de sa vie avec les esprits de Mme de Sévigné, de Sapho, de Molière, de Sedaine, de Shakespeare et Victor Hugo, faisant parler les tables au bord de la mer, jusqu'à Victorien Sardou, construisant, grâce aux esprits, sur du papier, de petits palais en notes de musique, et la célèbre musicienne Augusta Holmès recevant des messages de l'au-delà, — depuis Paul Adam, souffrant « pendant plus d'un an des assauts d'une larve, qui lui dictait de troublants conseils », Jean Lorrain entraîné dans l'ombre par les « mains froides » des esprits, et la reine Victoria pleurant à la mort du médium « qui la faisait s'entretenir avec le prince-consort », jusqu'à ces séances de spiritisme « médiocres et stercoraires » que Huysmans appelait «les goguenots de l'au-delà ! »...

Vous voyez que la documentation est riche.

Devant cet amoncellement de travaux, cherchant tous à être scientifiques, à employer une

méthode scientifique, à s'imposer aux esprits comme choses scientifiques, il devient extrêmement utile de préciser, aussi exactement que possible, si, pour l'occultisme, cette prétention à l'étiquette et à la garantie scientifiques est légitime ou usurpée ; si, en tous cas, ce bloc de l'occultisme ne doit pas être dissocié en diverses parties, inégalement démontrées, inégalement scientifiques.

Dans le merveilleux, dans l'occulte, tout est-il scientifique ? Et, si tout ne l'est pas, où commence et surtout où s'arrête la science ?

Voilà la grave question qui s'impose à tous les esprits aujourd'hui et qui, ainsi comprise, rentre dans le programme d'enseignement d'une Faculté de médecine.

C'est un chapitre de cette étude que je voudrais esquisser devant vous dans ces quelques Leçons, en essayant de déterminer et de préciser ce qu'est le *spiritisme devant la science* actuelle, c'est-à-dire ce qui, dans le spiritisme, appartient à la science et ce qui lui est étranger : j'entends à la science *actuelle*. Car, en science, on ne présage rien de l'avenir et on reste sur le terrain des choses actuellement acquises.

L'occasion de cette étude (à première vue un peu étrange à cette place et dans mon enseignement de clinique) m'est fournie par l'histoire d'une de nos malades qui a passé pas mal de semaines dans notre service.

C'est une petite hystérique qui a été intimement mêlée à l'histoire tragicomique d'une maison hantée.

Cette histoire n'est pas seulement drôle, elle est aussi très instructive à beaucoup de points de vue.

D'abord, elle justifie l'étude que j'entreprends en montrant l'intérêt que ces questions ont pour le médecin ; car le médecin est très souvent saisi des difficultés que ces faits soulèvent et souvent il a à soigner les maladies qu'ils font naître, qu'ils créent ou qu'ils accroissent.

Elle justifie ces Leçons en leur laissant le caractère de Leçons cliniques, c'est-à-dire de Leçons partant d'un fait observé dans le service autour duquel je grouperai d'autres documents, d'où j'essaierai de tirer des conclusions générales.

Enfin vous verrez comme cette histoire fait surgir immédiatement et met aux prises les trois grandes théories, également fausses à mon sens

si on veut les généraliser et en faire l'explication universelle de tous les cas semblables : la théorie de la fumisterie, la théorie du surnaturel et la théorie de l'extériorisation fluidique ou du perisprit.

Voilà les trois grands courants d'idée qui naissent immédiatement en présence des maisons hantées et des diverses manifestations du spiritisme : les *sceptiques* admettent que tout est tromperie, jonglerie, simulation, fumisterie; les *mystiques* admettent des évocations de morts, d'anges ou de démons, l'intervention de puissances surnaturelles ; les *spirites* admettent des émanations extériorisées de force, qui deviennent pour eux l'objet d'une vraie science spéciale.

J'essaierai (je peux vous le dire immédiatement) de vous démontrer que la vérité *scientifique* est en dehors de ces trois théories : que tout n'est pas fumisterie et que, sans évocations d'esprits infernaux et sans intervention de perisprit fluidique, il reste certaines choses, des mouvements automatiques *involontaires* et *inconscients*, qui sont déjà fort curieux et qui forment un chapitre vrai de science acquise, de physiologie démontrée.

Voilà le thème à établir.

II

HISTOIRE D'UNE MAISON HANTÉE

Commençons par l'exposé de notre fait personnel : je vais vous le raconter d'après les notes très consciencieusement et très complètement réunies par mon Chef de clinique, le Dr Calmette.

Vous excuserez la longueur du récit : il n'est précis et complet qu'à ce prix et vous verrez que les détails même en sont utiles et instructifs.

La scène se passe dans une ville de moyenne importance du grand-duché de Gérolstein, bien loin de nous par conséquent : à quelques centaines de kilomètres au delà du tonnerre de Dieu, comme dirait Alphonse Allais.

Donc, dans un faubourg de cette ville, que pour fixer les idées nous appellerons Daïmonopolis, habite une famille A, composée du grand-père paternel, du père, de la mère et de six enfants.

Le grand-père est un brave homme, un peu superstitieux, journalier de son état ; le père, âgé de 31 ans, cultivateur, plutôt timide et doux ; la

mère, 40 ans, mariée en secondes noces, intelligente, vive, méridionale, au geste prompt, au mot leste, à la répartie facile, très exubérante dans ses récits.

Des six enfants, deux sont du premier lit : Jean et Jeanne.

Jean, 20 ans, journalier, jeune homme paisible, sortant peu de chez lui en dehors des heures de travail, caractère un peu enfantin.

Jeanne, 15 ans, notre malade en traitement dans la salle Achard-Espéronnier jusqu'à ces derniers jours pour hystérie convulsive.

Physionomie ouverte, air intelligent, yeux vifs, moralité détestable : nous y reviendrons.

Les quatre autres enfants sont du second lit et ont 8 ans, 6 ans, 4 ans et 2 ans.

Cette famille habite deux petites maisons de campagne séparées par un jardin. Vous en avez le plan à la page 13. La maison N° 1 donne d'une part sur la rue, de l'autre sur le jardin. Elle a simplement un rez-de-chaussée composé de quatre pièces en enfilade : la cuisine (A), une grande chambre (B), où couche Jean, une petite chambre (C), où couche le grand-père, et un magasin (D), où sont enfermées des poules et une chèvre. Les

Maison habitée par la famille A

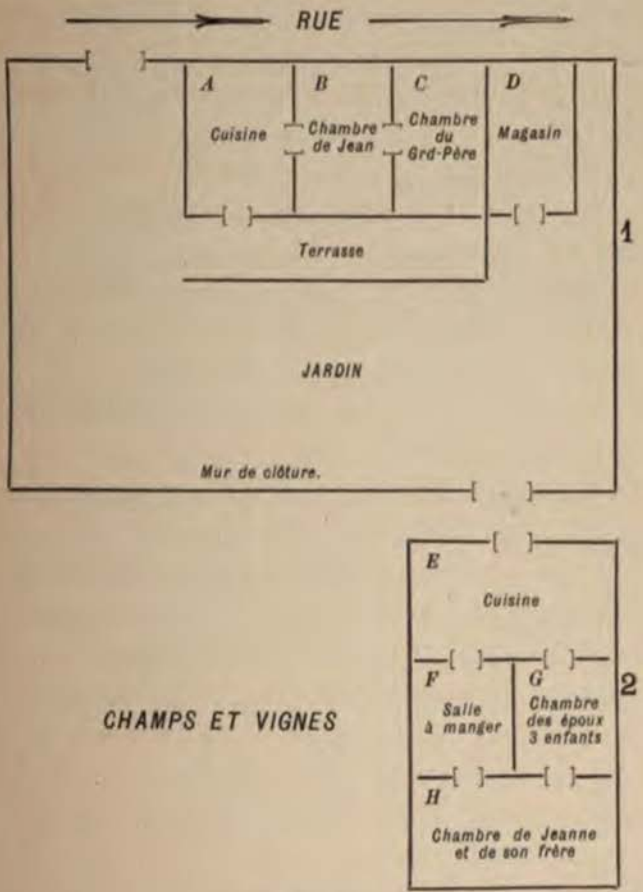

FIG. 1

pièces A, B, C, communiquent entre elles ; de ces trois pièces, une seule, la cuisine (A), a une porte donnant au dehors sur la terrasse, face au jardin.

Il faut donc forcément passer par la cuisine pour se rendre dans une des deux autres pièces. La chambre (B) prend jour par une fenêtre donnant sur la terrasse.

La chambre du grand-père voit le jour par une toute petite lucarne. Il n'existe pas d'ouverture faisant communiquer les pièces avec la rue. Le jardin entourant la maison est clos par un mur d'enceinte ayant deux ouvertures, l'une donnant sur la rue, l'autre sur le terrain vague où se trouve la maison N° 2.

La maison N° 2 n'a également qu'un rez-de-chaussée, composé de quatre pièces ainsi disposées : une cuisine regardant la maison N° 1 ; faisant suite à la cuisine, deux pièces séparées par une cloison, la salle à manger (F) et une chambre (G), où couchent le père, sa femme et les trois plus jeunes enfants ; enfin une chambre (H), où couchent Jeanne et son frère de 8 ans. La cuisine a une large porte vitrée d'où l'on peut voir, à travers l'ouverture du mur de clôture, la maison N° 1 et sa terrasse ; cette première pièce

communique avec les pièces F et G, qui elles-mêmes communiquent avec la pièce H.

La famille A loue la maïson N° 2.

Le propriétaire de la maison N° 1, en attendant de pouvoir vendre ou louer cette maison, permet à la famille A de l'habiter gratuitement, ne leur demandant aucun loyer, aucune rémunération.

Il y a quelque temps, on parla de la vente probablement prochaine de cette maison, ce qui aurait, par suite, entraîné le départ de la famille A, qui se serait vue dans la nécessité de la quitter.

Peu après éclatent les phénomènes dont nous allons faire le récit.

Tous les jours, le grand-père et le fils aîné Jean partent le matin pour le travail, emportant avec eux leur déjeuner de midi et rentrent seulement le soir pour dîner.

Le *4 décembre 1901*, Jeanne, après le départ de son grand-père et de son frère, va chercher du linge dans la chambre du grand-père et ne remarque rien d'anormal, dit-elle.

Dans l'après-midi, M^me^ A va faire la chambre du grand-père ; elle est étonnée, en entrant, de trouver le lit bouleversé, les couvertures en désor-

dre sur le plancher, le matelas replié au pied du lit.

Elle demande à Jeanne si c'est elle qui a défait ainsi le lit.

Jeanne dit qu'elle n'a pas touché au lit du grand-père.

Sa mère l'amène dans la chambre :

— Vois donc comme le lit est défait.

— Mais, maman, le lit n'était pas dans cet état ce matin.

— Ce doit être grand-père qui l'a ainsi défait.

— Mais non, ce n'est pas lui, puisque je te dis que le lit n'était pas défait ainsi quand je suis entrée ce matin dans la chambre.

Le soir, le grand-père arrive ; la mère lui reproche d'avoir bouleversé son lit pour s'amuser. Le grand-père, très étonné, se disculpe, jure ne pas avoir touché le lit après son lever et voit dans ces phénomènes une intervention surnaturelle.

— Ce sont, dit-il, les âmes de mon fils et de ma fille qui viennent me tracasser, assurément ; il faudra faire dire une messe à leur intention. (Un de ses fils était mort en 1895 et sa fille en 1887).

Jean rentre à son tour à la maison ; on lui annonce la grande nouvelle, le grand-père lui fait part de son hypothèse. Il se met à rire et pense que personne dans l'entourage n'ayant touché au lit, il n'a pu se défaire tout seul, et que c'est plutôt là l'œuvre d'un farceur quelconque.

5 décembre. — Le matin, dès le départ des travailleurs, la mère dit à Jeanne encore couchée :

— Vite, lève-toi, nous irons voir si le lit de grand-père est encore défait.

Elles traversent le jardin, vont dans la maison N° 1, entrent dans la chambre du grand-père et trouvent toute la literie en désordre au milieu de la chambre.

— Vois-tu, maman, dit Jeanne, ce doit être grand-père qui veut s'amuser et démolit ainsi le lit.

La mère est aussi de cet avis et, pour donner une leçon à son beau-père, ne refait pas son lit et laisse tout en désordre.

Le soir, elle fait de vifs reproches au grand-père, lui disant que c'est très mal d'agir ainsi, car il pourrait, dit-elle, effrayer les enfants.

Le grand-père nie avec énergie les faits qui lui sont reprochés.

Jean prend sa défense :

— Nous sommes sortis ensemble, dit-il, et, à notre départ, le lit n'était pas défait.

Le grand-père revient à sa première hypothèse, met tous ces phénomènes sur le compte des esprits et reproche à sa belle-fille de ne pas encore avoir fait dire des messes pour les apaiser.

Jean et son père se rallient à l'idée du grand-père.

Le *6* au matin, le grand-père, toujours incriminé par sa belle-fille, l'envoie chercher par Jean, pour lui faire constater, avant son départ pour le travail, l'état de sa chambre.

M^me^ A et Jeanne viennent de la maison N° 2 à la maison N° 1. Tout est en ordre dans la chambre du grand-père. Il est dans la cuisine (A), faisant la soupe pour le déjeuner, mais surveillant sa chambre (C) du coin de l'œil, à travers les portes ouvertes de la chambre de Jean (B).

Celui-ci s'occupe également dans la cuisine. Jeanne et sa mère lavent du linge dans le jardin.

A un certain moment, le grand-père en se retournant aperçoit les couvertures et l'édredon de son lit au milieu de la chambre.

— Vois, dit-il à Jean, voilà le lit encore défait.

On appelle Mme A ; ils se rendent dans la chambre (C) et voient, comme la veille, le lit bouleversé, les couvertures et l'édredon jetés au milieu de la chambre.

Mme A, ne sachant comment expliquer ce phénomène, accuse le grand-père et Jean et leur reproche de s'amuser à ses dépens.

— Tu as bien tort, lui dit Jean, d'accuser grand-père, car il n'a pas quitté la cuisine où il faisait la soupe. Quant à moi, je travaillais aussi dans un coin de la cuisine.

On remet la chambre en ordre et les travailleurs sortent.

Le père travaillait aussi dehors, mais partait de meilleure heure. Comme le grand-père et Jean, il ne rentrait que le soir. Jeanne allait lui apporter tous les jours son repas de midi. Ce jour-là, à midi moins le quart, Jeanne va, comme d'habitude, porter le déjeuner à son père.

A midi, Mme A et les autres enfants déjeunent dans la chambre de Jean (B). Après déjeuner, elle entre dans la chambre du grand-père, tout est en ordre; elle laisse les enfants jouer dans la cuisine (A) et va chez une voisine.

Les enfants de 8 et 6 ans entrent en jouant

dans la chambre (B), où ils sont très étonnés d'apercevoir des couvertures et un matelas par terre. Ils vont vite chercher leur mère. Elle vient. En ce moment, Jeanne arrive aussi, elle est de retour ; sa mère la rencontre sur la porte du jardin. Elles entrent ensemble dans la maison. Tout est bouleversé dans la chambre du grand-père et la literie (couvertures, édredon, matelas) a été transportée de la chambre (C) dans la chambre (B).

— Tu vois, maman, dit Jeanne, grand-père a raison : il faut faire dire des prières et une messe.

Après avoir mis tout en ordre dans la chambre, M^me^ A laisse Jeanne avec les enfants dans la cuisine et sort.

Quelques instants après, Jeanne et les enfants, très effrayés, vont chercher leur mère : la literie venait encore d'être transportée dans la chambre (B), où elle gisait en grand désordre.

La mère remet encore tout en place et s'installe avec son ouvrage dans la cuisine (A), afin de surveiller la pièce voisine. Rien d'anormal ne se produit.

Le soir, tout le monde étant réuni, on décide

de faire la cuisine et de manger désormais dans l'appartement N° 2.

Il était environ 6 heures, la mère sort la dernière de la maison N° 1, faisant constater au grand-père que tout est en ordre ; elle ferme la porte de la cuisine (A), mais non à clef, car la serrure est dérangée depuis longtemps. On s'installe dans la maison N° 2. Toute la famille est réunie, sauf le père qui tous les soirs rentre seulement à 7 heures. La mère a besoin pour préparer le souper d'un peu de persil ; elle prie son beau-père d'aller en prendre dans le semis du jardin près de la terrasse de la maison N° 1.

Il est nuit ; le grand-père a peur et ne se soucie guère d'aller seul dans le jardin, si près de la maison N° 1. La mère se décide à l'accompagner. Après avoir coupé le persil dont elle avait besoin, elle manifeste le désir de regarder si le lit n'est pas défait.

— Tu ne voudrais pas, lui dit son beau-père, qu'on ait déjà défait le lit.

— Regardons toujours, répond M^me^ A, on l'a déjà défait trois fois aujourd'hui, on pourrait bien l'avoir défait une quatrième.

Ils entrent. A leur stupéfaction, toute la lite-

rie du lit de la chambre (C) se trouvait dans la chambre (B).

Le grand-père, très effrayé, déclare qu'il ne veut plus coucher dans cette chambre et demande qu'on lui fasse son lit dans la maison N° 2.

M^me^ A ne veut pas le recevoir dans la maison N° 2.

— Si vous êtes poursuivi par les morts, lui dit-elle, ne venez pas coucher chez nous, car vous les introduiriez avec vous dans notre maison.

Jean met heureusement fin à la discussion en proposant au grand-père de le prendre dans son lit, lui disant:

— Si on vous en veut personnellement, mon lit où vous aurez couché sera défait. Ce sera une preuve.

Dans la nuit du 6 au 7, il ne se passe rien d'extraordinaire dans la chambre du grand-père.

Le *7 décembre*, Jean et le grand-père, après avoir laissé tout en ordre dans la maison N° 1, viennent déjeuner, le matin, dans la cuisine de la maison N° 2.

M^me^ A va, pendant ce temps, à la maison N° 1 ; elle trouve tout bouleversé dans la chambre du

père. Elle vient annoncer cela à Jean et au grand-père. Ils se rendent ensemble à la maison N° 1, et à leur grand étonnement ils constatent que non seulement tout est bouleversé dans la chambre du grand-père, mais aussi que le lit de Jean est défait et les couvertures transportées au milieu de la chambre. M^me^ A est très surprise; car, dit-elle, un instant avant, le lit du grand-père était seul défait.

On remet tout en ordre et chacun vaque à ses occupations.

A 11 heures du matin, M^me^ A entre encore dans la maison N° 1.

Draps, couvertures, édredons, matelas des lits de Jean et du grand-père se trouvaient entassés dans la cuisine (A).

M^me^ A renonce à remettre tout cela en place et revient à la maison N° 2, où se trouvait Jeanne.

Dix minutes après, Jeanne, regardant vers la maison N° 1, aperçoit sur la terrasse de celle-ci les literies et les sommiers des deux lits.

Elle va vite prévenir sa mère et revient suivie par elle ; mais au moment où elle arrive sur la porte de la cuisine (E), en vue de la terrasse, elle pousse des cris déchirants :

— Maman! Maman! Au secours! Au secours!

- Quoi? Qu'y a-t-il? dit la mère accourant effrayée.

— Je l'ai vu..., là-bas, là-bas!

— Mais qu'as-tu vu?

— Un squelette!

— Un squelette?

— Oui, un squelette: il était étendu sur le sommier qui est sur la terrasse.

La mère est aussi effrayée que sa fille; elle n'ose plus rester même dans la maison N° 2, et, abandonnant tout, s'en va avec ses enfants chez des voisins. Jeanne va porter le dîner à son père.

Entre temps, la chose s'étant répandue dans le quartier et dans la ville, on jasait beaucoup, chacun interprétant les phénomènes à sa façon.

On donne un peu de courage à Mme A, on l'accompagne chez elle et on l'aide à remettre tout en ordre.

Aucun incident pendant le reste de la journée.

Le soir, le mari décide d'organiser, pour le lendemain dimanche, une surveillance très active et prévient plusieurs de ses amis.

— Si nous avons affaire à des farceurs, dit-il, nous les prendrons bien.

La nuit, le grand-père couche avec Jean comme la veille.

Dimanche 8 décembre. — M. A et deux de ses amis, dès 7 heures du matin, s'installent dans la cuisine (A) de la maison N° 1, et attendent.

A 8 heures, n'ayant rien vu de suspect, ils vont tranquillement déjeuner dans la maison N° 2, sans avoir pris la précaution de fermer les portes à clef. Ils reviennent environ vers 8 heures et demie : les lits étaient défaits. On refait les lits. A midi, M. A et ses amis ferment à clef la porte de communication entre la chambre de Jean et celle du grand-père, mais ne peuvent fermer la porte de la cuisine, la serrure ne fonctionnant pas. Ils vont déjeuner et reviennent. Ils trouvent la porte de communication des deux pièces enfoncée, la serrure arrachée. Tout est bouleversé dans les deux pièces.

Lundi 9 et *mardi 10.* — Mêmes phénomènes.

Un prêtre, appelé pour «conjurer le sort», ne se prononce pas sur la cause de tous ces transports d'objets.

Mercredi 11. — Un voisin, M. B, Parisien,

sculpteur sur ivoire, conseille de tendre un piège ingénieux dans les deux pièces où se produisent les phénomènes, afin de voir s'ils sont d'ordre surnaturel ou simplement l'œuvre d'un farceur.

Sur son avis, on ficelle habilement la literie avec les bois du lit, on appose des cachets un peu partout, on tamise sur le plancher de la sciure de bois.

Les deux chambres (B) et (C) sont ainsi préparées. Si on a affaire à un farceur, dit-on, il sera obligé de laisser l'empreinte de ses pas sur le plancher, s'il entre dans la chambre, et de couper les ficelles ou briser les cachets pour défaire les lits.

Le public de Daïmonopolis continue à s'émouvoir de plus en plus ; on accourt d'un peu partout. Chacun veut voir la «maison hantée».

M^me^ A dit partout qu'on a placé des pièges où les plus malins vont se laisser prendre ; car, pour elle, tout cela serait l'œuvre de farceurs.

Le soir venu, toute la famille couche dans la maison N° 2. Tout était intact dans la maison N° 1.

Le *jeudi 12* et le *vendredi 13*, rien d'anormal.

Dans la journée du *vendredi 13*, M^me^ A coupe

les ficelles, enlève la sciure ; Jean et le grand-père couchent chacun dans leur lit.

Samedi 14. — Rien de particulier.

Dimanche 15. — M^me^ A constate que tout est bouleversé dans les deux pièces ; elle refait les lits et tamise de la sciure. La journée se passe sans incidents.

Lundi 16. — M^me^ A, après avoir fait les lits, a soin de tamiser de la sciure dans les chambres.

Dans la matinée, tout est encore bouleversé, malgré ces précautions.

On ne peut voir des empreintes de pas, car les couvertures, les matelas ont été traînés jusque dans la cuisine, enlevant sur leur passage la sciure répandue sur le plancher.

Ce même jour, on fait placer une serrure à la porte d'entrée de la cuisine.

Le *mardi 17*, on enferme le chien de garde dans la maison ; on a soin de laisser les portes de communication ouvertes, afin qu'il puisse circuler dans les trois pièces ; on ferme la porte d'entrée de la cuisine à clef et on emporte la clef,

Ce chien est très méchant, on est obligé de le tenir toujours à l'attache ; il aboie au moindre bruit et ne reconnaît pas toujours ses maîtres.

Une heure après environ, Mme A voit arriver le chien, et, très étonnée, dit au grand-père :

— Voilà le chien, quelqu'un a dû lui ouvrir.

Le grand-père se précipite vers la porte : elle était fermée à clef ; il l'ouvre, entre et voit tout bouleversé dans les deux pièces,

Le chien n'avait pas du tout aboyé, car on l'aurait entendu.

Le *mardi 17*, on remet de la sciure dans les chambres et on laisse le chien à l'attache dans le jardin.

On trouve le chien détaché et tout bouleversé dans les deux pièces.

Les jours suivants, une partie de la tonnelle est détruite, des liteaux sont brisés, des contrevents arrachés, un cuvier, des meubles, sont amoncelés sur la terrasse.

Mais personne n'a jamais vu ces phénomènes au moment où ils se produisaient.

Le *samedi 21 décembre*, vers 6 heures et demie du matin, après le départ du père pour le travail, Mme A, encore au lit, entend frapper et dit à Jeanne, couchée à côté de sa sœur :

— Entends-tu frapper ?

— Oui j'entends.

Elles entendent frapper encore de petits coups à plusieurs reprises, mais sans pouvoir se rendre compte si ces coups sont frappés à la porte d'entrée ou à la fenêtre.

Elles ont peur.

On frappe plus fort.

Sa mère se lève pour aller auprès de sa fille. A peine est-elle entrée dans la chambre de Jeanne que celle-ci se met à pleurer, disant :

— Maman, on vient de me couper les cheveux, vois

En effet, elle montre à sa mère sa tresse et son chignon coupés. Elle ne sait comment cela a pu se faire, n'ayant vu personne, n'ayant rien senti. Sa petite sœur de 8 ans, couchée dans la même chambre, n'a vu non plus personne coupant les cheveux à sa sœur.

Les cheveux sont apportés à un prêtre à qui on conte l'aventure.

On lui demande si ce ne sont pas là des manifestations de forces surnaturelles. Il trouve les preuves trop insuffisantes pour voir l'intervention du démon dans tout cela.

Jean aurait, paraît-il, dit en riant, le lende-

main, que sa mère avait coupé les cheveux à sa sœur.

Ce samedi soir, toute la famille couche sous le même toit.

Le *dimanche* matin *22*, on entend une série de petits coups frappés à différents endroits dans la maison ; dès qu'on se lève, les coups cessent, on ne voit personne dehors.

Le *lundi* matin *23*, on frappe encore. Le père et la mère sortent pour aller au marché. La petite fille court après eux et apporte à son père son porte-monnaie qu'elle vient de trouver dans la vigne. M. A est très étonné. Il avait mis le soir ce porte-monnaie dans la poche de son pantalon et n'était pas sorti depuis. Il ne peut s'expliquer le transport de son porte-monnaie dans la vigne. Le porte-monnaie ne contient plus la somme de 4 fr. 50 qui s'y trouvait la veille au soir.

Les jours suivants, les chambres du grand-père et de Jean sont toujours bouleversées, des plantes sont arrachées dans le jardin ; Jeanne et son petit frère âgé de 6 ans auraient vu une armoire s'ouvrir et le linge en sortir tout seul. On dérobe très adroitement le porte-monnaie à la mère. Elle était couchée avec son porte-monnaie sous l'oreiller ; au

moment de se lever, elle constate que le porte-monnaie est bien toujours à sa place ; elle descend de son lit, regarde si le porte-monnaie est bien toujours sous l'oreiller, il avait disparu. Jeanne était un moment avant dans la chambre de sa mère. La mère est très mécontente, car son porte-monnaie contenait 17 fr. Elle sort, et devant sa porte trouve son porte-monnaie, mais sans argent dedans.

Vers cette époque, M. C, coiffeur, écrit à la capitale, à Gérolstein, au rédacteur en chef d'un journal le *Messager de l'occulte*, la lettre suivante, pour tâcher d'avoir l'explication de tous ces phénomènes. Cette lettre a été publiée dans le *Messager de l'occulte :*

Daïmonopolis, le 3 janvier 1902.

MONSIEUR D, rédacteur en chef du *Messager de l'occulte.*

Gérolstein.

«Je crois bien faire en portant à votre connaissance un fait qui doit vous intéresser en tant que directeur du journal le *Messager de l'occulte.*

»Voici ce dont il s'agit :

»Une famille, presque pauvre, composée du père et de la mère, du beau-père et de six enfants, habite Daïmonopolis, sur la colline, une petite maison de campagne qu'elle loue.

»Ces gens-là vivent de leur travail et du petit produit du terrain qui entoure la maison.

»Depuis vingt-quatre jours, il se passe des choses vraiment extraordinaires ; dès que ces personnes ont tourné les talons, les couvertures, draps et matelas sont jetés au milieu de la chambre, les chaises, tables, renversées, les couvertures portées au milieu du terrain. Un voisin a tendu une sorte de piège : il a ficelé les matelas, les espagnolettes des fenêtres, apposé des scellés, répandu de la sciure tamisée dans les appartements ; pendant les quatre jours que les appartements sont restés dans cet état, rien d'anormal ne s'est produit.

»Mais deux jours après, cela a recommencé de plus belle : le chien enfermé s'est trouvé dehors sans qu'on ait vu ouvrir la porte ; il y a trois jours, la fillette de 15 ans a eu, au lit, les cheveux coupés. Des chrysanthèmes, des lys, des giroflées, des échalottes ont été dévastés. Les enfants de

15, 5 et 4 ans affirment avoir vu briser les plantes, sans voir personne ; ils ont vu aussi une armoire s'ouvrir et le linge tomber à leurs pieds ; la nuit, des coups sont frappés aux murs et sur les meubles.

»Je suis allé deux fois me rendre compte ; j'ai vu, ainsi qu'un grand nombre de personnes, les couvertures dans le terrain, les meubles bouleversés et les plantes arrachées.

»Est-ce du spiritisme ? Je ne sais. M. le Curé ne s'est pas prononcé. Je vous le répète, je crois bien faire en vous faisant connaître ces faits, et je me tiens à votre disposition pour tous renseignements complémentaires.

»Je serais heureux d'éclaircir ce mystère, et, ayant lu quelques numéros de votre *Messager*, j'ai pensé ne pas trop oser en m'adressant à vous ; si vous voulez bien m'indiquer quelques données pour arriver à éclaircir cela, je vous en serai très obligé.

»Recevez, Monsieur, mes bien sincères salutations ».

C.

A cette première lettre, M. D répond la lettre suivante :

Gérolstein, le 5 janvier 1902

MONSIEUR,

«Je vous remercie des renseignements fort intéressants que vous voulez bien me communiquer sur les phénomènes qui se produisent aux environs de Daïmonopolis. Vous m'obligerez en voulant bien les compléter le plus possible, car j'ai l'intention de les reproduire dans le *Messager de l'occulte*.

»Vous me demandez quelques indications sur les causes probables de ce genre de faits. C'est un peu difficile à exposer dans une lettre ; il faudrait de longs développements, surtout si vous n'êtes pas au courant des théories psychiques Pourtant, en gros, voici ce qu'on peut dire.

»Il y a, en général, dans les maisons ou dans les lieux dits hantés, un être, une jeune femme ou une jeune fille le plus souvent, qui, à son insu, joue le rôle de médium.

»Le médium, en théorie générale, est une sorte de pile humaine qui produit une sorte d'électricité, sur les propriétés de laquelle on n'est pas encore

fixé, mais qui le plus souvent offre des analogies avec l'électricité ordinaire et la lumière. Cette force indéfinie n'est probablement qu'une des modalités de l'énergie universelle.

»Quoi qu'il en soit, lorsqu'il y en a plusieurs, il se produit ceci. Ces médiums *enfluident* les objets de leur propre fluide surabondant ; les objets enfluidés et les médiums eux-mêmes jouent alors le rôle des nuages qui, dans le ciel, sont chargés d'électricités contraires.

»Quand deux de ces nuages se rapprochent, il se produit une étincelle qui, dans l'espace, est formidable, et c'est la foudre. Quand deux médiums, ou deux objets, enfluidés, ou un médium et un objet enfluidé se rapprochent, il se produit également quelque chose d'analogue au tonnerre.

»De là, des bruits, des bris d'objets, des phénomènes divers.

»Cette explication que je vous donne à la hâte et *grosso modo* est forcément incomplète. Elle peut cependant vous donner, je l'espère, une idée des faits.

»Ce qui serait donc intéressant surtout à constater dans les phénomènes dont vous m'avez parlé, c'est la présence d'*un* ou *de* médiums. Je serais

bien étonné qu'il n'y en eût pas plusieurs, étant donné la force des phénomènes. Y a-t-il, par exemple, parmi les enfants qui habitent la maison, une jeune fille sur le point d'être nubile? On a remarqué que, presque toujours, cela était ainsi dans les maisons hantées.

«Vous m'obligeriez, Monsieur, en voulant bien me repondre avant le 10, si cela vous est possible. Je vous remercie, etc.».

D.

«*P.-S.* — Le meilleur moyen de faire cesser les phénomènes est de transpercer l'air avec des pointes de fer, des épées par exemple, non pas, comme on le disait jadis, pour pourfendre les esprits, mais pour soutirer les nuages électriques produits par les médiums, comme on soutire, avec les paratonnerres, les nuages électriques en suspension dans l'air». — D.

M. C écrit alors à M. D une seconde lettre, encore reproduite par le *Messager de l'occulte*.

Je ne vous la donne pas en entier ici, parce qu'elle relate des faits que nous connaissons d'autre part.

Il remercie, dit que les intéressés doivent

essayer la théorie des pointes de fer. «Vos explications ont un peu tranquillisé les parents, ajoute-t-il, qui se doutaient déjà que cela venait de la fillette, sans deviner la cause.... En effet, il se trouve dans la maison une jeune fille sur le point d'être nubile (15 ans), et c'est là, je crois, le médium. Elle se nomme Jeanne A, son frère, âgé de 6 ans, doit l'être aussi ; car, seuls, tous deux voient les phénomènes se produire...».

Il constate que la misère est grande dans cette famille. «Cette femme, qui a six enfants, son beau-père et son mari à soigner, perd toute sa journée à recevoir les visiteurs et à remettre tout en place».

Il fait refaire à Jeanne, devant lui, l'expérience du verre d'eau que je raconterai un peu plus loin.

«Depuis quelques jours, ajoute-t-il, on trouve, le matin, dans les draps où Jeanne couche, soit une fourchette, une cuiller, un couteau, un clou».

D'ailleurs, cette fillette «perd l'appétit et maigrit visiblement ; mais elle a toujours le teint rouge et les yeux brillants».

En effet, Jeanne maigrissait, prenait mauvaise

mine, et le docteur E (1), qui la voit en passant, conseille de mettre Jeanne à l'hospice. D'ailleurs, son éloignement permettra d'apprécier son influence sur les phénomènes actuels.

Dès son entrée à l'hôpital de Daïmonopotis, on veut essayer de l'endormir, mais elle résiste, ne veut pas du tout. Le soir, elle a une crise d'hystérie avec hallucinations : elle croit voir, devant elle, un squelette.

Pendant la nuit, elle se promène à quatre pattes sous les lits de la salle, puis revient se coucher à sa place.

Pendant l'absence de Jeanne, rien d'anormal ne se passe chez les A.

Elle sort de l'hôpital et rentre chez elle le huitième jour. Immédiatement, les phénomènes antérieurs se reproduisent.

Mais Jeanne a maintenant des crises d'hystérie très fréquentes.

Sa mère, pour la guérir, va consulter une somnambule.

---

(1) Si je ne donne pas ici le nom de mon très honorable et distingué confrère, c'est uniquement pour ne pas désigner la ville où tout ceci s'est réellement passé.

Ici se place l'histoire à laquelle il est fait allusion dans la lettre ci-dessus de C à D.

La somnambule n'hésite pas : Jeanne est poursuivie par quelqu'un qui lui a « jeté un sort ». Elle fera connaître cette personne à Jeanne.

On amène donc Jeanne chez la somnambule qui place devant elle un verre rempli d'eau reposant sur une assiette blanche.

— Regarde au fond du verre, dit-elle à Jeanne.

— Je regarde ; mais je ne vois rien.

— Regarde mieux. Que vois-tu ?

— L'assiette blanche.

— Regarde mieux, tu n'y vois pas une figure ?

— Si, il me semble voir une tête.

— Comment est-elle ?

— C'est une vieille, ridée, avec un bonnet noir, des dents gâtées, un nez camard.

— Si tu la rencontrais, la reconnaîtrais-tu ?

— Oui.

La mère voudrait bien voir aussi la vieille ; mais elle ne voit que l'assiette blanche.

— Ce soir, à minuit, dit la somnambule, faites-lui refaire l'expérience, elle vous dépeindra mieux cette vieille.

A minuit, on replace Jeanne devant le verre d'eau sur l'assiette blanche. Elle voit très nettement au fond du verre une vieille femme qu'elle décrit dans ses moindres détails, depuis son jupon sale, son tablier quadrillé, son corsage noir à raies rouges, jusqu'à ses bagues, dont une a une pierre grenat.

Dès lors, plus de doute : on est poursuivi par une vieille femme qui veut du mal à la famille. Mais quelle est cette femme dont Jeanne retrace le portrait?

Mme A trouve vite; elle se rappelle une ancienne histoire qu'elle a dû conter plusieurs fois à sa famille.

Avant de mourir, la mère de Mme A agonisa assez longtemps. Cette longue agonie ne fut pas trouvée naturelle par l'entourage de la malade et l'on pensa que par vengeance et pour la faire souffrir quelqu'un empêchait la moribonde de rendre le dernier soupir.

— Si vous voulez connaître cette personne, dit une voisine, faites brûler deux sarments en croix avec du sel dessus, elle ne tardera pas à apparaître.

On s'empresse de suivre ce conseil.

Bientôt après, arrive une amie de la mourante qui, ayant appris son état désespéré, a voulu la voir. Elle entre, s'approche du lit, fait un signe de croix. La mourante grimace. La famille se jette immédiatement sur la fausse amie, l'accuse d'empêcher l'agonisante de mourir et la chasse bonteusement, non sans la rudoyer. La malade rend immédiatement le dernier soupir.

Depuis, on n'a plus entendu parler de cette femme, mais elle vit toujours et habite rue de la Colline, à Daïmonopolis.

Ne serait-ce pas elle qui viendrait maintenant se venger et serait cause de tous ces phénomènes ?

Pour le savoir, on décide d'interroger les esprits frappeurs.

Les coups ne sont jamais frappés dans la journée ou dans la nuit ; mais toujours le matin, lorsque tout le monde est encore couché.

Un matin, toute la famille, encore au lit, entend des coups frappés contre la cloison qui sépare la chambre de Jeanne de celle des parents. L'esprit étant là, on s'entend avec lui. On lui dit qu'on va lui adresser une série de questions et, s'il veut

bien y répondre, de frapper deux coups pour dire : *oui*, trois pour dire : *non*.

On entend immédiatement frapper deux coups.

On adresse alors à l'esprit de nombreuses questions, auxquelles il répond.

En voici quelques-unes entre toutes :

— En veut-on à quelqu'un?
— Oui.
— Est-ce au grand-père?
— Non.
— Est-ce au père?
— Non.
— A la mère?
— Non.
— A Jean?
— Non.
— A Jeanne?
— Oui.
— Vous a-t-elle fait quelque chose?
— Non.
— Alors, c'est une vengeance?
— Oui.
— De la part d'un homme?
— Non.
— De la part d'une femme?

— Oui.

— Morte?

— Non.

— Vieille?

— Oui.

— Elle habite rue de la Colline?

— Oui.

(Suivent de nombreuses questions où la mère détaille le signalement de la personne qu'elle soupçonne).

— Si nous la battons, cela cessera-t-il?

— Non.

— Et si nous la tuons, cela cessera-t-il?

— Non.

— Si nous ne faisons rien, cela cessera-t-il?

— Oui.

— Les objets et l'argent disparus seront-ils rendus?

— Non.

Etc., etc.

Les coups, répondant ainsi aux questions posées, sont frappés près du lit où Jeanne est couchée.

Sa mère connaît bien maintenant la personne qui leur veut du mal. Mais est-ce bien celle que

Jeanne voit dans le verre d'eau? Elle décide de la montrer à sa fille pour voir si celle-ci la reconnaîtra.

Un jour, elles vont ensemble rue de la Colline. Dans un groupe de femmes jasant au milieu de la rue, Mme A aperçoit « la vieille », ennemie de la famille. Elle dit à Jeanne :

— Jeanne, regarde ces femmes qui parlent. Jeanne regarde le groupe et s'écrie :

— Maman ! c'est elle.

— Qui, elle, dit la mère faisant l'ignorante.

— « La vieille », celle que je vois dans le verre; vite allons-nous en, j'ai peur.

L'épreuve était concluante. Mais que faire contre cette vieille qui continue toujours à les poursuivre ?

En effet, de nouveaux phénomènes viennent s'ajouter aux anciens.

Le grand-père, entrant un soir dans sa chambre, trouve toutes les bougies allumées, et sur son lit une couronne et des croix faites avec des herbes sèches.

Un cabas, différents objets disparaissent. Des carrés de flanelle, piqués d'épingles, placés sur

la cheminée, sont retrouvés dans des trous du mur du jardin, mais sans épingles.

Jeanne, couchant avec sa mère, se sent piquée à différents endroits du corps, et la mère trouve dans les draps des épingles, des fourchettes, des clous que personne, dit-elle, n'avait mis. Sa vie devient intolérable.

Le rédacteur en chef du *Messager de l'occulte* avait écrit dans sa lettre du 5 janvier :

«Le meilleur moyen de faire cesser les phénomènes est de transpercer l'air avec des pointes de fer, des épées par exemple, non pas, comme on le disait jadis, pour pourfendre les esprits, mais pour soutirer les nuages électriques produits par les médiums, comme on soutire, avec les paratonnerres, les nuages électriques en suspension dans l'air».

On met ce moyen en pratique dans les circonstances suivantes:

Un matin, M^me^ A, couchée avec Jeanne, sent le lit trembler sous elle. Elle fait lever Jeanne, reste seule dans le lit et, fièrement allongée, défie les esprits. Le lit se met à trembler plus fort. M^me^ A accuse les enfants de secouer son lit; mais tous protestent. Pour être bien certaine que per-

sonne ne touche le lit, elle envoie chercher le grand-père et se fait transporter avec son lit au milieu de la chambre. Là, entourée des siens qui font cercle autour d'elle, héroïque, elle attend.

Le grand-père, suivant le conseil du rédacteur en chef, s'est armé d'une canne à lance, prêt à pourfendre l'espace.

Le lit ne tremble plus, Mme A triomphe; mais, peu généreuse dans sa victoire, elle appelle les esprits, les défie, les provoque, les invective en un langage imagé et violent.

Le lit est agité d'un violent tremblement. Le grand-père fait avec son épée des moulinets terribles, frappant d'estoc et de taille, de ci de là, transperçant l'espace en tous sens, autour du lit, sous le lit même. Il s'arrête, exténué. On attend anxieusement.

Le lit tremble encore. Mme A se lève, découragée devant l'insuccès de ce moyen.

Puisque « la vieille » de la rue de la Colline cause tous leurs malheurs, le mieux serait d'avoir une *explication* avec elle; mais Mme A ne veut pas aller la trouver dans sa maison.

Ne pourraient-ils pas la faire venir chez eux?

Mme A va consulter la somnambule à ce sujet.

— Si vous voulez, dit la somnambule, obliger « la vieille sorcière », qui vous veut du mal, à venir chez vous, c'est très facile. Enfermez-vous dans votre maison et, vers 11 heures du soir, brûlez dans la cheminée un chat vivant. Quoi qu'il arrive, ne sortez sous aucun prétexte. Inutile de laisser une porte ouverte, car elle saura bien entrer sans cela.

Le soir venu, le mari prévient un de ses amis ; on s'enferme et à 11 heures on brûle le chat.

A ce même moment on entend, au dehors, un grand roulement, un bruit de tonnerre. On se regarde avec étonnement; mais, selon la recommandation de la somnambule, personne ne sort. On entend frapper de grands coups à la porte et sur la cloison; on s'attend à voir paraître « la vieille », lorsque tout à coup Jeanne, qui était couchée, pousse un grand cri. Elle se sent serrée à la gorge, pousse des cris, se débat affreusement. Elle est en pleine crise d'hystérie.

Les parents la voient dans cet état pour la première fois, ils sont très effrayés et craignent pour les jours de leur enfant. Cette crise dure plusieurs heures.

A partir de ce jour, Jeanne a tous les soirs des crises semblables.

Le médecin appelé conseille d'envoyer Jeanne à l'hôpital de Montpellier, où on la transporte malgré la distance et où elle entre, le 20 février 1902, dans mon service de Clinique médicale.

Du jour où Jeanne a quitté la maison de ses parents, les phénomènes extraordinaires ont cessé et il ne s'est rien produit d'anormal.

Voici maintenant le résumé de l'histoire de son séjour à l'hôpital :

Non encore *réglée*.

Epistaxis fréquentes.

Elle aurait rendu des caillots de sang, dit-elle, par le rectum.

Du 20 février au 15 mars, la malade a eu trois grandes crises d'hystérie.

Ces *crises* débutent par une aura partant de l'ovaire et remontant progressivement au cou avec sensation de strangulation ; la malade porte la main à sa gorge, la respiration est suspendue, la face est congestionnée ; puis la malade se raidit dans son lit, les membres en extension, les yeux convulsés ; immédiatement après, clonisme avec

grands mouvements discordants et vociférations, mouvements rythmés du bassin; la malade, en ce moment, garde les attitudes qu'on lui donne, elle a une insensibilité générale et complète. La perte de connaissance est absolue. Sa crise dure de 10 à 20 minutes, puis la malade revient à elle sans crise de larmes ni d'urine.

Elle présente aussi de petites crises convulsives, se limitant à la sensation de boule hystérique après quelques mouvements convulsifs sans perte de connaissance.

La malade n'a jamais eu d'hallucinations depuis qu'elle est à l'hôpital.

Sensibilité.— Anesthésie conjonctivale et pharyngée.

Ovarie gauche et droite avec sensation de strangulation à la pression.

Anesthésies variables et transitoires.

On a trouvé, à un premier examen, de l'anesthésie du bras gauche et de la partie gauche du tronc.

A un deuxième examen, hémianesthésie faciale droite, anesthésie du bras droit et de la partie droite du tronc.

Enfin, au dernier examen, l'anesthésie portait

sur les membres inférieurs, de la racine à l'extrémité, sauf une bande large de 4 centimètres en forme de bracelet au niveau des chevilles, où la sensibilité était normale.

Insensibilité analogue du membre supérieur gauche, dont le bras jusqu'à l'épaule, l'avant-bras et la main sont insensibles, mais avec conservation de la sensibilité sur une bande de 4 centimètres en forme de bracelet un peu au-dessus du poignet.

Sensibilité normale pour le bras droit, avec anesthésie portant seulement sur la main.

Le cuir chevelu, le front et la partie gauche de la face sont insensibles.

Partie droite de la face : sensibilité normale.

Thorax et abdomen : zones d'anesthésie en îlots.

Cette topographie des régions insensibles était parfois modifiée quelques instants après.

Dans tous ces examens, les régions insensibles l'étaient au tact, à la température et à la douleur. Malgré l'anesthésie complète de la main gauche, la malade peut apprécier la forme des objets et les reconnaître.

La malade, les yeux fermés, se rend compte si ses jambes sont écartées ou rapprochées. Mais si

on les croise l'une sur l'autre, elle se trompe toujours, sans hésitation, et dit que la gauche est sur la droite, quand c'est la droite qui est sur la gauche ou inversement.

Si, les yeux fermés et les jambes croisées, on la pique à un pied, elle localise la piqûre sur l'autre pied.

Vue.— Rétrécissement du champ visuel pour l'œil droit et gauche. Couleurs : œil gauche, vision normale ; œil droit : dyschromatopsie, elle voit le rouge violet.

Ouïe. — Rien.

Motilité. — Normale en dehors des crises.

Réflexes. — Normaux,

Vasomotricité. — Dermographisme.

Intelligence. — Normale.

Sens moral. — Très affaibli : Elle court après les jeunes malades de l'hôpital. Dérobe de l'argent et différents objets à ses camarades. Effrontément menteuse. Invente de toutes pièces des histoires scandaleuses dont elle se fait l'héroïne.

Pendant la nuit, elle s'amusait, au début, à frapper contre le bois de sa table de nuit pour faire croire à la présence d'«esprits», disant à «la veilleuse» :

— As-tu entendu, on a frappé?

La malade a été mise dès son entrée à un régime tonique. On a ordonné des lotions tièdes, à faire tous les matins, et un traitement électrique

Au bout de peu de temps, elle n'a plus de crise, va bien mieux, et son caractère s'est modifié en bien.

III

DISCUSSION DE L'OBSERVATION. — ANALYSE PSYCHOLOGIQUE DES PERSONNAGES

Voilà une longue et curieuse histoire dont les enseignements sont nombreux et veulent être mis en lumière.

La première impression évidente est qu'il y a là un mélange de jonglerie ou de fumisterie, d'hystérie ou de névrose et, enfin, de crédulité ou de bêtise.

La jonglerie, d'abord, est évidente.

Sans que j'insiste sur la chose (vous comprenez pourquoi), vous avez vu l'intérêt qu'avaient ces braves gens à écarter les acheteurs ou même les locataires de la maison qu'on leur a prêtée.

Aucune épreuve sérieuse n'a été faite pour éviter les plaisanteries. Ou il n'y avait pas de serrure aux portes ou les serrures se trouvent arrachées quand le phénomène s'est produit ; on avait enfermé un chien méchant : il se trouve délivré, sans avoir aboyé ; donc la porte lui avait été ouverte, et par quelqu'un de la maison. Quand on prend les précautions des ficelles et des scellés, rien ne se produit. Quand on répand de la sciure de bois, l'esprit la racle avec les matelas et on ne peut plus voir s'il a ou non des pieds...

Donc, il y a jonglerie.

Question plus difficile : qui sont les jongleurs? Toute la famille est-elle complice? Je ne le crois pas. Les enfants jeunes ne le sont pas ; le grand-père ne paraît pas l'être.

Jeanne est l'actrice principale : ceci est certain. D'abord elle a une moralité détestable, et nous avons vu reparaître les phénomènes à l'hôpital : petits coups frappés, porte-monnaie volé... Seulement, ici cela n'a pas duré longtemps et on lui a fait avouer la jonglerie.

Voilà qui est clair. Mais y a-t-il d'autres complices? Je n'en sais rien. Le récit de la mère est bien précis, bien détaillé ; elle n'oublie rien, ni

des dates, ni des choses. Mais ceci n'est pas absolu.

D'ailleurs cela ne nous intéresse pas pour le but d'enseignement que nous poursuivons : il suffit d'avoir établi qu'il y a eu jonglerie et que Jeanne a été, avec un nombre quelconque de complices, l'auteur principal de ces jongleries.

Mais, deuxième question, tout a-t-il été jonglerie dans l'affaire ?

Évidemment, non.

D'abord n'est pas simulée l'hystérie de Jeanne. C'est une hystérie certaine et même très curieuse à certains points de vue. Attaques, zones hystérogènes, etc., sont typiques.

Une particularité intéressante, mais très classique, est cette anesthésie tactile que je vous ai montrée, un matin à la visite, occupant ses deux mains, l'empêchant de sentir le contact et la piqûre même profonde dans ces régions, et ne l'empêchant pas, les yeux fermés, de reconnaître une broche mise dans sa main et de la piquer très adroitement à son corsage, de se coiffer, d'attacher et de détacher ses cheveux, etc.

Donc, les impressions centripètes n'arrivent

pas au centre O pour le jugement de contact ou la perception de douleur, mais pénètrent jusqu'au polygone, aux centres de coordination nécessaires pour les actes encore assez compliqués que nous avons observés.

L'erreur allochirique, qui lui fait localiser à gauche les impressions de droite quand elle a les pieds croisés, est encore très curieuse et caractérise bien l'hystérie.

Sans qu'il soit nécessaire d'insister, l'hystérie de notre malade n'est donc pas simulée.

D'autres choses ne sont peut-être pas simulées non plus.

Dans les coups frappés et dans les actes de déplacement, il peut très bien y en avoir eu qui n'étaient pas de la jonglerie, notamment les coups par lesquels elle répond à l'interrogatoire sur la vieille.

Plus loin, et spécialement à propos d'un médium célèbre Eusapia Paladino, nous verrons qu'il existe des «fraudes inconscientes». Nous verrons Ochorowicz dire que «la fraude est inséparable du médianisme, comme la simulation est inséparable de l'hypnotisme», mais que la science peut et doit étudier les fraudes inconscientes du

médianisme comme elle étudie les simulations involontaires de l'hypnotisme.

Dans ces questions, il ne faut pas se laisser impressionner par ces jongleries constatées et en conclure qu'il n'y a rien de scientifique. Il ne faut pas que la constatation de la fraude arrête « l'étude, à peine commencée, des phénomènes médianiques » et décourage « ceux qui ont été sur le point de l'aborder ».

Dans une expérience, citée par Ochorowicz, on voit une bottine d'Eusapia frapper des coups attribués aux esprits. On le lui dit. C'est étrange tout de même, dit-elle, quelque chose pousse mon pied vers la table. Sentite ! Sentite ! — Et elle insiste pour qu'on lie son pied à celui d'Ochorowicz avec un cordon. On le fait. Et Ochorowicz sent qu'elle tire le cordon en tordant son pied ; elle le tournait de façon à pouvoir frapper avec son talon.

« C'était évident pour tout le monde, sauf pour elle-même ». Voilà des fraudes inconscientes. Ochorowicz a d'ailleurs constaté qu'Eusapia Paladino ne peut pas rester quelques minutes immobile sans perdre le sentiment de ses pieds ; « et

alors elle exécute divers mouvements déréglés sans s'en douter ».

« J'ai vu, ajoute Ochorowicz, des médiums taper avec leur poing sur la muraille devant des témoins, tout en prétendant que c'était l'esprit qui tapait. Un étudiant en droit, médium d'ordre inférieur, s'appliqua, en vue de tout le monde, un soufflet dont il était très effrayé... et il s'obstinait à nous convaincre que c'était l'esprit de Xantippe, femme de Socrate, qui lui avait infligé cette admonestation ».

Voilà des exemples bien nets de fraudes inconscientes, par conséquent susceptibles d'études scientifiques. Certaines des séances de Jeanne peuvent bien rentrer dans ce groupe : notamment la séance dans laquelle Jeanne attend avec sa famille l'apparition de la vieille, quand on vient de brûler le chat : les esprits sont tendus, Jeanne frappe des coups en roulement de tonnerre, qui aboutissent bientôt à un grand cri et à une terrible attaque d'hystérie qui détermine son admission dans notre service. — Ce sont des coups très probablement involontaires; ce sont des fraudes inconscientes.

Voilà donc des phénomènes qui sortent de la jonglerie voulue et doivent être étudiés.

Une autre chose, bien curieuse, que Jeanne n'a pas simulée très probablement, c'est l'expérience dans laquelle elle a vu la tête de la vieille femme dans l'assiette ou dans le verre d'eau.

Nous étudierons plus loin le mécanisme de ces hallucinations subconscientes; mais, dès à présent, je dois vous montrer combien ce fait rentre dans un chapitre connu (1).

Dans tous les ouvrages sur les mages et les sorciers, dès le XVI[e] siècle, on parle de divination par les boules de verre. Dans l'Inde ancienne, les prêtres prédisaient l'avenir en faisant fixer une feuille d'arbre luisante attachée contre un mur.

Il y a un demi-siècle encore, en Égypte, un voyageur anglais a vu un enfant découvrir des voleurs par ce procédé : il vit et décrivit Nelson

---

(1) Voir, pour tout ce paragraphe : Pierre Janet ; Sur la divination par les miroirs et les hallucinations subconscientes. Conférence faite à la Société des amis de l'Université de Lyon le 28 mars 1897. *Bulletin de l'Université de Lyon*, juillet 1897, et *Névroses et idées fixes*, t. I, p. 407.

avec son bras coupé ; il se trompa seulement de côté pour le bras. On expliqua le fait en disant que Nelson était vu comme dans un miroir.

Chez les Grecs, on regardait l'eau d'une fontaine et des images apparaissaient (hydromancie), ou dans des vases pleins d'huile (lecanomancie : c'est ainsi qu'Ulysse interrogea Teresias), ou dans des miroirs (catoptromancie), ou dans des carafes pleines d'eau, des boules de métal poli, toutes sortes de verres (cristallomancie). Plus simplement on regardait l'ongle de la main couvert d'un peu d'huile (onycomancie).

On prétend que François I^er^, Catherine de Médicis, avaient dans leurs appartements des miroirs constellés (ornés d'étoiles) qui « leur servaient à découvrir les secrets de la politique, les menées de leurs ennemis, les conspirations ».

Au XVI^e^ siècle, « il y eut une sorte de petit cristal qui fit le tour de l'Europe entre les mains d'un Anglais, John Dee. Les personnages qui apparaissaient dans cette pierre magique causaient et renseignaient les individus. Saint-Simon raconte, paraît-il, qu'un magicien avait prédit ainsi au duc d'Orléans la mort des princes... ».

Je n'insiste pas.

Toutes ces choses, notre malade les ignorait. Quand on lui a fait faire l'expérience, elle a réellement vu la vieille femme.

Voilà donc encore un phénomène qui n'est pas jonglerie, qu'il faudra tâcher d'expliquer scientifiquement.

Dans cette même maison hantée, il y a bien d'autres gens qui ne sont pas complices de la fumisterie : le grand-père, les enfants jeunes, le coiffeur, les voisins, toute la population de Daïmonopolis.

Et alors, il est intéressant de relever la psychologie de tout ce monde.

D'abord, le grand-père est bien curieux comme type. Il n'hésite pas : dès le premier soir du 4 décembre, dès la première histoire, sans enquête, sans chercher l'espièglerie, il affirme que ce sont les âmes de son fils et de sa fille, morts il y a plusieurs années, qui viennent le tracasser et il veut faire dire une messe à leur intention.

Cette idée lui tient à cœur. On l'accuse, on se moque de lui; il tient bon, croit aux esprits et veut faire dire une messe. Il faut que des prêtres sages refusent les exorcismes ; il paraît même, à

un moment donné, rallier à sa théorie Jean et son père.

Cependant, plus tard (ceci est bien joli), la science parle, le coiffeur est intervenu, le *Messager de l'occulte* a envoyé le remède : et le brave grand-père abandonne les esprits, se rallie aux idées nouvelles et, pour faire disparaître le fluide, pourfend l'air avec sa rapière pointue.

Qui sait si, au fond, en appliquant la pratique moderne, il ne gardait pas la théorie ancienne et ne pensait pas pourfendre les esprits?

Voilà un type curieux.

Un autre, non moins intéressant, est celui de la sœur de 8 ans et de son frère de 6 ans.

Vous avez entendu enseigner en médecine légale combien il faut se méfier des témoignages des enfants : et je ne parle, bien entendu, pas des enfants qui mentent ou qu'on fait parler ; je parle du témoignage des enfants de bonne foi, qui racontent simplement ce qu'ils ont vu, avec cet accent d'innocente simplicité qui fait dire que la vérité sort de la bouche des enfants.

Eh bien, ces petits ont vu le linge sortir de l'armoire et venir par terre. En fait, n'est-ce pas,

ils ont vu le linge par terre, ils ont vu les dégâts du jardin ; mais on a tant parlé de tout cela, ils se sont tellement tous allumés dans la maison sur cette question qu'ils finissent par avoir *vu* le voyage du linge ou des légumes, le déplacement des objets.....

Quel danger pour la science s'ils avaient *vu* ainsi des lévitations de médiums spirites et quel danger pour la société s'ils avaient *vu* de la même manière un viol ou un assassinat !

Un homme condamné sur un témoignage d'enfant est tout à fait comparable à un sorcier brûlé au moyen âge.

A côté des enfants de la maison, il faut relever aussi la psychologie du coiffeur.

Celui-ci, c'est le savant: ce n'est pas lui qui demanderait des messes pour les morts, ni les bénédictions du curé; il lit le *Messager de l'occulte* et sait que ces choses-là sont aujourd'hui scientifiques.

Et alors il fournit à son journal une documentation précise qui lui permettra de formuler un avis. Il donne, dans sa première lettre, cette preuve péremptoire de l'authenticité des faits:

« Les enfants de 15, 5 et 4 ans affirment avoir vu briser les plantes sans voir personne ; ils ont vu aussi une armoire s'ouvrir et le linge tomber à leurs pieds... ». Rien de plus péremptoire que ces trois témoignages concordants, d'enfants, d'êtres innocents, s'il en fût. Puis, il fait refaire chez lui, à l'abri de toute supercherie, l'expérience du verre d'eau, et l'expérience est concluante : « Elle a vu, écrit-il dans sa seconde lettre, elle a vu, dans le fond, une vieille femme qu'elle a bien décrite. J'ai fait faire l'expérience devant moi, et à quatre reprises elle a répété la même chose avec assez de volubilité, sans dire toujours le mot à mot, car j'écrivais à mesure... ». Vous voyez la précision. Aussi comprend-il très bien la théorie du *Messager de l'occulte*, qui a tranquillisé les esprits ; non seulement il y a un médium, comme on l'écrit de Gérolstein, mais il estime même qu'il y en a deux, puisqu'ils sont deux à voir le déplacement d'objets. D'ailleurs, on va essayer les pointes. C'est, en effet, là le vrai remède scientifique, ce ne sont plus ces pratiques de vieille femme qui régnaient aux siècles précédents.

Ne trouvez-vous pas ce type intéressant et ne

croyez-vous pas que, même hors du Grand-Duché, il y a beaucoup de ces coiffeurs-là ?

Puis reste un bloc de gens plus curieux encore et plus dangereux : c'est la foule, c'est le public, le troupeau.

Toutes les commères se réunissent par curiosité; on vient du quartier, puis de toute la ville. Si ce n'était que de la curiosité, passe ; mais l'esprit grégaire s'allume, et l'esprit grégaire est puéril et méchant. Les troupeaux sont sans pitié, comme les enfants.

On saccage tout dans le jardin et dans la maison ; ces pauvres gens sont sur les dents ; c'est la faute à quelqu'un ; il y a quelqu'un qu'il faut punir et réduire à l'impuissance. Et pour trouver ce quelqu'un, ce n'est certes pas la police qui mettrait sur la voie ; elle n'est jamais que là où elle ne doit pas être, ou arrive trop tard. Le seul moyen d'enquête, c'est d'aller trouver la sorcière.

Et, en effet, tout se passe comme on l'avait prévu : la sorcière fait rapidement indiquer par Jeanne elle-même la responsable de tous les maux. Elle voit, elle décrit la coupable. Et c'est bien vrai, ce n'est pas un jeu de son imagination:

cette vieille, qu'elle décrit si bien et en détail, cette vieille existe et elle est bien capable de tous ces méfaits. Car on a un ancien compte à régler avec elle. C'est elle qui, dans de douloureuses circonstances, a empêché la vieille grand'mère de mourir aussi vite qu'on le lui souhaitait.

Voilà la coupable. Que lui faire ? Tout est permis pour conjurer ce sort qu'elle a jeté et faire cesser cette révolution. Toute une ville ne peut pas être tenue en échec par une vieille femme qui passe sa vie à ennuyer le pauvre monde. Que faut-il lui faire ?

Et, heureusement, la sorcière répond qu'il suffit de brûler un chat vivant. Vous respirez, hein ! C'est déjà bien horrible de voir brûler ce chat vivant. Mais, enfin, si la table avait dit qu'il fallait tuer la vieille, demi-heure après, cinq cents bras l'auraient jetée dans le canal.

Et, de tous ces gens affolés, aucun n'aurait tué une mouche et n'aurait fait mal à son prochain, livré à lui-même et à ses propres inspirations.

Voilà la psychologie des foules, l'esprit grégaire.

N'avais-je pas raison de dire que cette histoire

est remplie d'enseignements, et je ne vous les donne pas tous.

Seulement, je ne peux pas m'attarder indéfiniment à l'analyse de ce cas particulier. J'ai promis d'en faire le point de départ d'une étude d'ensemble du spiritisme dans la science.

Et l'occasion est bonne, vous le voyez.

Car cette histoire curieuse et véridique montre immédiatement comment se sont formés et se forment les trois courants d'esprit qui s'établissent en présence des faits merveilleux, quand on en observe.

Les premiers pensent au surnaturel, les seconds à la fumisterie, les troisièmes à des phénomènes scientifiques nouveaux à étudier.

De la solution surnaturelle nous n'avons rien à dire ici ; ce n'est pas de la science positive, ce n'est pas de la biologie : ce n'est pas de notre domaine.

J'ai toujours été grand et convaincu partisan de la séparation complète entre nos divers modes de connaissance (1). C'est affaire aux théologiens

---

(1) Voir mes *Limites de la Biologie*. Biblioth. de philos. contemp., 1902.

et non aux biologistes de dire et de discuter si, dans un certain nombre de cas analogues à ceux que nous étudions, il y a eu intervention d'êtres surnaturels : anges, démons, divinité.

Ce qu'il y a de certain pour le biologiste (et c'est la seule chose à retenir ici), c'est que la théorie surnaturelle ne s'applique pas à tous les cas. Beaucoup de cas, la plupart, tous ceux dont nous retenons l'étude (celui de Daïmonopolis en particulier), n'appartiennent pas au domaine du surnaturel.

Alors, en présence de faits comme le nôtre, dans lesquels la fumisterie est évidente, se forme une deuxième école qui généralise et dit : dans ce prétendu merveilleux, dans tout cet occultisme, dans tout le spiritisme, il n'y a que des farceurs, des trompeurs et des trompés ; tout est simulation, jonglerie ou illusion.

Il est certain que dans beaucoup de cas (le nôtre en est une preuve évidente) il y a jonglerie et tromperie, mais de là à dire que tout dans le spiritisme est jonglerie et prestidigitation, il y a loin.

Entre gens de parfaite bonne foi, absolument sûrs d'eux-mêmes, on peut faire tourner et parler

les tables : nous avons, dans le temps, institué, avec plusieurs de mes collègues, des expériences absolument indiscutables à ce point de vue : sans supercherie, sans jonglerie ni fumisterie, on fait dire aux tables des choses qui étonnent parfois beaucoup. L'écriture automatique des médiums existe et est curieuse.....

Ce serait une défaite trop commode que de nier, de parti pris, l'authenticité de tous ces phénomènes spirites.

Dès lors, se présente un troisième groupe de théories qui, considérant ce qui reste du spiritisme, départ fait du surnaturel et de la jonglerie, trouvent encore un nombre considérable de faits, les envisagent et les étudient au point de vue scientifique et essaient d'en donner une théorie scientifique.

C'est ce troisième groupe qui est représenté par le coiffeur de Daïmonopolis et par la lettre du *Messager de l'occulte*. L'exemple vous montre d'ailleurs qu'on peut trouver dans ce groupe dit scientifique des théories étranges, difficiles à défendre ; mais enfin ceci sera discuté : c'est le but même de ces Leçons.

Pour le moment, je ne veux que poser la question, vous montrer comment elle se pose. En présence des faits variés et merveilleux qui forment le spiritisme, trois groupes de solution se présentent : la solution surnaturelle qui n'appartient pas à notre domaine, la solution de jonglerie qui n'explique pas tout, la solution scientifique que nous devons étudier, discuter et préciser.

Voilà le problème posé.

Pour le résoudre et fixer le point de départ, il faut sinon définir, du moins décrire le spiritisme et ses principales manifestations : le meilleur moyen de faire rapidement cette description, c'est de résumer l'historique et la formation de cette question.

Rappelons donc les faits qui en sont le point de départ : comment est né et s'est développé le spiritisme (1) ?

---

(1) Tout cet historique est emprunté à : Pierre Janet ; *L'automat. psychol. Essai de psychol. expériment. sur les formes infér. de l'activ. humaine.* Biblioth. de philos. contemp., 2e édit., 1894, p. 377. — Ernest Bersot ; *Mesmer : Le Magnét. animal ; les tables tournantes et les esprits*, 5e édit., 1884, p. 119, et Jules Bois ; *Le Monde invisible*, 1902, p. 310.

IV

HISTORIQUE DU SPIRITISME

Il paraît qu'au IV[e] siècle, les chefs d'une conspiration contre l'empereur Valence interrogèrent les tables magiques, en employant des procédés analogues à ceux des spirites actuels.

En fait, c'est en 1847, en Amérique dans le village d'Hydesville (État de New-York), que les nouveaux faits se révélèrent.

Une nuit, « un M. Weekman entend frapper à sa porte, ouvre, ne voit personne, entend frapper encore, ouvre de nouveau sans rien voir, et, fatigué de cette scène qui se renouvelle, quitte la maison. Il est remplacé par le D[r] John Fox et sa famille, composée de sa femme et de deux de ses filles, l'une de quinze ans, l'autre de douze ».

Ce sont ces misses Fox qui deviennent les héroïnes de cette maison hantée, d'où est sorti tout le spiritisme.

Les bruits se réproduisant dans la maison, mystérieux, inexplicables, les misses les attribuèrent naturellement à l'âme d'un individu dé-

cédé dans la maison et, « avec un courage au-dessus de tout éloge, engagèrent une conversation avec le personnage ».

Pour cela, «la fille aînée de M. Fox s'avise de frapper dans ses mains plusieurs fois en invitant le bruit à lui répondre. Il répond en effet. La mère survient et engage la conversation ; elle entend dire l'âge de ses enfants. — Si tu es un esprit, frappe deux coups. — Deux coups sont frappés. — Es-tu mort de mort violente? — Deux coups. — Dans cette maison? — Deux coups. — Le meurtrier est-il vivant? — Deux coups.

»En convenant avec l'esprit qu'on récitera un alphabet et qu'il frappera pour désigner la lettre voulue, on apprit que l'interlocuteur s'appelait Charles Rayn, qu'il avait été enterré dans la maison même par le meurtrier, que sa femme était morte depuis deux ans et qu'il avait laissé cinq enfants encore tous vivants.

»Peu à peu, on convint avec lui de certaines abréviations pour causer plus vite et, quand la famille Fox déménagea pour se rendre à Rochester, l'esprit déménagea avec elle. Enfin, au bout de quelque temps d'un commerce assidu avec cet

esprit, la famille Fox fut en état d'en évoquer d'autres. Les trois femmes conduisirent tout.

»En février 1850, on constate authentiquement les mouvements des tables où les esprits résident et autour desquelles on fait le cercle obligé, les mains sans bras qui frappent les assistants, la vue d'un fluide grisâtre et toute espèce de bruits, d'agitations et de phosphorescences dans la pièce où l'opération a lieu.

»La famille Fox se transporta alors à New-York, où l'attendaient les plus grands succès...».

On discutait; mais, comme dit Jules Bois, «personne ne niait que ces demoiselles américaines ne fissent, au propre et au figuré, beaucoup de bruit. Partout où elles passaient, le vacarme suintait des murs».

Le juge Edwards, qui assistait aux expériences, fut frappé «de la connaissance que les esprits qu'il interrogeait avaient de ses propres pensées», de ses «plus secrètes pensées».

«Grâce aux coups dans les murs et aux mouvements des objets, les esprits se mirent à prêcher en Amérique les vérités spirites».

«Trois commissions de savants se déclarèrent vaincues. La population de l'État de New-York

menaça de lyncher cette famille inquiétante. Il n'en fallait pas plus pour que le goût des tables parlantes traversât les mers !».

D'Amérique, la chose passa d'abord en Allemagne par une lettre d'un habitant de New-York à un habitant de Brême. On indiqua les procédés à employer et ce fut immédiatement appliqué.

«Plusieurs personnes se mirent autour d'une table dans la position cabalistique, de manière que le petit doigt de chaque personne touchât le petit doigt de la personne voisine, et l'on attendit. Bientôt les dames poussèrent de grands cris, car la table tremblait sous leur main et se mettait à tourner. On fit tourner d'autres meubles. des fauteuils, des chaises, puis des chapeaux, et même des personnes en faisant la chaîne autour de leurs hanches ; on commanda à la table : *danse*, et elle dansa ; *couche-toi*, et elle obéit ; on fit sauter des balais, comme s'ils étaient devenus les chevaux des sorciers ».

En France, ces faits furent annoncés par une brochure de GUILLARD : « Table qui danse et table qui répond ». Les expériences commencent en 1853 à Bourges, Strasbourg et Paris.

« Sous la pression des mains rangées autour

d'elle avec méthode, la table ne se contenta plus de tourner et de danser, elle imita les diverses batteries du tambour, la petite guerre avec feux de file ou de peloton, la canonnade, puis le grincement de la scie, les coups de marteau, le rythme de différents airs ».

Il faut lire dans BERSOT le tableau de cet « âge héroïque des tables tournantes » :

« Ce fut une passion et tout fut oublié. Dans un pays spirituel, dans des salons ordinairement animés d'une conversation piquante, on a vu, pendant plusieurs mois, des Français et des Françaises, qu'on accuse d'être légers, assis des heures entières autour d'une table, sérieux, immobiles, muets, les doigts étendus, les yeux obstinément fixés sur un même point et l'esprit obstinément fixé sur une même idée, dans une attente pleine d'angoisses, tantôt se relevant épuisés par des efforts inutiles, tantôt, si un mouvement se déclarait, si un craquement s'entendait, troublés et jetés hors d'eux-mêmes, poursuivant le meuble qui fuyait. Il n'y eut pas d'autre occupation et d'autre conversation pendant tout un hiver.

» Il y eut un beau moment, le moment de la

première ferveur, de la confiance et de l'enthousiasme qui font réussir. Quelles dissertations profondes sur les fluides ! Quels triomphes modestes de ceux qui avaient du fluide ! Quelles humiliations de ceux qui n'en avaient pas ! Quel feu pour propager la religion naissante ! Quelle affection entre adeptes ! Quelle indignation contre les esprits forts ! ».

Avec des coups conventionnels, la table non seulement répondait *oui* et *non*, mais fit ensuite toutes les lettres de l'alphabet.

Puis on attacha un crayon au pied d'une table légère qui écrivit. « Puis on se servit pour cet usage de guéridons plus petits, de simples corbeilles, de chapeaux, et enfin de petites planchettes spécialement construites pour cet usage et qui écrivent sous la plus légère impulsion ».

On découvre alors que, dans ces expériences, le rôle de tous les assistants n'a pas la même importance. Certains comparses sont peu utiles, d'autres sont nécessaires : on appelle ces derniers *médiums :* « personnes dont la présence, dont l'intermédiaire était nécessaire pour obtenir les mouvements et les réponses des tables parlantes ».

Les expériences se multiplient. Le médium opère seul : « sa main, entraînée par un mouvement dont il ne se rend pas compte, écrit, sans le concours de sa volonté ni de sa pensée, des choses qu'il ignore lui-même et qu'il est tout surpris de lire ensuite ».

Les médiums opèrent d'ailleurs de manières diverses.

Les uns *écrivent :* avec une planchette, une toupie, une corbeille à bec..., ou un crayon, à l'endroit, à l'envers, en écriture spéculaire...;

D'autres *dessinent :* la main errant au hasard, on trouve la maison habitée par Mozart dans la planète Mars, toute en notes de musique; la *Revue spirite*, en 1876, offre en prime à ses abonnés un dessin médianimique, représentant une tête de Christ;

D'autres *gesticulent :* ils répondent par des mouvements involontaires de la tête, du corps, de la main, ou en promenant très rapidement leurs doigts sur les lettres d'un alphabet — ou ils miment des personnages ;

D'autres *parlent ;*

D'autres (typtologues) « provoquent, par leur

seule présence, des bruits dans les murs ou sous les tables ».

« En ce temps-là », dit JULES BOIS (c'est l'Évangile spirite qui s'inaugure), des expérimentateurs de marque se réunissent rue des Martyrs : notamment Tiedmen Marthèse, gouverneur de Java et cousin germain de la reine de Hollande ; l'académicien Saint-René Taillandier, professeur à notre Faculté des lettres ; Sardou père et fils, Flammarion... « Une simple table devint le réceptacle de tous les grands esprits de l'humanité. Galilée y coudoyait saint Paul, et Voltaire se réconciliait avec Jeanne d'Arc ».

Un soir, « M. Sardou conduisit à une des séances du groupe M. Rivail, teneur de livres au journal *l'Univers* », d'autres disent ancien vendeur de contremarques. « Homme gros et pratique, il éclata de rire aux premiers coups frappés ». Puis il s'intéressa à la chose et un jour « les esprits déclarèrent : il faut que Rivail mette en ordre et publie nos révélations ». — Il accepte, devient l'apôtre de l'Église spirite sous le nom resté célèbre d'ALLAN KARDEC et rédige le *Livre des esprits ;* il expose tout ce qu'il appelle la *philosophie spiritualiste* « selon l'enseignement donné

par les esprits supérieurs à l'aide de divers médiums ». Ce livre, « dicté, revu et corrigé par les esprits », eut un très grand succès et, comme le fait remarquer PIERRE JANET, devint, à partir de ce moment, le guide des esprits eux-mêmes, qui ne font plus que le commenter.

On fit alors parler et écrire tous les grands esprits, depuis Gutenberg jusqu'à Jean l'Évangéliste.

Puis (1868) arrivent les phénomènes de matérialisation. « Grâce à l'intermédiaire obligé du médium, qui jouait ici un rôle assez difficile à préciser, on fit mouvoir des objets que personne ne touchait, on fit écrire des crayons qui se levaient et se dirigeaient tout seuls, on fit apparaître des écritures sur des ardoises enfermées dans des boîtes scellées, enfin on fit voir aux fidèles stupéfaits des bras, des têtes, des corps qui apparaissaient dans l'air au milieu d'une chambre obscure... Tantôt on photographiait ces apparitions, tantôt on les moulait... M. Reymers, dit la *Revue spirite*, nous a envoyé gracieusement une caisse de pieds et de mains d'esprits, moulés avec de la paraffine ».

Le célèbre physicien CROOCKES étudia de près

son fameux médium Home et observa (1) : « 1° l'altération du poids du corps ; 2° l'exécution d'airs sur des instruments de musique, généralement sur l'accordéon, sans intervention humaine directe, et dans des conditions qui rendaient impossibles tout contact et tout maniement des clefs ».

Puis vinrent les expériences de Lombroso, Richet... sur Eusapia Paladino...

Vous trouverez tout cela et bien d'autres choses (lévitation, soulèvement de corps humains..., coups frappés, mouvements d'objets sans contact..., matérialisations...), d'abord dans l'ouvrage d'Albert Coste (pour tout ce qui précède 1893), puis dans les *Annales des sciences psychiques* de Dariex (pour tout ce qui suit).

Et ainsi le spiritisme, sous les noms divers d'occultisme, de sciences psychiques..., s'est étendu énormément et a ses revues, ses journaux, ses livres et ses sociétés savantes.

Vous aurez une idée de l'importance que tout

(1) Voir, pour ce qui suit, l'ouvrage cité d'Albert Coste.

cela a gardée dans certains milieux en lisant ce passage de PAUL BOURGET (1) sur l'Amérique :

«Un des professeurs les plus remarquables de Cambridge, et qui a voulu se rendre compte de ce goût du surnaturel parmi ses compatriotes, me disait :

» — Il y a ici ce que vous ne pouvez pas soupçonner, ce que je ne soupçonnais pas autrefois, d'innombrables intelligences pour lesquelles la science est aussi méprisable qu'elles sont méprisables pour la science et qui croient en des communications directes et personnelles avec le monde inconnu. La science a pour principe qu'il existe une vérité unique, indépendante de l'individu, susceptible d'être communiquée à n'importe qui. Ces gens, au contraire, sont persuadés qu'il y a une révélation constante et proportionnée, par une mystérieuse Providence, aux besoins et aux mérites de chacun. Quand je les ai connus, élevé comme je l'avais été dans l'orthodoxie, je les ai crus fous...

» — Et maintenant? lui demandai-je.

---

(1) PAUL BOURGET ; *Outre-mer*, t. II, p. 176. Reproduit in *Annales des Sciences psychiques*, t. V, 1895, p. 65.

» — Maintenant, dit-il, je pense, comme Hamlet, qu'il y a beaucoup plus de choses dans le monde que n'en connaît notre philosophie ..

»Et cet homme, absolument supérieur, finit par m'avouer qu'il admettait la possibilité d'une communication entre les vivants et les morts ! Un tel état d'esprit n'est pas une exception en Amérique».

V

EXPOSÉ ET DISCUSSION DE LA THÉORIE DU PERISPRIT ET DE L'EXTÉRIORISATION DES EFFLUVES (SCIENCE DE L'ENTIER BLOC SPIRITE) D'APRÈS UN LIVRE DE PAPUS ENCAUSSE.

Qu'y a-t-il de vrai, de scientifiquement établi dans tout cela ? Comment expliquer tout ce merveilleux ?

On a tout d'abord cherché à expliquer le *bloc* entier de tous ces phénomènes et, en face des théories par fumisterie et par surnaturel (que j'ai déjà éliminées), on a énoncé une science entière de ce bloc spirite.

Je vous en dois le résumé et la discussion, la

chose étant extrêmement importante et prenant tous les jours une importance croissante.

Je me servirai, pour exposer cette doctrine scientifique du spiritisme complet ou intégral, d'un livre très récent et fort bien fait du Dr Encausse (Papus) sur l'occultisme et le spiritualisme (1).

Dès l'introduction, l'auteur ne dissimule rien de ses intentions.

«La voie, dit-il, qui nous a conduit à nos conceptions actuelles concernant l'Homme, l'Univers et Dieu, est loin d'être nouvelle, puisqu'elle se rattache à ces idées enseignées dans les temples d'Égypte dès 2600 avant J.-C. et qui ont constitué plus tard le platonisme et, en grande partie, le néoplatonisme.... Beaucoup de ces chercheurs se sont adressés à cette antique philosophie des Patriarches, des Initiateurs égyptiens de Moïse, des Gnostiques et des Illuminés chrétiens, des Alchimistes et des Rose-Croix, qui jamais n'a

(1) Encausse (Papus); *L'Occultisme et le Spiritualisme. Expose des théories philosophiques et des adaptations de l'occultisme.* Biblioth. de philosophie contemp., 1902.

varié dans ses enseignements à travers les siècles et qui explique aujourd'hui aussi facilement les faits du spiritisme et de l'hypnose profonde qu'elle expliquait, lors de la dix-huitième dynastie égyptienne, les rapports du *Khâ* et du *Khou*, du corps physique et du corps lumineux dans leur action sur le *Baï*, sur l'Esprit intelligent. Cette philosophie est connue actuellement sous le nom d'occultisme et c'est sa manière d'envisager le spiritualisme que nous devons résumer de notre mieux dans les pages suivantes».

Voici l'incarnation moderne, l'exposé en langage scientifique contemporain de cette vieille doctrine.

Il y a entre le moi et le non-moi, entre l'esprit et le corps, un ou plusieurs *principes intermédiaires*.

En général, la Trinité domine toutes les divisions secondaires (doctrines de la Tri-Unité) : dans la nature il y a trois plans et dans l'homme *trois principes ;* c'est la théorie du *médiateur plastique*.

Chez l'homme, entre l'esprit immortel et le corps physique, il y a un intermédiaire qui a des

organes et des facultés absolument caractéristiques.

Ce principe intermédiaire, particulier aux occultistes, c'est « le *corps astral*, doublement polarisé, qui unit l'inférieur physique au supérieur spirituel ».

L'homme est ainsi « comparé à un équipage dont la voiture représente le corps physique, le cheval le corps astral, et le cocher l'esprit.... Cette image nous indique bien le caractère du corps astral, véritable cheval de l'organisme, qui meut et ne dirige pas ».

Ce cheval de l'organisme est représenté par le grand sympathique; il dirige seul l'organisme dans le sommeil, quand le cocher dort.

« Le corps astral, étant la ménagère dans l'être humain, préside à l'élaboration de toutes les forces organiques », spécialement de la force nerveuse. Cette force nerveuse « agit vis-à-vis de l'esprit comme l'électricité vis-à-vis du télégraphiste, le cerveau matériel représentant le télégraphe ».

Voilà le commencement, peu effrayant encore, de la théorie qui n'abuse encore que des images

et des comparaisons (1). Mais voici qui est plus grave et qui est nécessaire pour expliquer le spiritisme dans son bloc total.

Ce corps astral ou médiateur plastique (le cheval de l'organisme) « est lumineux quand il est vu indépendamment des organes matériels, ce qui revient à dire que ce principe peut rayonner autour du corps dans lequel il est normalement renfermé. Cette *sortie du corps astral*, suivant l'expression technique, peut être incomplète, c'est-à-dire partielle, ou totale ». De là les phénomènes du spiritisme jusqu'aux matérialisations et aux télépathies; de là ce que DE ROCHAS a observé sous le nom d' « extériorisation de la motricité ».

Donc, ce corps astral « peut rayonner autour de l'individu, formant une sorte d'atmosphère invisible appelée *aura astral* et il peut même s'extérioriser complètement ».

Ce principe intermédiaire est le corps lumineux (Khâ) des Égyptiens, le char de l'âme des Pytha-

---

(1) De même que le carbonate de soude unit l'huile et l'eau (ces deux contraires) pour en faire un savon parfaitement homogène, de même le corps astral unit l'huile spirituelle et l'eau matérielle et en fait un savon vital.

goriciens, le médiateur plastique et le mercure universel des philosophes hermétiques, le corps astral de Paracelse, ce dernier nom (adopté par Encausse-Papus) ayant été donné parce que cet élément tire son principe de la substance interplanétaire ou astrale.

« Le corps astral est une réalité organique » ; on peut comparer cela à la photographie : « le plan astral n'est pour l'occultiste que le plan des clichés négatifs ou des moules dont tous les objets physiques ne sont que des épreuves, tirées, chacune, à un plus ou moins grand nombre d'exemplaires, par des agents spirituels spéciaux ».

De plus, dans le plan astral a lieu l'évolution d'un type au type immédiatement supérieur.

Ainsi, «le moule du corps d'un chien, par exemple, devient, après les souffrances d'une incarnation terrestre (ou physique sur une planète quelconque), le moule ou le corps astral d'un futur corps de singe».

«La réincarnation consiste, pour l'esprit, à revenir plusieurs fois sur le plan physique, sans nécessité de temps ou de lieu, c'est-à-dire que l'esprit peut venir soit 10 ans, soit 200 ans après la mort physique, et que le retour peut avoir lieu

sur une planète quelconque d'un système solaire matériel».

De plus, encore, on trouve dans le plan astral «des entités douées de conscience» : les *esprits* des spirites, les *élémentaires* des occultistes. «Ce sont les restes des hommes qui viennent de mourir et dont l'âme n'a pas encore subi toutes les évolutions».

«Les élémentaires sont donc des entités humaines évoluées, tandis que les *élémentals* n'ont pas encore passé par l'humanité».

Il y a donc plusieurs catégories d'esprits :

1° Les élémentals, inférieurs à la nature humaine, sont mortels, mais peuvent acquérir l'immortalité en s'élevant jusqu'à la nature humaine; à cette catégorie se rattachent les sylphes (esprits de l'air), les salamandres (esprits du feu), les ondins (esprits de l'eau), les gnomes (esprits de la terre, des anciens et des rose-croix). Ce sont les esprits qui ne sont ni bons ni mauvais par eux-mêmes, «qui, dans les séances spirites, s'amusent aux dépens des assistants et des médiums, en se présentant comme Charlemagne ou Victor Hugo, au choix» ;

2° Les esprits égaux ou supérieurs à la nature

humaine : élémentaires, esprits planétaires de la kabbale, les anges, les démons, les esprits astraux; ils ont leur volonté propre et «ne viennent, lors des évocations et conjurations, que s'ils le veulent bien ou s'ils y sont forcés».

A la mort, «le corps physique ou enveloppe charnelle retourne à la terre, au monde physique, d'où il était venu. Le corps astral et l'être psychique, éclairés par la mémoire, l'intelligence et la volonté des souvenirs et des actions terrestres, passent dans le plan astral, surtout dans les régions les plus élevées, où ils constituent un élémentaire ou un esprit».

«Supposez que votre reflet dans un miroir persiste, après votre départ, avec sa couleur, ses expressions et toutes ses apparences de réalité et vous aurez une idée de ce qu'on peut entendre par l'image astrale d'un être humain».

De plus, encore, «chaque objet peut raconter une partie des faits auxquels il a assisté». La psychométrie consiste à mettre un objet sur le front d'un sujet, dont «l'âme voit alors directement une série d'images qui se rapportent aux faits les plus importants auxquels a été mêlé l'objet».

De même pour l'être humain. «Chacun de nous porte autour de lui un rayonnement invisible à l'œil de chair, mais perceptible pour l'âme entraînée». Ce rayonnement, c'est l'aura. D'où «l'enregistrement des idées dans l'invisible».

Il semble que nous perdons pied dans l'exposé de ces idées. Mais nous ne sortons pas du sujet que nous nous sommes imposé.

Car, dans le spiritisme, l'occultiste moderne ne voit plus l'action des esprits, mais seulement «une action à distance du corps astral du médium» et cite à l'appui de sa doctrine les expériences de M. DE ROCHAS et d'autres sur l'extériorisation de la sensibilité et de la motilité.

D'ailleurs, continue ENCAUSSE, «la substance constituant ces fluides qui entourent l'être évoqué a beaucoup d'analogie avec l'électricité. De là les pointes métalliques qu'on employait dans ces sortes d'évocation». «L'emploi de l'épée, de la coupe, du sceptre et des talismans, ainsi que les paroles proférées avec force, sont destinés à l'action sur l'astral de la nature et sur les êtres qui le peuplent».

Vous reconnaissez la consultation du *Messager de l'occulte.*

Voilà un résumé de la doctrine occultiste dans *sa synthèse* la plus récente, toute imprégnée de *cette préoccupation* d'en faire une chose scientifique.

«*Encore* une fois, dit PAPUS, rien n'est surnaturel dans tout cela, il n'y a là que du naturel, un *peu plus élevé* que celui que nous connaissons, *et voilà tout*... Plus on étudie, plus on peut se *rendre compte* qu'il n'y a rien qui aille à l'encontre des enseignements positifs de nos sciences actuelles».

Que penser de tout cela ?

D'abord qu'il y a un peu de prétention insuffisamment justifiée dans cette dernière affirmation. On ne peut pas admettre que tout soit scientifique dans cette vaste doctrine qu'il a été si long de vous résumer.

Il y a d'abord, c'est incontestable, toute une partie qui appartient à la philosophie et à la religion et qui est absolument, par suite, hors de la science positive.

Telle est toute la partie *astrale* de la théorie au sens étymologique du mot, la notion des incarnations et des réincarnations du corps astral, des

esprits inférieurs et des esprits supérieurs à l'homme. Il y a là tout un système de philosophie, on peut même dire toute une religion que je ne juge pas (ce n'est pas mon affaire), mais qui n'appartient pas aux sciences positives.

Notre auteur confond évidemment les modes divers de connaissance quand il s'écrie que, «grâce à l'archéomètre de Saint-Yves d'Aveydre», «l'artiste et le savant vont enfin pouvoir communier sous les mêmes espèces, celles du Verbe, du Christ parlant librement dans l'Univers, pendant que les cerveaux humains enregistrent, avec le respect qui leur est dû, les vibrations de la vie divine se révélant à l'Humanité».

Ce langage ne peut s'appliquer qu'à des idées extrascientifiques. C'est une partie des théories occultistes absolument en dehors de notre compétence.

Mais, à côté de cela, il y a une autre partie qui veut être discutée parce qu'elle a une allure scientifique, malgré ses noms étranges qui rappellent trop la magie : c'est la partie qui concerne l'extériorisation possible de l'individu.

Dans cette partie, il y a des choses vraies, susceptibles d'étude scientifique : telle est la notion

du corps astral, qui est le cheval de l'organisme, qui est représenté par le grand sympathique et qui dirige seul l'organisme dans le sommeil, quand le cocher dort. Il y a là une conception un peu spéciale de l'automatisme psychique, comme nous l'étudierons plus loin.

Mais cette notion du corps astral se complète tout de suite par la notion du rayonnement extérieur de ce corps astral, de sa sortie de l'organisme. Cette seconde notion, capitale dans la théorie des occultistes et nécessaire pour expliquer le bloc entier du spiritisme, a des allures scientifiques, peut être discutée scientifiquement, mais, à mon sens, doit être *réfutée* scientifiquement.

Ou du moins, je crois qu'on peut dire nettement que cette partie nécessaire de la théorie occultiste n'est nullement démontrée scientifiquement.

Les faits sur lesquels elle s'étaie sont les faits de télépathie, de clairvoyance, de suggestion mentale, d'extériorisation de la motricité et de la sensibilité.

Eh bien, dans tout ce chapitre il y a des ob-

servations curieuses, mais rien d'établi scientifiquement.

Pour la suggestion mentale même, qui est le type le plus simple, le moins invraisemblable de tous ces modes d'extériorisation de la pensée, même pour la suggestion mentale la preuve scientifique n'est pas faite.

Nous reviendrons plus loin sur cette démonstration et verrons que la preuve scientifique n'est faite pour aucun des exemples d'extériorisation de pensée.

Encausse déclare très nettement que tout le système s'appuie sur les faits qui « se rapportent à l'intuition, à la télépathie, aux rêves prophétiques et aux transformations de la matière sous l'influence de cette force émanée de l'homme et appelée psychique ». Or, rien de tout cela n'est encore établi scientifiquement, quoique le même auteur déclare que, sur tous les points, « il faut se rendre à l'évidence », que « le corps astral est une réalité organique » et qu'il essaie de donner une base positive, anatomique, à sa démonstration, en rappelant la distribution du grand sympathique. La description des plexus est juste; mais l'auteur franchit un hiatus formidable quand

il en fait les « centres organiques d'action du corps astral » susceptible de s'extérioriser.

Ceci n'est pas démontré et ceci est l'important et le nouveau.

Récemment, une excellente occasion a été offerte aux occultistes de porter leurs faits à une large tribune scientifique et de les soumettre à la libre discussion de vrais et impartiaux savants.

C'est au IV[e] Congrès international de Psychologie tenu à Paris en août 1900, sous la présidence de Ribot, avec Pierre Janet comme secrétaire général. La V[e] section, présidée par Bernheim, avec Hartenberg comme secrétaire, était consacrée à la « Psychologie de l'hypnotisme, de la suggestion et des questions connexes ». Là, tous les occultistes ont pu très librement apporter leurs faits et les soumettre à l'appréciation et à la discussion des savants les plus distingués et les plus spécialement compétents du monde entier.

Sous le titre de « Psychologie expérimentale » (1), GABRIEL DELANNE, directeur de la *Revue scienti-*

(1) Voir le *Compte rendu du IV[e] Congrès international de Psychologie* tenu à Paris du 20 au 26 août 1900, p. 609 et suiv.

fique et morale du spiritisme, a parlé des phénomènes de clairvoyance, de suggestion mentale et de télépathie, qu'il considère comme «des réalités qu'on ne peut contester» ; Léon Denis, président de la Société d'études psychiques de Tours, a parlé des phénomènes d'extériorisation et de dédoublement et énoncé cette théorie voisine de celle que nous avons résumée plus haut : «l'homme pourrait être comparé à un foyer d'où émanent des radiations, des effluves qui peuvent s'extérioriser en couches concentriques au corps physique et même, dans certains cas, se condenser à des degrés divers et se matérialiser au point d'impressionner des plaques photographiques et des appareils enregistreurs» ; Gérard Encausse, directeur de la revue l'*Initiation*, a parlé du transfert hypnotique et a présenté des appareils électriques enregistreurs, destinés à l'étude des sujets et des médiums ; Baraduc a parlé des vibrations de la force vitale et du dualisme humain ; Dariex, directeur des *Annales des sciences psychiques*, a parlé de diverses expériences sur les mouvements d'objets matériels provoqués sans contact par une force psychique agissant à distance ; Durand de Gros a parlé de la pluralité animale et animique

chez l'homme ; PAUL GIBIER a exposé des recherches sur les matérialisations de fantômes et autres manifestations psychiques ; Mme VERRALL a décrit des phénomènes observés chez une sensitive (médium non professionnel)....

Vous voyez qu'avec le plus grand et le plus légitime libéralisme, la tribune a été ouverte aux occultistes et que les plus connus, les plus distingués parmi ceux-ci ont pris la parole, ont fait des communications.

Eh bien, la conclusion unanime a été que rien de scientifique n'était encore établi dans tout ce domaine de l'extériorisation en dehors des agents connus.

VASCHIDE déclare qu'il a écouté avec une attention toute particulière ces communications et que, «quoique nous soyons dans un milieu scientifique», il n'a «pu trouver que des mots, des mots et seulement des mots. Il ne suffit pas de dire qu'on a observé vaguement un fait pour le présenter comme pris dans des conditions vraiment scientifiques. Et là-dessus nos méthodes sont inexorables et les mots n'ont aucune portée».

OSKAR VOGT, de Berlin, a fait toute une communication contre le spiritisme, protestant contre

l'envahissement de la section par les spiritistes, qui « la compromettent par des communications antiscientifiques».

Et Bernheim conclut la discussion par ces paroles très sages, que sa haute compétence rend particulièrement graves : « Quant à la question des phénomènes psychiques ou paranormaux, il me paraît prudent de réserver mon opinion.

»Que ceux qui en défendent la réalité nous en fournissent des preuves convaincantes ; nous ne demandons pas mieux que de nous incliner devant les faits. Mais, pour cela, il faut apporter des faits, les démontrer exacts d'abord, et c'est ensuite seulement qu'il sera permis d'en tirer des conclusions et d'en induire des théories...

» En ce qui me concerne personnellement, j'avoue ne pas être encore convaincu. J'ai vu bien des sujets, bien des médiums, j'ai assisté à bien des expériences, mais toujours j'ai trouvé des causes d'erreurs qui empêchaient la certitude».

Voilà le jugement actuel de la science compétente sur l'essai de science occultiste qu'ont tenté les spirites modernes et que Papus-Encausse a synthétisé dans le livre que nous critiquons.

De tout cela, il faut conclure d'abord qu'on ne doit pas prendre au pied de la lettre ce mot de sciences psychiques ou psychologiques que l'occultisme voudrait en quelque sorte accaparer ou monopoliser.

Beaucoup de choses en occultisme ne sont pas scientifiques ; et beaucoup de choses en psychologie et en psychisme ne sont pas de l'occultisme.

Ensuite, et ceci est la conclusion principale à laquelle nous voulions arriver, *il n'existe pas de science qui s'applique à l'entier bloc du spiritisme.*

Nous savons, d'autre part, qu'on ne doit pas traiter de jonglerie ce même bloc du spiritisme.

Donc, la conclusion est formelle : il faut dissocier, disjoindre, détruire ce bloc et tâcher de séparer dans cet ensemble ce qui est scientifique et ce qui ne l'est pas (ou au moins ce qui ne l'est pas encore).

Ce travail, auquel sera consacrée la suite de ces Leçons, appartient bien au médecin, parce que c'est lui qui est, à tous moments, appelé à mettre les choses au point en présence des gens qui croient que tout est jonglerie et des gens qui croient que tout est science dans le spiritisme.

VI

LES DEUX PSYCHISMES : LE CENTRE O ET LE POLYGONE A L'ÉTAT PHYSIOLOGIQUE (DISTRACTION, SOMMEIL ET RÊVES), EXTRAPHYSIOLOGIQUE (HYPNOSE PROVOQUÉE) ET PATHOLOGIQUE (MALADIES MENTALES ; SOMNAMBULISME, AUTOMATISME AMBULATOIRE, HYSTÉRIE, TICS ; LÉSIONS ORGANIQUES).

Pour essayer de résoudre le problème posé et de dégager ce qui est scientifique dans le spiritisme, il est nécessaire de vous exposer ce qu'il faut entendre par les deux psychismes et la physiologie de ces deux psychismes.

Je vous rappelle que tout ce qu'il y a de neuf, de solide, de définitf dans la doctrine que je vais vous exposer appartient à PIERRE JANET, a été puisé dans ses publications ; à moi appartient seulement la partie beaucoup plus discutable et discutée, la forme de synthèse et d'enseignement, le schéma du polygone et du centre O.

J'ai déjà exposé cette doctrine à vos prédécesseurs ; mais depuis 1896, époque à laquelle

furent faites, dans ce même amphithéâtre, ces Leçons sur l'Automatisme psychologique, il a paru tant de travaux pour et contre ce malheureux polygone, que je crois utile de reprendre cet exposé devant vous, en y ajoutant un exposé critique des objections et des confirmations ultérieures.

Vous verrez ensuite facilement combien ces idées servent à interpréter la partie scientifique du spiritisme et bien d'autres questions de la physiopathologie du système nerveux.

Le système nerveux se ramenant anatomiquement au neurone, l'acte nerveux le plus simple est physiologiquement l'*acte réflexe*.

Une excitation centripète arrive par les prolongements protoplasmiques, se réfléchit et se transforme dans le corps cellulaire, et, par les prolongements cylindraxiles, devient une excitation motrice. Exemple: la percussion du tendon rotulien et le mouvement consécutif de la jambe.

Les neurones étant groupés en systèmes et les systèmes se superposant les uns aux autres dans l'axe cérébrospinal et s'influençant mutuellement,

les actes réflexes se compliquent peu à peu, deviennent de plus en plus complexes.

On arrive ainsi à la notion des mouvements *automatiques* qui sont des réflexes compliqués.

D'une manière générale, un acte est dit automatique (1) quand il présente tous les caractères de la *spontanéité* et qu'en même temps il n'est pas voulu librement. Exemple : l'automate de Vaucanson ; différence entre la marche et le réflexe rotulien.

La spontanéité complète et vraie est un nonsens scientifique, tout mouvement étant une transformation d'un mouvement antérieur. Mais, dans le mouvement automatique, il y a apparence de spontanéité, parce qu'il n'a pas besoin d'une impulsion extérieure *actuelle* pour être réalisé, ou s'il y a impulsion actuelle, c'est une simple *provocation* qui n'entraîne pas nécessairement et identiquement toujours le même acte consécutif.

Dans l'acte réflexe simple, la percussion du tendon rotulien entraîne toujours le même mouvement simple de soulèvement de la jambe. Dans

---

(1) Voir : Richet ; Art. Automatisme, *Dictionnaire de Physiologie*.

l'acte automatique, si vous chassez une mouche, si vous faites des gammes sur le piano ou si vous marchez en lisant, il y a apparence de spontanéité, ce n'est plus aussi simple et aussi mathématiquement toujours semblable que dans la percussion du tendon. Il y a un acte complexe, impliquant une série de mouvements coordonnés vers un but.

C'est toujours un réflexe, mais l'impression centripète est dissimulée. La maladie peut la rendre apparente. Exemple : effondrement dans le tabes. Donc, *dans un acte automatique,* l'impression centripète initiale paraît absente, est dissimulée.

D'autre part, tout compliqué qu'il est, un acte, s'il reste automatique, n'est pas voulu librement ; il est fait sans réflexion, involontairement, machinalement. Vous pensez à autre chose en chassant la mouche, en marchant ou en faisant des gammes sur le piano.

L'acte automatique est, comme dit JANET, « soumis à un déterminisme rigoureux, sans variations et sans caprices ». C'est ce qui le distingue de l'acte psychique supérieur.

Mais cependant, dans ces réflexes supérieurs et

complexes que nous appelons automatiques, il peut y avoir aussi du *psychisme*, c'est-à-dire de la *pensée*.

Ainsi vous marchez automatiquement en pensant à autre chose; dans cet acte automatique vous rencontrez une voiture ou un caillou : vous les évitez; il pleut : vous ouvrez votre parapluie; vous rencontrez une dame : vous descendez du trottoir et vous la saluez — tout cela, vous le faites toujours automatiquement, machinalement, sans y penser volontairement. Mais il y a déjà du psychisme.

Cet automatisme constitue à la fois un *automatisme supérieur* ou psychologique et un *psychisme inférieur*.

Enfin, au-dessus de tout cela (toujours dans l'échelle physiologique des complexités nerveuses successives), il y a un *psychisme supérieur*, c'est-à-dire des actes psychiques volontaires et libres, précédés de réflexion, des actes personnels et conscients, qui n'ont plus rien d'automatique.

Donc, il y a deux psychismes, deux catégories d'actes psychiques : des actes supérieurs volontaires et libres et des actes inférieurs automati-

ques : psychisme supérieur et psychisme inférieur.

A chacune de ces catégories d'actes correspondent nécessairement des groupes différents de centres ou de groupements de neurones ; il y a donc : 1° des centres de réflexes simples ; 2° des centres de réflexes supérieurs, d'automatisme inférieur, non psychique ; 3° des centres d'automatisme supérieur psychique, psychisme inférieur ; 4° des centres de psychisme supérieur, conscient, libre et responsable.

Classification physiologique des actes nerveux et de leurs centres

1.		Psychisme supérieur	Centre O	Écorce cérébrale
2.	Automatisme supérieur	Psychisme inférieur	Polygone	
3.	Réflexes supérieurs	Automatisme inférieur		Centres basilaires et mésocéphaliques
4.	Réflexes inférieurs			Axe bulbomédullaire

Les centres des réflexes simples sont dans l'axe bulbomédullaire — les centres des réflexes supérieurs (automatisme inférieur) sont mésocéphaliques et basilaires (bulbe, pont, cervelet, noyau rouge, corps optostriés...) — les centres psychiques (inférieurs et supérieurs) sont dans l'écorce

cérébrale, mais forment dans cette écorce deux groupes physiologiquement distincts et différents.

C'est pour exprimer cela clairement et en faciliter l'exposition que je me sers habituellement dans mon enseignement du schéma que vous avez là sous les yeux (Fig. 2).

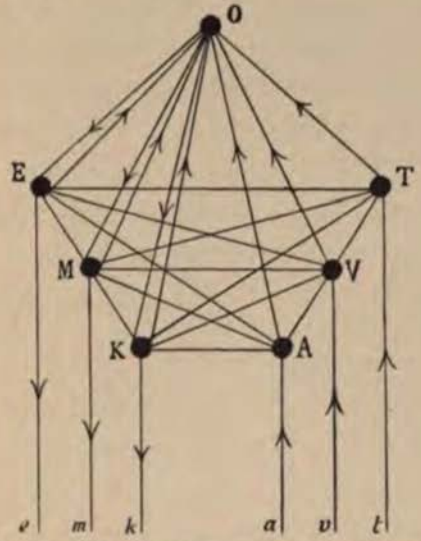

FIG. 2. — *Schéma général des centres psychiques (centres psychiques supérieurs et centres psychiques inférieurs).*

O, centre psychique supérieur de la personnalité consciente, de la volonté libre et du moi responsable.

Polygone AVTEMK des centres psychiques inférieurs ou automatiques supérieurs : A, centre auditif. — V, centre visuel. — T, centre tactile (sensibilité générale). — K, centre kinétique (mouvements généraux). — M, centre de la parole. — E, centre de l'écriture.

En O est le centre psychique supérieur formé, bien entendu, d'un grand nombre de neurones distincts : c'est le centre du moi personnel, conscient, libre et responsable.

Au-dessous est le *polygone* A V T E M K des centres automatiques supérieurs : d'un côté les centres sensoriels, de réception, comme A (centre auditif), V (centre visuel), T (centre de sensibilité générale) ; de l'autre, les centres moteurs, de transmission, comme K (centre kinétique), M (centre de la parole articulée), E (centre de l'écriture).

Ces centres, tous situés dans la substance grise des circonvolutions cérébrales, sont reliés entre eux de toutes manières par des fibres transcorticales, intrapolygonales, reliés à la périphérie par des voies souspolygonales centripètes (*a* A, *v* V, *t* T) centrifuges (E *e*, M *m*, K *k*) et reliés au centre supérieur O par des fibres suspolygonales, les unes centripètes (idéosensorielles), les autres centrifuges (idéomotrices).

On peut avoir, ou non, *conscience* des actes automatiques suivant que l'activité automatique

est communiquée ou non au centre O, qui est le centre de la conscience personnelle.

La conscience ne figure donc pas dans les caractères des actes polygonaux ou automatiques supérieurs : ils ne deviennent conscients que par l'addition de l'activité de O à l'activité propre du polygone.

Quand l'impression centripète ne dépasse pas le polygone, il n'y a pas conscience. C'est à ces faits que GERDY pensait quand il disait, déjà en 1846 : « Il faut s'habituer à comprendre qu'il peut y avoir sensation sans perception de la sensation » (1).

C'est ce que les auteurs appellent domaine du subconscient ou de la conscience subliminale (MYERS).

Voici un exemple de ce psychisme inférieur ou automatique : « J'ai vu, dit CARPENTER (cité par JANET), John Stuart Mill passer le long de Cheapside l'après-midi, lorsque cette rue est pleine de monde, et circuler sans peine sur le trottoir étroit sans coudoyer personne ni se heurter aux becs

(1) GERDY ; *Les Sensations et l'Intelligence*, 1846. Cit. P. JANET *Loco cit.*, p. VIII.

de gaz, et lui-même m'a assuré que son esprit était tout occupé de son système de logique, dont il avait médité la plus grande partie en allant chaque jour de Kensington aux bureaux de la Compagnie des Indes et qu'il avait si peu conscience de ce qui se passait autour de lui qu'il ne reconnaissait pas ses meilleurs amis ».

Il ne les reconnaissait pas, mais il aurait pu les saluer.

Voilà le psychisme inférieur ou automatisme supérieur.

Nous avons vu que le premier caractère de cette activité polygonale est de n'être pas par elle-même consciente. Elle le devient quand O assiste, mais elle ne l'est pas nécessairement et par elle-même. — Voilà le premier caractère.

Deuxième caractère : il y a du *psychisme* dans l'activité polygonale, c'est-à-dire de la *mémoire* et de l'*intellectualité*.

Pour l'intellectualité, je vous l'ai déjà démontrée dans les exemples précédents et nous en verrons de plus concluants. — Il y a aussi une mémoire polygonale.

Tous les neurones ont de la mémoire à tous les

étages, c'est-à-dire que les actes des neurones laissent dans ces neurones une impression qui redevient plus ou moins facilement présente ultérieurement et par suite persiste dans une mémoire.

Chargé du discours de rentrée à l'Université de Lyon en novembre 1898, mon distingué collègue RENAUT (1) a développé ce sujet : *Le neurone et la mémoire cellulaire*. «Le neurone, dit-il, est une cellule avant tout sensible et qui se souvient, c'est-à-dire en qui chaque impression reçue détermine une empreinte telle, et si parfaitement élective d'ailleurs, qu'elle demeure et n'est pas effacée par la superposition des impressions nouvelles, agissant du reste sur le neurone pour leur propre compte de la même façon». C'est une «mémoire élémentaire, qui se définit la conservation de certains états, et leur reproduction si facile, que, si l'on n'y regarde pas de près, elle arrive à paraître spontanée».

La mémoire polygonale s'exerce naturellement sur les actes polygonaux, c'est-à-dire sur des

---

(1) J. RENAUT ; Le neurone et la mémoire cellulaire. *Annales des sciences psychiques*, 1899, p. 261.

actes psychiques, comme la mémoire de O qui s'exerce sur les actes de O.

A l'état physiologique, ces mémoires se confondent en quelque sorte comme ressources et comme résultats: O, à l'état de veille normal, puise dans toutes ces mémoires, sans distinguer toujours l'origine des diverses impressions et conceptions qu'il reçoit ainsi.

Et, chose à se rappeler pour la suite, les caractères à étudier dans la mémoire se retrouvent dans la mémoire polygonale comme dans la mémoire de O: persistance des impressions, évocation de ces souvenirs, brusquerie parfois de ces apparitions à la conscience... tout cela appartient aux deux grandes mémoires psychiques : l'inférieure et la supérieure, celle du polygone et celle de O.

Nous utiliserons ces données plus loin.

Voilà l'activité polygonale qui se précise: *les actes polygonaux ne sont pas conscients par eux-mêmes, ils sont automatiques (c'est-à-dire qu'ils ne sont pas volontaires et libres, mais ont l'apparence de la spontanéité), ils sont psychiques (c'est-*

à-dire qu'il y a dans l'activité polygonale de la mémoire et de l'intellectualité).

Un exemple emprunté à la physiologie du langage rendra plus claires ces notions, un peu arides dans leur forme synthétique.

Un sujet lit à haute voix. S'il fait attention à ce qu'il lit, y pense, continue volontairement sa lecture, l'interrompt par des réflexions personnelles, c'est que O est compris dans le cercle *v* V O M *m*. Si au contraire il dicte ce qu'il lit ou s'il lit à une autre personne sans penser à ce qu'il lit, s'il lit automatiquement, le cercle ne comprend plus O, il ne comprend que *v* V M *m*. C'est alors un acte purement polygonal et O peut en même temps penser à autre chose.

Si on parle avec une personne, cette personne peut répondre consciemment et volontairement et alors O intervient. Ou bien elle répondra automatiquement sans se donner le temps d'y penser et d'y réfléchir, et alors elle parle avec son seul polygone sans intervention de O.

L'acte polygonal peut ainsi être assez compliqué comme psychisme.

Un professeur exercé dictera la traduction d'un passage qu'il traduit au fur et à mesure, tout en

pensant à autre chose avec O, si c'est un passage qu'il connaît bien.

Un artiste chantera et mimera une scène en pensant à autre chose, et ce sont là des actes d'un psychisme déjà complexe à l'état normal et physiologique.

Ces centres interviennent en général tous ensemble, leurs actions s'intriquent et se superposent. De là, les difficultés qu'on a à bien étudier la fonction automatique supérieure. Dans la vie courante, on ne peut discerner l'automatisme qui est aux ordres du psychisme supérieur.

Pour l'analyser sérieusement, il faut dégager les deux psychismes l'un de l'autre, réaliser le fonctionnement isolé du polygone, trouver des états physiologiques dans lesquels il y ait une certaine dissociation entre O et le polygone, une sorte de désagrégation suspolygonale, qui permette d'étudier à part le fonctionnement du polygone, sans perturbation apportée par O.

Ces conditions se trouvent, tout d'abord, réalisées dans la *distraction* et le *sommeil*, qui sont par suite de bons états psychologiques pour étudier l'activité automatique.

Un homme est *distrait* quand, à un moment donné, il pense à une chose et en fait une autre. Le fait se produira, soit quand O faible, fatigué, mobile, abdique la direction qu'il doit normalement exercer sur les centres polygonaux, soit au contraire surtout quand O sera fortement fixé, absorbé par une préoccupation ou par une idée. Dans les deux cas, O est dissocié du polygone ; chacun d'eux bat sa marche ; la collaboration habituelle est rompue ; il y a désagrégation mentale entre les centres psychiques supérieurs et les centres psychiques inférieurs.

Quand Archimède sort dans la rue en costume de bain, il marche avec son polygone et crie «Eurêka» avec son O. Xavier de Maistre a gracieusement dépeint les actes de son polygone qui le conduit chez M^me^ de Hautcastel quand O voudrait et pense aller à la Cour, polygone qui fait et prend le café, se brûle les doigts en faisant griller le pain et, sans M. Joannetti, mettrait ses bas à l'envers ou sortirait sans épée.

Les actes du distrait ne sont pas volontaires et libres, par conséquent ne dépendent pas de O ; ils sont coordonnés, intelligents et spontanés, par conséquent psychiques.

Cependant, et ceci est un point important sur lequel on n'a pas assez insisté, O n'est pas annihilé dans la distraction ; il est simplement séparé du polygone. — Dans la distraction, les deux psychismes fonctionnent, mais, au lieu de collaborer, chacun fonctionne de son côté.

Quand Archimède, dans l'exemple cité plus haut, sort du bain tout nu, en criant «Eurêka», il marche et circule avec son polygone; mais O, loin d'être inactif, a trouvé le problème et crie sa satisfaction de l'avoir trouvé.

Quand le causeur verse indéfiniment à boire à son voisin de table jusqu'à tout inonder, il fait ceci avec son polygone, mais O n'est pas inactif: il cause ; trop absorbé au contraire par cette conversation, il oublie de diriger son polygone.

«Beethoven (1), au retour de ses excursions dans les forêts, oubliait souvent ses vêtements sur l'herbe (comme Archimède) et il lui arriva de sortir tête nue. Une fois, il fut, dans cet état, arrêté à Neustadt et conduit en prison comme un vagabond. Si son directeur de théâtre n'était

---

(1) Dr Paul Chabaneix ; *Le subconscient chez les artistes, les savants et les écrivains* (thèse Bordeaux, 1897).

accouru pour le délivrer, il aurait pu y demeurer longtemps, car personne ne voulait croire, malgré ses cris, que ce fût là Beethoven».

Pendant tout ce dévergondage du polygone, O n'était pas certainement inactif; au contraire. Seulement il pensait à autre chose et était absorbé par autre chose.

De même chez Gœthe et chez Hegel quand ils continuent leur travail, l'un à côté de la bataille de Valmy, l'autre à côté de la bataille d'Iéna, sans s'apercevoir du bruit terrible de la bataille et du danger qu'elle leur faisait même personnellement courir.

« Diderot oubliait souvent les heures, les jours et les mois et jusqu'aux personnes avec lesquelles il avait commencé à causer; il leur récitait de véritables monologues à *la façon d'un somnambule* » ajoute SCHERER (cité par LOMBROSO).

Non. Ce n'était pas à la façon d'un somnambule. Nous verrons que le somnambule est un polygonal. Diderot, ici, au contraire, continue avec O, mais O distrait, séparé du monde.

Donc, dans la distraction, il y a disjonction des deux psychismes; mais il n'y a pas annulation de O.

C'est là ce qui distingue la distraction du sommeil et des autres états (que nous étudierons) de désagrégation suspolygonale (somnambulisme, etc) : dans ces cas, O est annulé, dort ou suspend son fonctionnement.

De même, cela distingue la distraction des maladies mentales. Un distrait n'est pas un fou.

Chez le fou, il y a trouble de O. Chez le distrait, O fonctionne normalement ; ce qui est anormal, c'est le défaut de collaboration de O et du polygone.

Comme le dit très bien CHABANEIX (p. 91 d'un travail très intéressant sur le subconscient chez les artistes, les savants et les écrivains, travail sur lequel nous reviendrons), il ne faut pas « voir du subconscient là où il y a, au contraire, exagération d'attention consciente ».

Il n'y a que ce mot « au contraire » que je n'accepte pas. Dans ces cas, sans qu'il y ait contradiction, il y a à la fois exagération d'attention consciente et hyperactivité polygonale ou au moins activité polygonale désordonnée, non contrôlée.

Tout ceci a beaucoup d'importance pour la suite de notre exposé ; nous l'utiliserons notam-

ment quand nous étudierons la part de chacun des deux psychismes dans l'inspiration.

Nous verrons que l'inspiré est un distrait, mais cela ne prouve pas que l'inspiration soit un acte purement polygonal et automatique, auquel O assiste inerte ou annihilé.

Malgré tout, vous voyez que la distraction, même ainsi conçue, avec son O actif, reste un état de désagrégation suspolygonale et de dissociation entre les deux psychismes et par conséquent un état favorable à l'étude détachée du psychisme inférieur.

Ces actes polygonaux sont d'ailleurs toujours des actes que nous avons l'*habitude* de faire; ils sont bien spontanés d'apparence, mais ils ne sont pas *nouveaux*, les centres polygonaux ne se formant ou plutôt ne se meublant le plus souvent que par l'habitude.

Ceci permettra de distinguer dans les actes du distrait ce qui appartient à O et ce qui appartient au polygone. Tout ce qui est nouveau appartient à O et tout ce qui est polygonal n'est pas nouveau.

Un débutant ne pourrait pas jouer du piano et chanter correctement à côté de son serin agoni-

sant et en suivant douloureusement toutes les phases de son agonie, comme l'actrice dont parle DARWIN.

CONDILLAC distinguait en lui le moi d'habitude et le moi de réflexion : le premier est polygonal, le second est en O.

Ces actes automatiques de distraction et d'habitude sont d'ailleurs conscients ou non, suivant le degré de fonctionnement des fibres suspolygonales : on peut reconnaître sa distraction à un moment donné et même alors O peut retrouver dans son polygone une impression qui s'y était déposée à son insu. De même, la volonté prendra, abandonnera ou reprendra, suivant les moments, la direction des actes polygonaux de distraction.

Comme les actes d'habitude, les actes d'*instinct*, de *passion* sont, dans beaucoup de cas, des actes automatiques, accomplis par le polygone pendant que O est distrait.

Dans les actes d'instinct, O est distrait, ne s'en occupe pas. Dans les actes de passion, l'influence polygonale est telle que O est entraîné et, au lieu de diriger son polygone, il se laisse entraîner par lui.

Au même groupe appartient l'automatisme des

foules et des enfants, dont vous avez eu un exemple dans notre maison hantée. Vous savez combien la psychologie des foules a été étudiée dans ces derniers temps.

Un des principaux caractères de l'esprit *grégaire* qui se développe quand les hommes sont *en troupeau* est certainement l'abdication du centre O de tous les membres de la foule et l'obéissance des polygones au berger. Pour les enfants il en est de même.

Ce sont là des termes de transition entre les états physiologiques et l'état de suggestibilité vraie que nous étudierons plus loin.

Remy de Gourmont (1) a admirablement décrit ce fait : « Réunis en foule, les hommes deviennent particulièrement automatiques. Comment supposer une conscience et une volonté aux membres de ces cohues qui, aux jours de fêtes ou de troubles, se pressent tous vers le même point, avec les mêmes gestes et les mêmes cris ?... L'homme conscient qui se mêle naïvement à la foule, qui agit dans le sens de la foule, perd sa personna-

(1) Remy de Gourmont ; La création subconsciente. *La culture des idées*, 1900, p. 69.

lité... de ce contact, il ne rapportera à peu près rien ; l'homme qui sort de la foule n'a qu'un souvenir, comme le noyé qui émerge, celui d'être tombé dans l'eau».

Ici O est entraîné par son polygone ou plutôt il abdique devant son polygone entraîné. Il ne juge plus et ne dirige pas : il est submergé. C'est l'*insurrection* ou l'*émeute polygonale*.

C'est par émeute polygonale que la vieille femme de Daïmonopolis aurait été impitoyablement jetée dans le canal, si notre malade interrogeant le verre d'eau y avait lu un arrêt de mort.

Voilà une première preuve de l'existence de l'automatisme supérieur à l'état physiologique et en même temps un premier exemple de désagrégation mentale, de dissociation fonctionnelle entre les centres psychiques inférieurs, chez un sujet absolument normal et sans maladie.

Il en est de même du *sommeil* et des *rêves* (1),

(1) Voir : Alfred Maury ; *Le sommeil et les rêves*, 4e édit., 1878. — Dechambre ; Art. Sommeil, *Dictionn. encyclopéd. des sciences médicales*. — Dr Tissié ; *Les rêves. Physiologie et Pathologie*. Bibl. de philos. contemp. 2e édit., 1898.

qui ont une grande analogie avec la distraction. Les distractions, disait MACARIO (1), sont pour ainsi dire les rêves de l'état de veille.

Ce qui caractérise le sommeil, c'est que si une partie du cerveau dort, une autre partie veille, si certaines fonctions psychologiques se reposent, d'autres persistent.

BICHAT admettait des sommeils partiels (2) : le sommeil ordinaire est le plus souvent lui-même partiel.

Dans le sommeil, le psychisme n'est pas supprimé en entier : O se repose ; mais le psychisme polygonal persiste.

La persistance de ce psychisme inférieur dans le sommeil est démontrée notamment par l'existence des *rêves*.

Les rêves sont des idées ou des images, en tout cas des actes psychiques ; ils présentent un certain degré d'intelligence, de jugement ; mais ils manquent absolument d'intellectualité supérieure et de volonté libre.

---

(1) MACARIO ; *Du sommeil et des rêves*, 1857. Cit. P. JANET ; *Loco cit.*, p. XI.

(2) Voir : BERILLON ; Introduction à l'étude de l'hypnotisme. *Revue de l'hypnotisme*, t. XIV, 1899-1900, p. 39.

L'essence du rêve est d'être absurde, comme association et enchaînement des idées. La notion de temps, de durée, d'espace, tout ce qui intervient dans les jugements élevés disparaît dans le rêve.

Ordinairement, le sujet ne dirige pas volontairement son rêve : « le rêveur, dit MAURY, n'est pas plus libre que l'aliéné ou l'homme ivre ».

Comme pour les actes du distrait, les actes du rêveur ont des rapports variables avec O.

Dans certains cas, les communications avec O sont complètement interrompues : le sujet n'a aucune conscience du rêve, que démontrent ses mouvements ou ses cris. D'autres fois, O assiste au rêve sans pouvoir le modifier; il peut même essayer vainement de lutter, il discute son rêve, cherche à s'éveiller, c'est-à-dire à reprendre la direction.

Les expériences faites quand O assiste partiellement aux rêves sont souvent bien intéressantes.

Il m'est arrivé souvent, en sommeil léger, de sentir que je rêvais et de faire effort pour me graver ce rêve dans la mémoire, pour me le rappeler au réveil que je provoquais ensuite. C'est O

qui s'efforçait de rétablir les communications avec le polygone, mais qui avant de s'éveiller (ce que je sentais pouvoir faire à ce moment) cherchait à graver dans sa propre mémoire les souvenirs de son polygone.

Certaines personnes vont plus loin et sont arrivées à diriger leurs rêves.

Ainsi Mme Rachilde écrit à Chabaneix (p. 49) : «...Je peux rêver à ce que je veux et continuer le rêve commencé... comme un feuilleton dont on attend la suite. Pour rêver que je suis dans un très beau jardin, avec de l'eau et des fleurs, il me suffit de regarder, avant de m'endormir, le bouchon de cristal bleu taillé à facettes d'un flacon qui est sur ma table de chevet, ou de toucher une étoffe de soie verte. Cela me réussit presque toujours ».

Vous avez là une observation de l'influence qu'a sur le rêve la dernière impression avant le sommeil. C'est le principe d'un traitement des mauvais rêves chez certaines personnes : leur faire choisir et soigner leur dernière impression, par exemple leur dernière lecture avant le sommeil.

C'est ainsi que, d'après le même auteur (p. 55),

Léon de Rosny a expérimenté plusieurs fois dans sa jeunesse « le système ayant pour but de s'assurer des rêves sur un sujet choisi à l'avance et de faire apparaître des personnes qu'il désirait voir en songe, en employant des boîtes à musique, qui, à un certain moment de la nuit, reproduisaient au-dessus de sa couche des airs se rattachant ou lui rappelant, pour un motif quelconque, les personnes ainsi évoquées ».

Voilà pour les communications suspolygonales dans le sommeil : l'influence de O du sujet sur ses rêves.

Pour les communications souspolygonales, il y a de grandes variétés aussi : les uns ne sentent rien, sont entièrement séparés du monde extérieur; d'autres conservent certaines impressions sensorielles et certains ne conservent que des sensibilités partielles, systématisées, électives.

Un enfant endormi, agité par un rêve, reconnaîtra la voix de sa mère, lui obéira et n'entendra pas tout autre bruit plus intense. De même, une mère ne sera pas éveillée par un train de chemin de fer ou par une voiture et se réveillera au moindre vagissement de son enfant.

Quand l'impression sensorielle pénètre jusqu'au rêveur, si elle n'est pas assez intense pour l'éveiller, elle s'arrête au polygone et peut diriger, modifier le rêve.

Un bruit de cloche deviendra «un glas funèbre qui sera celui d'un être aimé ou le vôtre». A un sujet on chatouille avec une plume les lèvres, puis l'extrémité du nez ; il rêve qu'on le soumet à un horrible supplice : il a un masque de poix sur la figure ; puis, ce masque, arraché brusquement, lui déchire la peau des lèvres, du nez, du visage (MAURY).

Les impressions viscérales peuvent aussi diriger les rêves. Une mauvaise digestion fait rêver de plaie intérieure ; les vertigineux rêvent chutes, navigation ou escarpolette ; les dyspnéiques rêvent de bêtes, de monstres, qui leur pèsent sur la poitrine.

Les rêves peuvent ainsi révéler un état somatique particulier. De là, dérivaient, pour les anciens, les interprétations divinatrices et, pour les modernes, les déductions séméiologiques des rêves.

GALIEN raconte déjà qu'un jeune homme rêve

qu'il avait une jambe de pierre et fut, un peu plus tard, frappé d'une paralysie du même côté.

Vaschide et Pieron ont très justement développé cette pensée dans un livre (1) documenté et conclu que dans beaucoup de rêves il y a un substratum physique, un trouble pathologique que le rêve aide à découvrir.

Tissié (p. 60) a également consacré un chapitre intéressant aux rêves d'origine pathologique et à leur valeur séméiologique, spécialement au début des maladies.

« Les maladies, dit-il, débutent généralement par un travail pathologique lent, quelquefois inconscient à l'état de veille, mais qui peut devenir très sensible à l'état de sommeil et provoquer des rêves qui ont des rapports plus ou moins sympathiques avec l'organe lésé».

Dans ces cas, on peut vivre soi-même sa souffrance ou l'attribuer à un animal, un cheval par exemple, qu'on voit suffoquer péniblement sous ses yeux, quand on a soi-même une crise d'asthme commençant dans le sommeil.

---

(1) Vaschide et Pieron ; *La Psychologie du rêve au point de vue médical.* Actualités médicales, 1902.

Dans tous ces cas, les sensations sont vraies dans leur point de départ (externe ou interne) ; elles arrivent au polygone, mais O dort, n'intervient pas et le polygone fait son roman.

De là, dans le rêve, des déviations rapides, des associations et des successions fantastiques d'idées et d'images sous les influences les plus superficielles : consonances des mots, similitudes de lettres, comme chez les enfants et les aliénés.

Cette analogie se fait naturellement dans le sommeil peu profond et encore mieux dans le demi-sommeil que l'on observe au commencement et à la fin du sommeil complet (hallucinations hypnagogiques de MAURY).

Pendant le sommeil de O, le polygone peut même exécuter des actes assez compliqués : conduire une voiture, continuer une route à cheval, marcher...

Un côté curieux de la psychologie du sommeil est l'état de la *mémoire*.

Il y a des rêves qu'on se rappelle au réveil avec plus ou moins de netteté ; certains au point qu'on se demande s'ils n'ont pas été des réalités.

Un soldat, cité par TISSIÉ, rêve qu'il passe en

Conseil de guerre et rend son sabre. Au réveil, il porte la main sur son sabre à côté du lit pour voir s'il y est encore.

Beaucoup d'entre vous ont certainement éprouvé, au réveil, cette sensation souvent pénible et un peu angoissante de se demander si telle impression appartient au rêve qui s'achève ou à la veille qui recommence.

Chez certains, ces impressions du sommeil s'imposent lourdement dans la veille.

Ainsi Remy de Gourmont (Chabaneix) : il m'arrive «de ne pouvoir distinguer le rêve de la réalité, de confondre par exemple ce qu'un ami m'a dit la veille et ce que j'ai rêvé la nuit. Je suppose que mon esprit est ainsi plein de fausses notions qui, au bout d'un certain temps, sont, dans ma mémoire, sur le même plan que les faits exacts».

Mme Rachilde (*ibid.*) : «parfois je me trompais, je me figurais que ma vie réelle était mes songes».

Et Edgar Poe (*ibid.*) : les réalités du monde m'affectaient seulement comme des visions, et seulement ainsi, pendant que les idées folles du pays des songes devenaient en revanche non seulement la pâture de mon existence quotidienne,

mais positivement cette unique et entière existence elle-même.

Vous voyez poindre ici les types divers que la physiologie révèle : voilà le type polygonal chez lequel la vie polygonale domine tout, prend le dessus sur la vie complète de l'état de veille et s'impose à O dans la veille.

Vous voyez comment, chez certaines personnes, le sommeil développe ce que CHARLES LAURENT appelle un véritable état secondaire en tout semblable aux états créés par la maladie ou l'hypnose, état secondaire qui crée chez l'individu une sous-conscience, une personnalité distincte de la personnalité consciente. — C'est la personnalité polygonale qui peut s'imposer à la personnalité consciente même après le réveil.

Voilà les rêves dont la mémoire persiste au réveil.

Il y a d'autres rêves (démontrés au spectateur par des cris ou des mouvements) qui ne laissent aucune trace dans la mémoire au réveil.

Cependant ces rêves oubliés au réveil peuvent avoir laissé une trace dans la mémoire polygonale et alors le sujet les retrouve dans le cours d'un

rêve subséquent ; ou bien O les retrouve au réveil, dans son polygone, sans se rendre compte de leur origine.

Bernheim cite des sujets endormis naturellement croyant, au réveil, à la réalité d'une hallucination qu'on avait donnée à l'un d'eux, hypnotisé en présence des autres.

Maury décrit même des cas, plus curieux encore, dans lesquels le sujet retrouve, en rêve, des souvenirs déposés à son insu, en distraction, dans le polygone à l'état de veille : on reconnaît ainsi en rêve des gens qu'on croyait n'avoir jamais vus. Ce qui donne au rêve l'apparence d'une divination, alors qu'en réalité il s'agit seulement d'une résurrection d'impressions inconsciemment reçues et emmagasinées par le polygone.

Certains rêves sont *hypermnésiques*, rappellent des souvenirs très anciens de l'état de veille, oubliés à l'état de veille : apparence divinatoire.

Cette vie polygonale, indépendante de O, dans le sommeil, peut aller très loin : dans le rêve, on peut concevoir et commettre des actes répréhensibles, dont O n'aurait jamais autorisé l'exécution à l'état de veille.

« J'ai mes défauts et mes penchants vicieux, dit MAURY ; à l'état de veille, je tâche de lutter contre eux et il m'arrive assez souvent de n'y pas succomber. Mais, dans mes songes, j'y succombe toujours, ou, pour mieux dire, j'agis par leur impulsion, sans crainte et sans remords. Je me laisse aller aux accès les plus violents de la colère, aux désirs les plus effrénés, et, quand je m'éveille, j'ai presque honte de ces crimes imaginaires ».

C'est bien la suspension de l'action inhibitrice et de contrôle de O sur le polygone.

Tout ce que nous venons de dire du sommeil et des rêves vous montre la portée intellectuelle que peut avoir cette vie polygonale du sommeil.

Nous verrons, à propos de l'inspiration, qu'on a beaucoup exagéré l'importance et le rôle du sommeil dans la production artistique.

Le polygone ne crée pas.

Comme l'a très bien dit CHABANEIX, « il continue les travaux, remâche les préoccupations du dormeur, retourne vers son passé, qu'il déforme capricieusement, ou s'évade vers son avenir ».

Donc, il rumine, il élabore, facilite l'expression d'une pensée, mais ne peut pas trouver une idée neuve.

Il ne faut même pas confondre : il vous arrivera souvent qu'au réveil, ou peu après, vous comprendrez certaines choses mieux que la veille au soir; ce n'est pas toujours parce que le polygone les a élaborées dans son sommeil. C'est souvent parce que O, bien reposé au réveil, pense mieux et trouve mieux que la veille au soir, à la fin d'une journée de fatigue.

Nous reviendrons sur tout cela dans l'étude synthétique de l'inspiration.

Sans attacher beaucoup d'importance au rapprochement, je vous ferai remarquer que cette analyse psychologique du sommeil cadre bien avec ce que l'on a appelé la « théorie histologique du sommeil ».

Partant des rapports de contiguïté que RAMON Y CAJAL admet entre les extrémités des prolongements des divers neurones et des mouvements amiboïdes décrits par WIDERSHEIM qui, comme l'a dit DASTRE, donnent à ces connexions entre neurones une certaine *adventicité*, LÉPINE (1) (1894)

(1) LÉPINE; Sur un cas d'hystérie à forme particulière. *Revue de médecine*, 1894, p. 713.

et MATHIAS DUVAL (1) (1895) ont émis l'hypothèse que le sommeil naturel pourrait être causé par le retrait des prolongements des cellules du sensorium, amenant ainsi l'isolement de celles-ci.

Si cette théorie (2), encore hypothétique et très discutée (JULES SOURY (3) la traite de doctrine d'erreur), était ultérieurement démontrée, c'est entre les neurones de O et les neurones du polygone qu'il faudrait placer la cassure, la désagrégation, la diminution d'intimité dans la contiguïté.

D'ailleurs, retenez que la théorie physiopsychologique du sommeil, exposée plus haut, n'est en rien solidaire de cette théorie histologique.

Ce qu'il faut retenir et qui est établi (en dehors de toute théorie), c'est la possibilité de désagrégation suspolygonale démontrée par le sommeil comme par la distraction.

Et notez que ce n'est pas là un fait isolé et ex-

---

(1) MATHIAS DUVAL; *Société de Biologie*, 2 février 1895, et *Revue scientifique*, mars 1898.

(2) Voir : PUPIN; Thèse de Paris, 1896, N° 222.

(3) JULES SOURY; *Archives de Neurologie*, 1897. 2e série, t. III, p. 301, et *Presse médicale*, 1901, N° 47.

ceptionnel dans la physiopathologie des centres nerveux. — C'est général.

Tous les divers systèmes de neurones (étages successifs) peuvent, suivant les cas, fonctionner séparément, pour leur propre compte, ou en collaboration avec d'autres systèmes.

Ainsi les neurones mésocéphaliques de l'orientation et de l'équilibre, chez moi, ce moment-ci (assis ou allant au tableau) fonctionnent seuls de leur côté comme le psychisme inférieur chez le distrait ou dans le sommeil; — chez l'équilibriste (pour prendre un exemple opposé), O et le polygone interviennent dans la direction des réflexes mésocéphaliques.

Les réflexes inférieurs eux-mêmes (le rotulien par exemple) se produiront différemment suivant que je ferai la jambe morte ou le Jendrassik, ou qu'au contraire j'agirai volontairement pour empêcher ou exagérer le mouvement de ma jambe.

Il en est de même de l'action sur les sphincters.

Dans certains états extraphysiologiques particuliers, on peut même voir disparaître la désagrégation normale. Ainsi dans l'hypnose provoquée, le polygone du sujet (dirigé par O de l'hypnotiseur) peut exercer son action sur les fonctions

intestinales ou sur la fonction menstruelle qui, à l'état normal, échappent à l'influence polygonale.

Donc, ces faits de désagrégation (physiologiques, extraphysiologiques ou pathologiques) entre divers systèmes de neurones ne constituent pas une exception. Pour chaque groupe de neurones, c'est un moyen d'étudier le fonctionnement séparé de ce système de centres.

L'activité polygonale dans le sommeil a d'ailleurs des degrés très divers suivant les sujets, et ainsi le rêve peut, dans certains cas, devenir le cauchemar, le rêve actif ou parlé.

Lucien Lagriffe (1) vient même de défendre avec talent cette opinion qu'on peut passer insensiblement du rêve au délire, que le rêve est un signe de petit psychisme et qu'entre le rêve et le délire il n'y a que des différences de degré.

Certainement il n'y a là que des différences de degré pour le physiologiste comme il n'y a que des différences de degré entre le réflexe rotulien et un acte psychique. Mais il y a une différence

(1) Lucien Lagriffe ; Du rêve au délire. *Gazette des Hôpitaux*, 1902., N° 46, p. 453.

complète entre le rêve et le délire en ce que les centres nerveux en jeu dans les deux cas sont différents. Le rêve est un acte psychique inférieur purement polygonal ; pour qu'il devienne du délire, il faut que O soit entraîné dans le trouble, participe au symptôme. *Le polygone rêve, O seul délire.*

Nous avons vu les hésitations qu'à l'état normal O a sur l'origine de ses connaissances polygonales du rêve. Mais, tant qu'il est normal, il conclut, après délibération, au rêve.

Plus près de la maladie, malade peut-être, Edgar Poe vit beaucoup plus sa vie de rêve que sa vie de veille ; mais enfin il reconnaît encore que c'est une vie de rêve.

Le délirant n'hésite plus ; O malade prend le rêve pour la réalité, vit sa vie de rêve, la croyant vraie. — Le rêve est devenu le délire (délire onirique de Régis par exemple).

Dans tous les exemples que nous venons de citer, nous avons étudié l'activité polygonale physiologique chez des sujets à l'état normal : dans la distraction et dans le sommeil, il y a désagrégation suspolygonale (utile pour l'analyse psy-

chologique), mais le polygone est normal, son activité est physiologique.

Il y a maintenant des états dans lesquels il y a désagrégation aussi, mais dans lesquels le polygone n'est plus normal. Ce ne sont pas encore des états pathologiques ; ce sont des états *extra-physiologiques*.

Le type de ces états nous est fourni par l'étude de l'*hypnotisme* et de la *suggestion*, c'est-à-dire par l'analyse psychologique de l'état de *suggestibilité*.

La caractéristique de l'*hypnose* (sommeil provoqué) n'est ni dans l'état de la motilité, ni dans l'état de la sensibilité, ni dans l'état de la mémoire, ni dans l'état de la conscience du sujet, mais uniquement dans l'état de *suggestibilité*.

Bien établie par l'Ecole deNancy (LIEBEAULT et BERNHEIM en tête), la chose est indiscutable.

Cet état de suggestibilité est constitué par deux éléments psychiques également essentiels : 1° la *dissociation suspolygonale*, c'est-à-dire la suppression de l'action du centre O du sujet sur son propre polygone ; 2° l'état *de malléabilité du polygone*, c'est-à-dire que le polygone du sujet, émancipé

de son propre O, garde son activité propre, mais obéit absolument et immédiatement au centre O du magnétiseur, de sorte que l'hypnose d'un sujet est la substitution de O de l'hypnotiseur au centre O personnel de l'hypnotisé.

C'est la doctrine de MYERS (1) (sauf l'emploi du mot « moi » que je préfère réserver pour O) : «tantôt le moi subliminal (polygone) se décide de lui-même (vie automatique), tantôt il obéit à un étranger (suggestion), tantôt à son compagnon le moi supraliminal» (O).

Cette conception, que j'ai développée ailleurs (2), sépare l'hypnose des phénomènes physiologiques et est contraire à la manière de voir de BERNHEIM, qui identifie l'hypnose au sommeil naturel et, définissant la suggestion «toute idée acceptée par le cerveau», l'identifie à la persuasion, à l'enseignement, à l'influence qu'un cerveau peut en général exercer sur un autre.

Pour BERNHEIM, l'hypnose est un phénomène

---

(1) MARCEL MANGIN ; Le mécanisme de la suggestion d'après les travaux de F. MYERS, de Cambridge. *Revue de l'hypnotisme*, 1902, p. 298.

(2) *L'Hypnotisme et la Suggestion*. Bibliothèque internationale de psychologie expérimentale normale et pathologique, 1903.

entièrement physiologique, puisque d'un côté le sommeil hypnotique est identique au sommeil naturel et de l'autre la suggestion est «l'acte par lequel une idée est introduite dans le cerveau et acceptée par lui».

Comme tout ce qui sort de la plume de BERNHEIM, cette idée a été accueillie très favorablement. Mon distingué collègue VIRES l'adopte quand il dit (1) : «il existe un état du système nerveux qui ne se distingue nullement du sommeil naturel. Cet état, c'est l'hypnotisme».

J'avoue ne pas pouvoir accepter cette manière de voir.

Cette conception de la suggestion et de l'hypnose étend tellement le sens de ces mots qu'ils perdent alors tout sens scientifique précis.

Comme l'a très bien dit JANET, on voit alors «décrire sous le même nom la leçon d'un professeur à ses élèves et les hallucinations provoquées chez un hystérique. Il n'est plus possible de distinguer la maladie mentale, qui est pourtant une triste réalité, de l'état psychologique normal».

---

(1) VIRES ; L'Hypnotisme et les suggestions hypnotiques. *Nouveau Montpellier médical*, p. 25 du tirage à part.

Et le même auteur conclut ailleurs : «à notre avis, le mot suggestion doit, pour éviter les confusions de langage, être réservé pour désigner un fait très réel et très important, mais anormal, qui ne se produit nettement que dans des états maladifs».

C'est très juste.

Il est indispensable de séparer l'hypnose avec état de suggestibilité du sommeil naturel avec rêve.

Non seulement la désagrégation suspolygonale est plus complète dans l'hypnose ; mais il y a une malléabilité du polygone, inconnue du dormeur naturel.

Dans le sommeil naturel, la moindre des excitations, un peu anormale ou intense, réveillera O et il reprendra le contrôle actif de son polygone. Aussi ne peut-on pas faire faire des choses bien compliquées à un dormeur ordinaire, on l'éveillerait avant de le faire obéir. On peut simplement diriger ses rêves, et encore par des excitations bien superficielles et dans des cas spéciaux. — Essayez même de crier énergiquement «dormez» à un dormeur ordinaire, il n'en fera rien et s'éveillera, tandis que la même injonction, auto-

ritaire et bruyante, à un hypnotisé, accroîtra l'intensité de son hypnose.

L'état de suggestibilité n'est pas un état physiologique. — Si on ne veut pas en faire un état franchement pathologique, du moins faut-il le reconnaître extraphysiologique.

Donc, je ne peux pas admettre avec CROCQ (1) que la définition (citée plus haut) de BERNHEIM est «la meilleure qui ait été donnée jusqu'à présent». Cette définition donne à la suggestion une «étendue presque infinie» et, comme l'a dit BABINSKI (2), en fait un synonyme du mot «persuasion».

L'existence de termes de transition entre divers phénomènes ne suffit pas à les identifier. Car alors il n'y aurait plus rien de pathologique.

Entre l'homme conscient, raisonnable et responsable, d'une part, et le fou de l'autre, il n'y aurait plus de ligne de démarcation (comme nous

---

(1) CROCQ ; *L'Hypnotisme scientifique*, p. 205.

(2) BABINSKI ; Définition de l'hystérie. (*Société de neurologie de Paris*, 7 novembre 1901). *Revue de l'hypnotisme*, janvier 1902, p. 195.

avons vu soutenir qu'on peut passer du rêve au délire). Ce ne sont plus les prisons transformées en asiles, c'est la confusion entre les prisons, les asiles et les maisons ordinaires, puisque tout ce monde est relié par des transitions insensibles.

En fait, tout le monde n'est pas hypnotisable. Ce qui caractérise l'hypnotisé, c'est que son polygone obéit, sans que son O intervienne ; tandis que dans la persuasion, le conseil, l'influence ordinaire, dans tout ce qui n'est pas la suggestion, le sujet *accepte* l'injonction avec O, il *consent* à obéir. Son O est plus ou moins facilement influençable ; mais il intervient toujours. Dans l'hypnose, O n'intervient pas. Il est supprimé et remplacé par celui de l'hypnotiseur. La différence me paraît capitale.

Dans l'hypnose, O de l'hypnotiseur prend même sur le polygone de l'hypnotisé une puissance plus grande que n'en a son propre O à l'état normal et agit sur les fonctions physiologiquement soustraites à la volonté. Ce n'est donc pas un état normal.

Dans l'hypnose et la suggestion, O de l'hypnotiseur ordonne directement au polygone de l'hypnotisé ; dans la persuasion et le conseil, O de

l'enseignant cause avec O de l'enseigné, ordonne à O de l'enseigné. C'est tout différent.

Il me semble que pour bien comprendre cette différence entre la suggestion et la persuasion, pour bien démontrer que la suggestion n'est pas toute idée introduite dans un cerveau par un autre, il suffit d'analyser notre psychologie mutuelle en ce moment, l'état de nos centres psychiques (des deux étages) à vous et à moi.

Chez moi (la chose n'est pas douteuse) il y a collaboration évidente de tous mes centres psychiques pour vous communiquer mon idée. Mais chez vous (la chose me paraît aussi claire) votre O n'est nullement désagrégé (au moins chez ceux qui ne sont pas distraits, qui m'écoutent, sans se contenter de m'entendre).

Quand j'hypnotise quelqu'un, je lui endors son O et puis je parle à son polygone. Ici, au contraire, je fais tout ce que peux pour que vous ne dormiez pas, pour que vous ne soyez pas distraits C'est à votre O que je m'adresse.

La preuve, c'est que vous m'écoutez volontairement, vous acceptez ou non, en partie ou en totalité, les idées que je vous expose. Certains

d'entre vous, peut-être, les trouvent absurdes et en préparent la réfutation.

Ce ne sont pas des polygones d'hypnotisé qui feraient tout cela.

En somme, quand je cherche à vous enseigner et à vous persuader, c'est mon centre O qui parle à vos centres O : c'est absolument différent de la suggestion dans l'hypnose. Je dirai presque que c'est l'opposé.

Il ne faut donc pas dire que la suggestion est un ordre *accepté* par le sujet. Au contraire, quand il y a acceptation, ce n'est plus une suggestion. Il n'y a suggestion que quand il y a obéissance du polygone sans acceptation ni consentement de O du sujet.

Je n'admets pas, avec DUPRAT (1), que le suggestible doive être assimilé au crédule ; *on est crédule dans son centre O ; on est suggéré dans son polygone.*

Vous voyez donc qu'avec le schéma du double psychisme on caractérise bien l'état de suggesti-

---

(1) DUPRAT ; *L'Instabilité mentale.* Biblioth. de philosophie contemporaine, p. 271.

bilité, en le distinguant de ce qui n'est pas lui. Ce n'est là pas une simple explication verbale, comme on l'a dit.

C'est une manière rationnelle d'exposer des faits et de rapprocher des faits bien établis, mais épars, jusque-là, dans des chapitres divers.

Vous voyez en même temps combien l'étude de l'hypnotisme peut aider à l'étude du psychisme inférieur polygonal.

Comme dans la distraction, comme dans le sommeil et avec beaucoup plus d'intensité, éclate l'activité polygonale émancipée du polygone.

C'est la mémoire allant d'une hypnose à l'autre, pouvant se retrouver dans le sommeil naturel. – C'est la suggestion obéie immédiatement dans tous les ordres (positive, négative, motrice, sensitive). — C'est la suggestion à distance. — C'est la notion de l'état second avec sa mémoire propre : un ordre ancien emmagasiné dans le polygone et exécuté à jour et heure fixes. — Ce sont des mémoires et des connaissances partielles, électives...

C'est, dans certains cas, l'hypnotiseur désagrégeant le polygone, le suggérant, mais puis lui laissant une certaine latitude pour l'exécution de

la suggestion. Et le polygone construit son roman, comme les médiums.

Tu es général, prédicateur... — Et le polygone part là-dessus, et on voit apparaître ces individualités polygonales que nous retrouverons et qu'on a faussement appelées des dédoublements de personnalité.

Vous voyez comme le champ d'étude scientifique du psychisme inférieur s'étend et devient de plus en plus intéressant.

Voilà des exemples qui nous ont permis d'étudier l'automatisme psychologique ou psychisme inférieur soit à l'état physiologique, soit à l'état extraphysiologique ; on peut l'envisager aussi dans les états *pathologiques*.

Il y a d'abord les maladies *mentales* proprement dites, dont la conception et la caractéristique deviennent plus faciles.

Là (et c'est ce qui caractérise ces maladies) O est toujours altéré (par lésion organique ou par névrose), le polygone pouvant ne pas être malade.

Je vous ai souvent cité l'histoire de ce para-

lytique général qui ne se reconnaissait pas dans les rues de Montpellier et s'égarait, quand il cherchait à s'y retrouver avec O, mais qui rentrait chez lui automatiquement, polygonalement, quand il occupait ses débris de O à autre chose, et revenait chez lui sans y penser, à l'heure du déjeuner. BERNHEIM a publié un cas analogue.

Puis il y a des maladies plus proprement *polygonales*, en tête desquelles le somnambulisme et l'automatisme ambulatoire.

Dans le *somnambulisme* naturel ou spontané, il y a : 1° désagrégation suspolygonale, c'est-à-dire suppression des communications centrifuges de O au polygone ; 2° crises d'activité paroxystique du polygone moteur (centres K) ainsi émancipé.

Dans ce somnambulisme vous retrouverez, bien plus nettes et plus curieuses que dans le sommeil physiologique, ces particularités de mémoire : mémoire d'une crise à une autre, mémoire de la crise au réveil et du réveil dans la crise.

Autre particularité curieuse : O retrouvant au réveil dans son polygone des souvenirs déposés

pendant la crise à son insu, ne découvrant pas l'origine vraie de ces pensées et les prenant pour de vraies et personnelles découvertes.

La chose a été curieusement dépeinte dans ces derniers temps par un romancier Louis Dumur (1).

Il s'agit d'un grainetier somnambule. Sans que personne s'en doute et sans que lui-même en ait la moindre conscience, il passe ses nuits à lire et à meubler son polygone de littératures diverses, spécialement de vers.

Dans la veille, son O retrouve tout cela dans son polygone ; sans en reconnaître l'origine, il le prend pour une inspiration personnelle et le sert comme composition de lui dans une petite ville de province, où personne n'a beaucoup de littérature.

Seulement O du jeune homme intervient dans une certaine limite dans la reproduction (c'est là que l'analyse des deux psychismes est curieuse).

D'abord O choisit avec goût parmi les lectures et les souvenirs de son polygone. Puis il adapte

---

(1) Louis Dumur ; Un coco de génie. *Mercure de France*, 1901-1902.

des pièces (plus ou moins anciennes) aux événements du moment, à l'actualité.

Ainsi, de l'« Enfant grec » des *Orientales* de VICTOR HUGO, il fait l'« Enfant boer ».

Les premiers vers :

Les Turcs ont passé là, tout est ruine et deuil,
Chio, l'île des vins, n'est plus qu'un sombre écueil.

Deviennent :

Roberts a passé là, tout est ruine et deuil.
Le Veldt, du Rand au Cap, n'est plus qu'un sombre écueil.

Et la fin reste, avec un seul mot changé :

Que veux-tu ? fleur, beau fruit ou l'oiseau merveilleux ?
— Ami, dit l'enfant *boer*, dit l'enfant aux yeux bleus,
Je veux de la poudre et des balles.

Ailleurs O supprime certains vers ou titres qu'il connaît et reconnaît.

Ainsi d'« Athalie » de RACINE il fait une pièce qu'il intitule « Joas » et qui est textuellement l'entière pièce de RACINE, sauf, en dehors du titre, le Songe d'Athalie qui a été déchiré sur le livre lu dans le sommeil et dont il ajourne la rédaction et sauf le premier vers, qu'il connaît et ne veut pas copier.

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel

Qu'il remplace par :

Gloire à Dieu, cher Joad, gloire au Dieu d'Israël

Et continue textuellement :

Je viens, selon l'usage antique et solennel

Et les vers qu'il compose ainsi lui-même, O les fait péniblement, tandis que ce qu'il relit dans son polygone il l'écrit rapidement, tout à fait dans une crise d'inspiration.

De même, il écrit l'« Hamlet » de SHAKESPEARE sous le titre de « Loridan, prince d'Islande », ne connaissant que le titre même d'Hamlet.

Vous voyez toutes ces ruses de plagiaire, exercées seulement ici sur des réminiscences inconscientes.

Le plus joli, c'est l'impression que produisent sur l'auditoire ces vers débités par le grainetier dans les salons de sa petite ville ; on les trouve détestables, on se moque de lui ; ne se doutant pas que c'est du Victor Hugo, du Lamartine ou du Musset.

On le traite de « coco » et on lui refuse pour le feuilleton d'un journal local la prose de GUSTAVE FLAUBERT : « M^me^ Bovary » devenue « Cette pauvre

Emma ! » ; tandis qu'un Parisien, plus lettré, égaré dans cette société, reconnaît les pièces démarquées et prend d'abord le pauvre garçon pour un plagiaire volontaire et farceur. — Puis il voit sa réelle bonne foi et le considère comme un plagiaire inconscient, comme un fou.

En fait, le pauvre garçon a horreur du plagiat. Il élimine volontairement et soigneusement de ses compositions tout ce qui de près ou de loin lui paraît ressembler à un souvenir ou à une réminiscence.

Cela dure ainsi, à travers mille péripéties curieuses, jusqu'au jour, ou plutôt à la nuit, dans laquelle le pauvre somnambule met involontairement feu à la bibliothèque où il allait lire toutes les nuits et voit à jamais disparaître son *inspiration*.

Et l'auteur termine en soulevant cette question de l'inspiration et du génie :

« Au fond, qu'est-ce que le génie ? Qu'est-ce que l'inspiration ?... Qui sait si les hommes de génie ne sont pas, eux aussi, des somnambules ? Les somnambules d'œuvres écrites de toute éternité, existant déjà dans d'autres planètes ou dans d'autres mondes peut-être que nous ne soupçon-

nons pas..... Un philosophe dont je ne me rappelle plus le nom n'a-t-il pas émis l'idée du retour éternel des choses ? Qui sait ? »

Ce n'est pas là une démonstration scientifique ; mais c'est une bien jolie exposition du psychisme inférieur automatique, de son activité propre et de ses rapports avec O.

A ce sujet nous devons revenir sur la question de l'*inspiration*, qui a beaucoup occupé les psychophysiologistes dans ces derniers temps et pour laquelle on admet souvent aujourd'hui une théorie qui me paraît exagérer le rôle de l'automatisme, du polygone.

Qu'est l'inspiration artistique de l'écrivain, du poète, du peintre ou du musicien ? Quelle est la psychologie de l'artiste au moment de l'inspiration ?

C'est un côté de la question des rapports du génie avec les névroses (1).

Un caractère a frappé beaucoup d'auteurs dans l'inspiration, c'est la brusquerie et l'inconscience,

---

(1) Voir, sur ce sujet : *Leçons de Clinique médicale*, t. IV, p. 683.

souvent très nette de l'auteur, qui semble recevoir une révélation brusque et extériorise même souvent l'origine de cette inspiration.

Ces mêmes auteurs montrent le rôle du sommeil chez certains inspirés et en arrivent à formuler une théorie de l'*inspiration automatique et inconsciente,* de l'inspiration polygonale.

Ils citent par exemple les faits suivants (CHABANEIX) :

« Le célèbre compositeur Tartini s'était endormi après avoir essayé en vain de terminer un morceau de musique. Cette préoccupation le suivit dans son sommeil; au moment où il se croyait de nouveau livré à son travail et désespéré de composer avec si peu de verve et de succès, il voit tout à coup le diable lui apparaître et lui proposer d'achever sa sonate s'il veut lui abandonner son âme. Entièrement subjugué par son hallucination, il accepte le marché proposé par le diable et l'entend très distinctement exécuter sur le violon cette sonate tant désirée, avec un charme inexprimable; il se réveille alors, dans le transport du plaisir, court à son bureau et écrit de mémoire le morceau ».

Voilà l'inspiration en pleine vie polygonale dans le sommeil.

De même, « vers le milieu d'une nuit, Schumann se leva hagard et prêta l'oreille à des sonorités étranges, effrayantes, et Schubert lui apparut, porteur d'un thème qu'il voulut noter sans retard. Le thème envoyé par les mânes de Schubert en mi bémol majeur parut dans le volume complémentaire des œuvres de Schumann ».

Enfin « Coleridge s'endormit en lisant et, à son réveil, il sentit qu'il avait composé quelque chose comme deux ou trois cents vers qu'il n'avait qu'à écrire, les images naissant comme des réalités avec les expressions correspondantes sans aucune sensation ni conscience d'effort. L'ensemble de ce singulier fragment comprend 54 lignes qui furent écrites aussi vite que la plume pouvait courir ».

Vous voyez comme cela ressemble au roman de DUMUR et comme cela fait prévoir les compositions des médiums.

Ces exemples et bien d'autres conduisent les auteurs, comme CHABANEIX, à formuler une théorie automatique ou polygonale de l'inspiration.

« Il est des individus, dit RÉGIS dans la Préface de ce livre, qui présentent à certains moments, soit le jour, soit la nuit, un état particulier, difficile à définir, tenant le milieu entre le sommeil et la veille, entre la conscience ou l'inconscience : sorte de rêve somnambulique ou, comme on dit, de subconscience ». Puis, il veut établir « que la personnalité des hommes de talent et de génie, si diversement interprétée, est plutôt faite d'éréthisme nerveux que de folie et que les grands créateurs sont souvent, non des insensés, mais des dormeurs éveillés perdus dans leur abstraction subconsciente, en un mot, des êtres à part, marchant vivants dans leur rêve étoilé ».

CHABANEIX lui-même conçoit plus loin un savant idéal « qui, au lieu de créer son œuvre avec sa pensée réfléchie et de diriger sa marche avec sa pensée subconsciente, renverserait les rôles de son entendement, dirigerait sa marche avec sa conscience et ferait l'œuvre avec sa subconscience ».

Plus loin, il formule plus nettement la théorie, montre le subconscient « apportant une idée, une émotion créatrice » se manifestant « par des actes » et donnant naissance « à des œuvres de longue

haleine ». C'est là, ajoute-t-il, « le phénomène d'inspiration, la création automatique, à un tel point que l'œuvre semble à l'auteur celle d'un étranger ».

Et il cite à l'appui le témoignage de Mozart qui, décrivant sa manière de composer, dit : « Tout cela, l'intervention et l'exécution, se produit en moi comme dans un beau songe très distinct »

Cette thèse de l'inspiration considérée comme un acte purement automatique et subconscient, c'est-à-dire polygonal, a été aussi très brillamment exposée par RIBOT (1).

Il commence ainsi son chapitre « le facteur inconscient » de l'imagination créatrice : « Je désigne sous ce nom — principalement, non exclusivement — ce que le langage ordinaire appelle l'inspiration ». Il insiste sur les deux marques essentielles de l'inspiration « soudaineté, impersonnalité ». Il cite la comparaison de CHABANEIX de l'inspiration avec le somnambulisme et

---

(1) RIBOT ; *Essai sur l'imagination créatrice.* Bibliothèque de philosophie contemporaine, 1900, p. 42 et 283.

ajoute : « L'inspiration ressemble à une dépêche chiffrée que l'activité inconsciente transmet à l'activité consciente, qui la traduit ».

Et il conclut nettement : « Ce qui semble acquis, c'est que la génialité ou du moins la richesse dans l'invention dépend de l'imagination subliminale, non de l'autre, superficielle par nature et promptement épuisée. Inspiration signifie imagination inconsciente et n'en est même qu'un cas particulier. L'imagination consciente est un appareil de perfectionnement ».

Voilà la théorie polygonale de l'inspiration ; et ce qui le prouve, c'est que RIBOT cite comme exemple d'imagination créatrice subliminale le roman martien (dont nous reparlerons) du médium Hélène Smith, si bien étudiée par FLOURNOY.

Vous voyez tout d'abord que cette question de l'*inspiration* appartient bien à notre sujet, puisqu'on l'étudie avec des exemples empruntés au spiritisme et qu'il s'agit bien de la nature et de la portée de l'action psychique inférieure ou polygonale.

J'avoue qu'il m'est difficile d'admettre, malgré l'importance de ses parrains, cette théorie poly-

gonale de l'inspiration qui me paraît renverser en quelque sorte le rôle respectif des deux psychismes.

D'abord je vous ferai remarquer que les deux grands caractères « soudaineté, impersonnalité » de l'inspiration ne prouvent rien ni pour ni contre la théorie polygonale. Ce sont là des caractères mystérieux qui peuvent se présenter dans tous les psychismes, dans le supérieur comme dans l'inférieur.

Dans les réflexions les plus volontaires et les plus conscientes, se passant certainement en O, nous avons parfois brusquement de ces révélations subites, que nous ne nous expliquons pas.

Ce sont des associations rapides et neuves, dont nous ne voyons pas le mécanisme; ce sont des créations.

Donc, ceci ne prouve rien. Tout en restant soudaine, imprévue et tout en prenant ainsi, par là même, le caractère impersonnel (la soudaineté de la chose et le mystère du mécanisme font croire à certains que l'origine en est extérieure), avec tous ces caractères l'inspiration peut être en O comme dans le polygone.

Voici encore un argument invoqué en faveur

de la théorie polygonale de l'inspiration et qui ne me paraît rien prouver du tout.

Ribot (« Psychologie et sentiment ». Cit. Chabaneix) parle de « l'inconscient qui produit ce qu'on nomme vulgairement l'inspiration ». Il rappelle les nombreuses anecdotes qu'on connaît « sur les habitudes des artistes pendant qu'ils composent : marcher à grands pas, être étendu dans son lit, chercher l'obscurité complète ou la pleine lumière, tenir les pieds dans l'eau ou dans la glace, la tête en plein soleil, user du vin, de l'alcool, des boissons aromatiques, du haschisch et autres poisons de l'intelligence ».

Et il ajoute : « A part quelques bizarreries difficilement explicables, tous ces procédés poursuivent le même but : créer un état physiologique particulier, augmenter la circulation cérébrale pour provoquer ou maintenir l'activité inconsciente ».

Je veux bien que tout cela soit pour créer un état physiologique particulier, peut-être même pour augmenter la circulation cérébrale et provoquer ou maintenir l'activité psychique ; mais pourquoi plutôt provoquer ou maintenir l'activité *inconsciente* ; pourquoi pas aussi pour provoquer

ou maintenir l'activité de O ou toutes les activités psychiques à la fois?

Voilà donc des arguments qui ne prouvent rien pour la théorie *exclusivement* polygonale de l'inspiration.

En fait, je crois que physiologiquement chez les équilibrés l'inspiration, l'imagination créatrice a pour organes à la fois les *deux* ordres de centres psychiques qui *s'unissent dans la collaboration quotidienne*. Dans la plupart des cas d'inspiration, vous trouverez la preuve de cette collaboration.

Gœthe (cité par CHABANEIX) décrit cela admirablement. « Ici se présentent, dit-il, les divers rapports entre la conscience et l'inconscience. Les organes de l'homme, par un travail d'exercice, d'apprentissage, de réflexion persistante et continue, par les résultats obtenus, heureux ou malheureux, par les mouvements d'appel et de résistance, ces organes amalgament, combinent inconsciemment ce qui est instinct et ce qui est acquis, et de cet amalgame, de cette combinaison, de cette chimie, *à la fois inconsciente et cons-*

ciente, il résulte finalement un ensemble harmonieux dont le monde s'émerveille ».

CHABANEIX ajoute justement : « La vie psychologique est un équilibre et si ce subconscient existe à l'état normal, il n'existe que dans des proportions incapables de détruire cet équilibre ».

Quand le savant ou l'artiste est obsédé par l'idée qu'il médite et creuse, O participe bien à l'œuvre. PITRES et RÉGIS (1) ont très bien établi la distinction qu'il faut faire entre cette obsession volontaire des savants et des artistes et l'obsession involontaire des malades. Et, comme l'a très bien dit CHABANEIX, il ne faut pas « voir du subconscient là où il y a au contraire exagération d'attention consciente ».

La collaboration de O et du polygone existe, alors même qu'ils ne travaillent pas toujours ensemble.

Ainsi, dans les cas où le polygone paraît avoir la plus grande activité, c'est O qui lui a donné l'idée et l'a lancé sur une piste.

Walter-Scott (2) se couchait, confiant à son

---

(1) PITRES et RÉGIS; *Rapport au Congrès de Moscou*, 1897.
(2) CHABANEIX; *Loco cit.*

polygone une idée à exprimer ou à développer; au réveil, il avait l'expression cherchée (BRIERRE DE BOISMONT).

D'après DE FLEURY, « Michelet avait l'habitude de ne se coucher qu'après s'être occupé, au moins un instant, des documents ou des sujets qui devaient faire l'objet de ses études du lendemain. Il comptait sur le travail de la nuit, rêve ou automatisme, pour mûrir les concepts ainsi déposés dans sa conscience».

Il est probable que c'est après avoir lancé son psychisme le soir sur le sujet que La Fontaine (à ce que raconte LOMBROSO) composa ses « Deux Pigeons» en rêve.

Donc, ceci parait bien clair : l'inspiration n'est pas uniquement un acte polygonal ; c'est un acte à la fois de l'O et du polygone.

Dans cette collaboration habituelle, quel est maintenant le rôle plus spécialement dévolu à chacun des psychismes? *O crée, le polygone rumine* et, par suite, contribue puissamment à trouver l'*expression*.

RIBOT parle très bien de cette « rumination inconsciente » ou polygonale

D'ailleurs, pour mieux analyser le rôle respectif de chaque psychisme, il faut se servir des types particuliers; car, suivant les cas, l'équilibre est plus ou moins parfait entre les deux psychismes ou bien il est rompu en faveur de l'un ou de l'autre psychisme.

Vous savez que si tous les sens collaborent ordinairement à notre formation et à notre développement intellectuels, il y a cependant aussi des visuels, des auditifs, etc. De même pour les psychismes : il y a des gens plus ou moins équilibrés. On peut dire, à ce point de vue, qu'il y a des types équilibrés, des types O et des types polygonaux.

Remarquez que l'équilibre parfait n'est pas signe de plus grande supériorité, au contraire.

Les grands supérieurs sont des déséquilibrés, parce qu'ils ont grande prédominance d'une partie. Les très équilibrés sont des médiocres. En général, les talents sont plus équilibrés que les génies.

C'est avec les types de déséquilibrés ou de moins bien équilibrés que vous verrez le rôle respectif de chaque psychisme dans l'inspiration.

Ainsi, voici d'abord des exemples de ce que fait le polygone.

CHABANEIX (à qui nous empruntons les exemples qui suivent) montre comment le polygone termine et polit l'œuvre ébauchée la veille par O, et décrit les polygones chez lesquels la subconscience revêt une forme le plus souvent imagée qui s'impose à leur attention.

Gœthe: «Tout talent implique une force instinctive agissant dans l'inconscience».

Sully-Prudhomme parle de démonstrations géométriques volontairement déposées dans son polygone et comprises plus tard, après le travail de maturation subconsciente.

Vincent d'Indy montre bien comment son polygone lui permet de trouver «soit le complément d'une idée (phrase) musicale, soit la bâtisse architecturale d'une œuvre de musique».

Vous voyez toujours la rumination et l'expression.

C'est encore l'expression polygonale chez Voltaire quand il raconte qu'il rêva une nuit un chant complet de sa «Henriade» écrit tout autrement. Toujours pas création d'idée : nouveauté seulement dans l'expression.

Schopenhauer et Mme Rachilde étaient de grands polygonaux quand ils disent, le premier : « l'*abstraction* constitue une existence séparée, indépendante, une nouvelle vie qui donne à son possesseur une double personnalité » — la seconde : « je me demandais souvent si je n'existais pas sous deux formes : ma personnalité vivante et ma personnalité rêvante».

Camille Mauclair travaille aussi sous la dictée de son polygone : « J'écris vite, écrit-il à CHABANEIX, sans jamais m'arrêter, presque comme un télégraphiste qui enregistre une dépêche», et il ajoute : « C'est évidemment d'une façon analogue que naissent les images du rêve et les paroles que prononcent les dormeurs, jusqu'à s'éveiller par leur propre voix».

Voilà des types polygonaux qui montrent le rôle du polygone dans l'inspiration et dans l'imagination créatrice.

De même pour O.

« On demandait à Newton comment il était arrivé à la découverte de ses lois : en y pensant toujours, dit-il ». C'est bien avec O qu'il y pensait toujours. — C'est bien avec O qu'Archimède avait trouvé son problème et avec O que certaine-

ment Laënnec, Claude Bernard et Pasteur ont fait toutes leurs découvertes.

Ce sont là de ces intellectuels, dont parle CHABANEIX, « à qui sont surtout familières l'abstraction et l'observation des faits exacts ; la subconscience dénuée pour ainsi dire de formes objectives ne retentira pas sur les rêves et vivra une vie obscure, souvent cachée, même à celui qui en profite».

Parfois alors, chez ces sujets, O travaille sur les données de son polygone.

Ainsi Charles Richet : « Une fois j'ai tenté d'arranger un rêve que j'ai fait ; il a paru quelque peu modifié, sous la forme d'un conte pour les enfants ». — Et Richepin (toujours cité par CHABANEIX) : « J'ai gardé de mes rêves des associations d'idées et d'images pouvant servir à une œuvre littéraire».

C'est bien dans son O que Mozart est inspiré quand il dit : «Vous me demandez comment je travaille et comment je compose les grands et importants sujets. Je ne puis en vérité vous dire plus que ce qui suit, car je n'en sais pas moi-même plus long et ne peux trouver autre chose. Quand je me sens bien et que je suis de bonne

humeur, soit que je voyage en voiture ou que je me promène après un bon repas, ou dans la nuit quand je ne puis dormir, les pensées me viennent en foule et le plus aisément du monde...».

De tous ces exemples qu'on pourrait beaucoup multiplier et qui sont de vraies observations, on peut bien, ce me semble, déduire le rôle respectif du polygone et de O dans l'inspiration, dans l'imagination créatrice.

D'abord, il est évident que les deux psychismes interviennent dans cette fonction élevée et une théorie exclusive est également insoutenable pour placer en O seul ou dans le polygone seul le centre de l'inspiration.

S'il y a désagrégation dans l'inspiration, ce n'est pas désagrégation suspolygonale entre O et le polygone, c'est plutôt désagrégation souspolygonale. Si le compositeur s'abstrait, ce n'est pas de lui-même (il concentre au contraire toutes ses forces psychiques), mais uniquement du monde extérieur.

Les deux psychismes ont de l'*imagination* : pour O ce n'est pas douteux ; pour le polygone, c'est démontré par le rêve, le roman des rêveurs,

des somnambules et (nous le verrons) des médiums.

Seulement l'imagination du polygone est surtout une imagination d'association de choses plus ou moins anciennes, tandis que l'imagination de O est surtout une imagination de création.

Maintenant il est certain aussi que cela dépend des cas et des sujets : certains sont plus polygonaux que d'autres ; de plus, la force de ces centres varie infiniment suivant les gens. Et certains ont dans leur polygone une force intellectuelle infiniment plus forte que d'autres dans O.

Mais, toutes choses égales d'ailleurs, l'imagination polygonale ne fait pas neuf comme l'imagination de O.

Ainsi nous avons vu RIBOT citer comme exemples d'inspiration les romans d'Hélène Smith, le médium de FLOURNOY. Certes il y a là de l'imagination et c'est bien de l'imagination polygonale. Mais nous verrons que ce n'est guère de l'imagination créatrice. Nous verrons quelques-uns de ces romans : ils sont assez simples, peu élevés, nullement neufs, il n'y a là rien de créateur et de génial.

Donc, et je termine par là, dans le psychisme

normal de l'inspiration et de l'imagination créatrice, les deux ordres de centres interviennent. Mais si on veut analyser et essayer de distinguer le rôle respectif de chacun des psychismes, il faut dire que, chez chaque individu, O symbolise la personne créatrice et géniale du savant et de l'artiste, le polygone symbolise l'extériorisation de la pensée supérieure, qu'il rumine, développe et exprime.

N'oublions pas que nous sommes venu à l'étude de ce côté particulier du psychisme polygonal par l'étude du *somnambulisme.*

Ce n'est là qu'un premier état pathologique permettant d'étudier l'activité polygonale. Il y en a bien d'autres.

Et d'abord l'*automatisme ambulatoire* qui ressemble tant au somnambulisme, avec des différences cependant.

Il y a toujours là de la désagrégation suspolygonale et des crises d'hyperkinésie polygonale, les variétés s'établissant ensuite dans ces états par le degré de la désagrégation suspolygonale et par l'état des communications centripètes (KO, MO,

EO) et surtout les particularités de la mémoire; d'où les types : épilepsie, hystérie, neurasthénie.

Je n'ai pas le temps de vous montrer ici combien est intéressante l'étude de cette activité polygonale dans l'*hystérie*. Quand notre malade se coiffe et pique adroitement une broche à sa robe, les yeux fermés, avec des mains insensibles, elle montre son activité polygonale s'exerçant à l'insu de O; les impressions centripètes, qui n'arrivent pas à O pour produire la conscience, arrivent au polygone pour permettre l'automatisme supérieur ou psychisme inférieur. Grâce à ces notions, on peut établir que l'hystérie n'est pas toujours mentale, comme on l'a dit. Ne sont mentales que les maladies du psychisme supérieur O.

Le plus souvent, l'hystérie est une maladie du psychisme inférieur polygonal. Certaines hystériques deviennent mentales : c'est alors une complication de la maladie par participation de O.

C'est encore en me basant sur ces mêmes principes que, complétant les belles études de Brissaud sur le torticolis mental, j'ai divisé (1) les

(1) Tic du colporteur; spasme polygonal postprofessionnel.

tics en tic bulbomédullaire, tic polygonal, tic mental proprement dit : le tic mental est celui qui dépend directement et étroitement d'une idée actuelle, qui réside en O, dans l'intellectualité vraie et supérieure ; le tic bulbomédullaire (à l'autre bout de l'échelle) n'a aucun des caractères du psychisme ; entre les deux, le tic polygonal a les caractères du psychisme, mais du psychisme inférieur automatique.

Ce n'est pas seulement dans les névroses et les maladies fonctionnelles des centres nerveux qu'on peut appliquer ces notions du psychisme inférieur et de ces centres polygonaux, distincts de O. On peut aussi les utiliser avec profit dans l'étude et le classement des *lésions organiques* de l'écorce.

C'est la base de la classification des *aphasies* que j'ai proposée en 1896 (1) : aphasies polygonales (lésion siégeant dans les centres polygonaux

---

Leçons recueillies et publiées par le Dr VEDEL, in *Nouvelle Iconographie de la Salpêtrière*, 1897, t. X, p. 217, et *Leçons de Clinique médicale*, t. III, p. 386.

(1) Des diverses variétés cliniques d'aphasie. Leçons recueillies et publiées par le Dr VEDEL, in *Nouveau Montpellier médical*, 1896, et *Leçons de Clinique médicale*, t. III, p. 77

du langage), aphasies suspolygonales (lésion siégeant entre le polygone et O), aphasies transpolygonales (lésion siégeant sur les fibres qui unissent entre eux les divers centres polygonaux), aphasies souspolygonales (lésion siégeant au-dessous du polygone) : chacun de ces types ayant des symptômes spéciaux correspondant au siège de sa lésion.

De même pour les *paralysies* d'origine corticale (par lésion organique), il y a des paralysies par lésions suspolygonale, polygonale et souspolygonale, ces divers types étant caractérisés et distingués par l'intégrité, le trouble ou la disparition des mouvements automatiques et associés.

De tout cela (voir le tableau ci-après) ressort nettement la conclusion qu'il faut admettre deux étages (physiologiques) de centres corticaux du psychisme :

1° Les uns, O, président à l'intellectualité supérieure, à la volonté libre et responsable, à la conscience entière ; c'est le centre aperceptionnel, *Apperceptionscentrum* de WUNDT (1).

(1) WUNDT ; *Hypnotisme et Suggestion*, trad. Keller. Bibliothèque de philosophie contemporaine, 1893, p. 39 et 104.

Etats de désagrégation suspolygonale permettant l'étude de l'activité propre du polygone

			CARACTÈRES PROPRES
I. États physiologiques		1. Distraction	Activité persistante et séparée des deux psychismes.
		2. Sommeil	Activité du seul polygone (rêves).
II. États extraphysiologiques.		3. Hypnose provoquée (état de suggestibilité)	Malléabilité du polygone, qui obéit à O de l'hypnotiseur.
III. États pathologiques	*A.* Névroses	4. Somnambulisme	Crises d'hyperkinésie polygonale.
		5. Automatisme ambulatoire	Mêmes crises avec complexité plus grande
		6. Hystérie	Troubles polygonaux (moteurs, sensitifs, psychiques) : paralysies, anesthésies, hallucinations et idées fixes....
		7. Tics	Mouvements polygonaux, coordonnés, rythmés et répétés (mauvaise habitude polygonale).
	B. Lésions organiques	8. Aphasies	Variétés polygonales, sus et souspolygonales : état du langage automatique.
		9. Paralysies	État des mouvements automatiques et associés.

2° Les autres, polygonaux, président aux actes automatiques supérieurs ou psychisme inférieur. Ce sont les centres de la *conscience subliminale* de MYERS (1).

Ces deux ordres de centres superposent et intriquent leurs activités dans l'état physiologique ordinaire, mais la dissociation de ces activités peut se produire et en permettre l'étude analytique : soit dans certaines circonstances de la vie physiologique (distraction, sommeil), soit dans les états extraphysiologiques (hypnotisme, état de suggestibilité), soit dans les états pathologiques constitués (névrosiques ou organiques).

VII

EXPOSÉ ET DISCUSSION DES OBJECTIONS QUI ONT ÉTÉ FAITES A CETTE CONCEPTION DES DEUX PSYCHISMES

Depuis que j'ai exposé ces idées (1896), il a paru un grand nombre de travaux sur ces mêmes

(1) Voir : MARCEL MANGIN ; Le mécanisme de la suggestion. *Revue de l'hypnotisme*, mars 1902, t. XVI, p. 259.

questions, les uns confirmant (émanant surtout de médecins), les autres combattant (émanant surtout des philosophes) notre manière de voir.

Il est nécessaire de vous en parler pour mettre les choses au point.

En commençant cette revue critique, je tiens bien à préciser et à répéter que chacun des centres du schéma représenté par un point et une lettre ne représente en réalité ni un point mathématique, ni même un neurone isolé.

Ainsi V est toute la région calcarinienne, T la région prérolandique, M le tiers postérieur de la 3e frontale gauche (au moins)...

De même, O n'est pas plus que les autres un point mathématique ni un neurone isolé. Il est certainement formé par une réunion, un complexus de neurones, plus ou moins espacés ou concentrés sur des régions inconnues, dont l'existence physiologique seule semble démontrée.

Ce centre O paraît répondre à la zone d'association antérieure de FLECHSIG (prérolandique), où cet auteur localise la conscience et la personnalité; le polygone serait formé par les deux

autres zones d'association de FLECHSIG, la moyenne (centres du langage) et la postérieure (centres sensoriels) et par les centres de projection qui comprennent quatre sphères sensitivo-motrices (tactile, visuelle, auditive et olfactive) (1).

Je sais que les idées de FLECHSIG ont été ardemment discutées, notamment au Congrès de Paris de 1900, comme en témoignent les Rapports de FLECHSIG lui-même, d'une part, et, d'autre part, les Rapports de VON MONAKOW et d'HITZIG, présentés à la section de Neurologie de ce Congrès.

Il n'en reste pas moins, dans l'œuvre de FLECHSIG, un effort d'étude anatomique précise, dans le sens que nous étudions, effort qu'on doit signaler, vu la valeur de l'homme qui l'a entrepris et le continue.

Plus récemment, BIANCHI (2), discutant les idées de FLECHSIG, «donne la plus grande impor-

---

(1) Voir : *Anatomie clinique des centres nerveux*. Actualités médicales, 2e édit., 1902, p. 8.

(2) BIANCHI ; *Ann. de neurol.*, 1900, p. 169-191. *Revue neurologique*, 1900, p. 1079.

tance aux lobes frontaux qui recevraient les produits élaborés dans les centres de perception et transmettraient la synthèse directrice des actes à la zone motrice», et Francesco Burzio (1) a publié une observation de gliome des deux lobes frontaux, dont Deleni (2) dit qu'elle «donne une nouvelle confirmation à la théorie qui localise dans les lobes frontaux les processus psychiques les plus élevés».

Plus récemment, Raymond Cestan et Paul Lejonne ont publié (3) un cas de tumeur du lobe frontal avec troubles psychiques, qui leur paraît s'accorder avec la théorie de Tembroni et Olici (4), théorie déjà confirmée cliniquement par d'Abundo (5) et Ventra (6), théorie qui «tout en reconnaissant que le cerveau tout entier

---

(1) Francesco Burzio ; *Ann. di fren. e. sc. affini.*, 1900, t. X, p. 280.

(2) Deleni ; *Revue neurologique*, 1901, p. 96.

(3) Raymond Cestan et Paul Lejonne ; *Revue neurologique*, 1901, p. 846.

(4) Tembroni et Olici ; *Rivista d. patologia nerv. e ment.*, août et juin 1897.

(5) D'Abundo ; *Ann. di neurologia*, 1893, fasc. IV, V et VI.

(6) Ventra ; *Il manicomio moderno*, 1899, fasc. III.

joue un rôle dans le mécanisme de la pensée» essaie «de rendre au lobe frontal un rôle prépondérant, surtout dans les actes intellectuels compliqués ; il serait le siège de ces associations d'idées qui constituent le psychisme supérieur, des opérations mathématiques, du jugement» (1).

Hitzig, cité aussi par Cestan et Lejonne, admettrait « que le lobe frontal est probablement le siège de la pensée abstraite.

Voici maintenant des documents cliniques d'un genre différent.

A la fin d'une étude remarquable sur les paraphasies, Pitres (2) sépare ce qu'il appelle les aphasies nucléaires de ce qu'il appelle les aphasies d'association : ces aphasies nucléaires sont nos aphasies polygonales.

Puis Pitres subdivise ses aphasies d'association en aphasies psychonucléaires et aphasies internucléaires : les premières sont nos aphasies suspolygonales et les secondes nos aphasies transpolygonales.

---

(1) Dans ce même travail de Cestan et Lejonne, on trouvera toute la bibliographie de l'anatomoclinique du lobe frontal.

(2) Pitres ; *Revue de Médecine*, 1899, p. 337.

Et PITRES distingue les neurones servant à la psychicité (notre centre O) et ceux qui entrent dans la composition des centres moteurs corticaux (notre polygone).

De même PICK (1) appelle transcorticales nos aphasies transpolygonales, et BRISSAUD (2) décrit ces aphasies dans lesquelles « le déficit intéresse non pas les fibres de projection de la 3e frontale, mais certaines fibres qui réunissent le centre de Broca à des régions de l'écorce où l'on place provisoirement et hypothétiquement le centre de l'idéation ». Ce sont nos fibres suspolygonales, les fibres de projection étant nos fibres sous-polygonales.

D'autres auteurs ont étudié l'action mutuelle des divers centres polygonaux les uns sur les autres : action excitatrice ou action frénatrice (HUGHLINGS JACKSON).

Ainsi WERNICKE, BROADBENT ont étudié l'action du centre auditif A sur le centre moteur du langage M, et PICK a insisté sur son action

---

(1) PICK ; *Arch. f. Psych. u. Nervenkr.*, 1899. *Revue neurologique*, 1900, p. 323.

(2) BRISSAUD ; *Leçons sur les Maladies nerveuses*, t. I, p. 535.

frénatrice (1). DÉJERINE (2) et MIRALLIÉ (3) ont également insisté sur le contrôle sensoriel réciproquedes centres polygonaux.

FREUND (4) a décrit (aphasie optique) des cas dans lesquels l'image motrice du mot n'est pas éveillée par l'image visuelle de l'objet et est éveillée par les autres images tactile, olfactive ou gustative : lésion transpolygonale en V M.

TOUCHE (5) a publié des cas d'aphasie idéo-auditive : lésion en A O.

Le malade de BROWN-SÉQUARD qui était aphasique à l'état de veille et parlait dans le sommeil chloroformique avait une lésion suspolygonale.

Et c'est ainsi que CROCQ (6), dans un travail très bienveillant et confirmatif, a adopté nos schémas de l'aphasie (qui procèdent d'ailleurs entièrement des idées de CHARCOT) et a montré leur

---

(1) PICK ; *Rapport au Congrès de Paris.* Section de Neurologie, août 1900.

(2) DÉJERINE ; *Traité de Pathologie générale de Bouchard*, t. V, p. 407.

(3) MIRALLIÉ ; Thèse de Paris, 1896, p. 102.

(4) FREUND ; Cit. DÉJERINE, *loco cit.*, p. 407.

(5) TOUCHE ; *Archives générales de Médecine*, 1899, t. II, p. 641.

(6) CROCQ ; *Société belge de Neurologie* et *Journal de Neurologie.*

supériorité au point de vue de la concordance avec les faits actuellement connus (1)

Le même auteur a d'ailleurs bien voulu aussi adopter mon schéma du polygone pour exposer la question de l'automatisme supérieur dans son livre sur l'Hypnotisme scientifique (2).

Nous avons ensuite des travaux analogues sur les troubles moteurs.

Ainsi les troubles décrits par DE BUCK (3) sous le nom de parakinésies sont des troubles idéomoteurs, par lésion suspolygonale en O K « dans la transmission de la sphère mentale à la sphère des images de motilité ».

Dans les mêmes fibres idéomotrices siègent la lésion du malade de DÉJERINE et LONG (4), dont

---

(1) Depuis que cette Leçon a été faite, MORAT a bien voulu présenter dans son ouvrage sur les Fonctions d'innervation (*Traité de Physiologie de Morat et Doyon*, t. II, p. 702) mon schéma des aphasies comme « un des plus propres à représenter concrètement les différentes questions qui sont débattues à propos de l'analyse du langage à son état normal ou troublé » et il le développe longuement.

(2) CROCQ; *L'Hypnotisme scientifique*, 1900, p. 491.

(3) DE BUCK; *Journal de Neurologie*, 1899, p. 361.

(4) LONG; Thèse de Paris, Observation XXXIX, p. 155.

la motilité inconsciente était normale et la motilité volontaire très gênée, et la lésion du malade de FRIEDEL PICK (1) qui avait conservé le mouvement imitatif et avait perdu le mouvement volontaire. — BRUNS et PICK ont observé aussi des cas analogues.

Analogue encore était le malade de BERNHEIM (2) (semblable à notre paralytique général cité plus haut), qui, incapable de se rappeler la topographie des rues et places de Nancy, ne sachant quels monuments renferme la place Stanislas, trouvait cependant son chemin.

Ce sont bien là des preuves enregistrées par les auteurs, de la dissociation possible et, par suite, de l'existence séparée des centres polygonaux et de O.

L'application que j'avais faite de ces idées (et que j'ai citée plus haut) à la classification des *tics* a d'abord été assez mal accueillie.

Ainsi FEINDEL (3) regrette la disjonction de

---

(1) FRIEDEL PICK ; *Revue neurologique*, 1900, p. 729.

(2) BERNHEIM ; *Revue de Médecine*, 1885, p. 625.

(3) FEINDEL ; Le traitement médical du torticolis mental. *Nouvelle Iconographie de la Salpêtrière*, 1897, t. X, p. 406.

ψυχή et de *mens* et fait de nombreuses objections à la séparation des tics polygonaux et des tics psychiques.

Mais, depuis lors, l'opinion semble évoluer.

Dans la discussion d'un travail de MEIGE et FEINDEL (1) à la Société de Neurologie, DUPRÉ (2) applique ce qu'il appelle mon « heureuse terminologie » et dit « qu'après avoir été suspolygonal, le diastaltisme pathologique du tic devient polygonal, c'est-à-dire un acte automatique et subconscient ».

Et, tout récemment, dans une thèse présidée par PITRES, CRUCHET (3), reprenant toute la question, a répondu, d'une manière très serrée, à toutes les objections faites à mon schéma et conclut que ma «systématisation judicieuse» « ne lui paraît guère entamée par ces objections »; il

---

(1) MEIGE et FEINDEL ; Les causes provocatrices et la pathogénie des tics de la face et du cou. *Revue neurologique*, 1901, p. 378.

(2) DUPRÉ ; *Société de Neurologie de Paris*, 18 avril 1901. *Revue neurologique*, 1901.

(3) RENÉ CRUCHET ; *Etude critique sur le tic convulsif et son traitement gymnastique (méthode de Brissaud et méthode de Pitres)*, thèse de Bordeaux, 1902, p. 81.

l'adopte «complètement» et, la rapprochant de la terminologie (citée plus haut) de PITRES pour les aphasies, il admet : des tics psychiques en O ou psychonucléaires (suspolygonaux), des tics polygonaux ou nucléaires, des tics transpolygonaux ou internucléaires et des tics bulbomédullaires (1).

Si, des médecins, nous passons maintenant aux psychologues, tous les derniers travaux sur la perception (2) obligent à en admettre deux degrés, qui correspondent, l'un aux centres polygonaux, l'autre au centre O.

Aux centres polygonaux appartient la perception au premier degré ou perception simple, l'«identification primaire qui produit la reconnaissance sensorielle» (CLAPARÈDE), assimilation de HERBART, *sinnliches Wiedererkennen* de MULLER.

---

(1) Depuis que cette Leçon a été faite, la question a été reprise dans le beau livre de MEIGE et FEINDEL sur les Tics et au Congrès de Grenoble (août 1872), dans le Rapport de NOGUÈS et la discussion à laquelle il a donné lieu.

Le tableau ci-contre résume la correspondance des diverses terminologies.

(2) Voir la Revue de CLAPARÈDE sur l'Agnosie. *Année psychologique*, t. VI, p. 74.

I. *Lésions de* O.	Maladies mentales.		
II. *Lésions suspolygonales* idéomotrices, idéosensitives.	*Aphasies suspolygonales :* Aphasies d'association, psychonucléaires (Pitres). — Cécité psychique des mots. — Aphasie par lésion des fibres qui unissent le centre de Broca au centre de l'idéation (Brissaud). — Aphasies idéoauditives (Touche). — Aphasie à l'état de veille, disparaissant dans le sommeil chloroformique (Brown-Séquard).	*Paralysies idéomotrices :* Conservation des mouvements associés et imitatifs. — Parakinésies (de Bück). — Malades de Déjerine et Long, de Friedel Pick, de Bruns, de Pick, de Bernheim.	*Tics suspolygonaux :* tics psychonucléaires (Cruchet).
III. *Lésions polygonales* motrices, sensorielles.	*Aphasies polygonales :* Aphasies nucléaires (Pitres). — Aphasie motrice. Agraphie. Cécité et surdité verbales.	*Paralysies corticales ordinaires.*	*Tics polygonaux :* tics nucléaires (Cruchet).
IV. *Lésions transpolygonales.*	*Aphasies transpolygonales :* Aphasies d'association, internucléaires (Pitres). — Aphasies transcorticales (Pick). — Aphasie optique (Freund). — Contrôle sensoriel mutuel des centres polygonaux (Hughlings Jackson, Wernicke, Broadbent, Pick, Déjerine et Mirallié).		*Tics transpolygonaux* ou internucléaires (Cruchet).
V. *Lésions souspolygonales.*	*Aphasies souspolygonales :* Dysarthries.	*Paralysies par lésion du centre ovale et des régions au-dessous.*	*Tics souspolygonaux :* tics bulbomédullaires.

A O appartient la perception au deuxième degré ou perception compliquée (CLAPARÈDE) : reconnaissance intellectuelle, identification secondaire, complication de HERBART, *begriffliches Erfassen de* MULLER.

CLAPARÈDE ajoute justement : « Ces deux degrés de la perception sont d'ailleurs dans une dépendance réciproque et il est souvent impossible de les délimiter. *Leur distinction nous paraît cependant propre à faciliter l'étude des cas pathologiques* (ceci résume admirablement ma pensée) ; mais, ajoute-t-il, à condition qu'on se souvienne qu'il ne s'agit que d'une division toute artificielle ».

En effet, rien de plus *artificiel* que cette division en Physiologie normale, dans la vie ordinaire, mais rien de plus *réel* que cette même division en Pathologie et en Clinique, dans la vie morbide.

C'est du reste la pensée que CLAPARÈDE exprime lui-même quand il dit plus loin : ces observations (pathologie) « montrent que l'identification implique bien deux termes (sinon anatomiques, du moins physiologiques) qui peuvent exister l'un à l'exclusion de l'autre, ou qui, pré-

sents tous les deux, peuvent ne pas se fusionner ou se superposer, comme cela doit avoir lieu normalement ».

Notre schéma n'a jamais eu d'autre prétention que d'exprimer et de résumer cette vérité clinique.

Le même auteur a dit ailleurs (1) : « Le défaut, à mon avis, du schéma polygonal de G. est d'être trop simple : il ne rend pas compte des cas où le mouvement est à la fois automatique et conscient, comme lorsqu'on circule sans difficulté dans une ville habitée jadis — pour reprendre un exemple que M. G. m'a fait l'honneur de m'emprunter. — C'est ce qui empêche, à mon avis, de faire servir ce schéma, comme M. G. en a eu l'intention, à l'explication des troubles d'identification ; car, même lorsqu'il y a asymbolie ou agnosie, on a encore conscience des sensations élémentaires : ce n'est que leur association qui est détruite ; tandis que, lorsque

(1) CLAPARÈDE ; Analyse des *Maladies de l'orientation et de l'équilibre*, in *Archives de Psychologie de la Suisse romande*, 1902, N° 2, p. 258.

le centre O est séparé d'un des centres polygonaux, c'est, par définition, l'inconscience forcée ».

A ce raisonnement très serré, je répondrai que certainement mon schéma (comme tout schéma) est trop simple. Un schéma simplifie artificiellement. Mais j'ai toujours dit que là où il y a un point ou une ligne, il faut mettre une série de neurones et de fibres ; que par suite il y a des altérations et des dissociations incomplètes et *partielles :* c'est ce qui se produit dans les cas dont parle mon éminent collègue de Genève et par conséquent ces cas ne sont pas à opposer à mon schéma. — D'autre part, je n'ai jamais nié les mouvements à la fois automatiques et conscients et j'ai toujours dit au contraire que, dans la vie physiologique courante et le plus souvent, O et le polygone collaborent et mêlent leurs activités, même d'une manière inextricable.

Tout cela vous montre en tous cas combien sérieuses ont été les discussions de cette étude des deux psychismes.

Vous voyez aussi, d'après tout cela, que le schéma du polygone n'est pas une chimère de mon seul esprit.

Richet a dit, il y a déjà longtemps (1) : «Il semble qu'on puisse admettre à côté de l'automatisme somatique un automatisme psychique. De même qu'il y a des réflexes bulbomédullaires, de même il y a aussi des réflexes cérébraux psychiques».

Le polygone n'est que la réunion des centres de cet «automatisme psychique».

J'aurais pu vous citer encore d'autres observations, notamment l'application qu'en a faite Pansier (2) d'Avignon à l'étude de l'amaurose hystérique et à ce qu'il appelle la vision polygonale des hystériques.

Mais j'ai tenu à vous montrer surtout que la chose ne s'applique pas seulement aux hystériques.

Cependant, à la fin d'une critique, d'ailleurs

---

(1) Charles Richet ; *L'homme et l'intelligence*, 1884, p. 231.

(2) Pansier ; *Ann. d'oculist.*, déc. 1897. — Plus récemment aussi, Jacinto de Léon a publié (*Rev. iberoaméric. de scienc. méd.*, mars 1901) un cas d'automatisme conscient chez un hystérique mâle sénile : «il réalise un exemple de dissociation mentale et de mise en activité du psychisme inférieur, du polygone de G.». (Deleni ; *Revue neurologique*, t. X, 1902, p. 103).

fort bienveillante, A. BINET (1) dit : «Ce sont là encore des questions bien obscures et il faudra bien, un jour, se décider à mettre de côté les hystériques et à étudier ces phénomènes sur des individus normaux sachant s'analyser exactement».

L'analyse psychologique la plus fine des sujets normaux dissociera difficilement les centres de la vie automatique et les centres de la vie psychique supérieure. Chez l'homme sain, il faut la distraction intense, touchant à la névrose, pour opérer cette dissociation ; il faut l'hypnotisé.... Ce n'est déjà plus de l'état normal.

D'autre part, l'expérimentation chez les animaux n'est guère possible à cause de l'élévation des fonctions à étudier.

Il n'y a donc qu'un moyen d'étudier cette dissociation et par suite de prouver péremptoirement l'existence séparée de ces deux ordres de centres physiologiques, c'est l'expérimentation chez l'homme par la maladie, c'est la méthode anatomoclinique.

---

(1) A. BINET ; *Année psychologique*, 1897, t. III, p. 640.

Tous les faits cités plus haut et empruntés à divers auteurs rentrent dans ce groupe d'arguments et de preuves: *ce ne sont pas des hystériques*, ce sont des cas de lésion organique scientifiquement étudiés.

Je n'accepte pas non plus cette autre objection de BINET: que mon centre O «ressemble un peu trop à la glande pinéale dans laquelle Descartes logeait l'âme».

Je n'ai jamais eu une idée semblable, ni de près ni de loin.

Mon centre O est une zone d'écorce, encore mal définie comme siège anatomique, quelque chose comme la zone d'association prérolandique de FLECHSIG. — Et cela n'a rien de métaphysique.

Je n'ai jamais voulu établir qu'une chose, c'est l'existence indépendante des deux ordres de centres *physiologiquement distincts*: j'appelle les uns centres polygonaux, les autres O.

Tout aussi peu justifiée me paraît être l'accu-

sation portée par WUNDT (1) que dans cette théorie du double psychisme on explique les choses «par un concept mystique inventé à cet effet. Car, ajoute-t-il, il est à peine besoin de dire que cette conception est mystique au même titre que ses congénères occultistes, la seconde vue et la lumière surnaturelle». — Je crois, au contraire, que non seulement il est nécessaire de le dire, mais il serait même utile de le prouver.

«La superstition populaire, continue WUNDT, des temps passés expliqua de même par les démons l'épilepsie, les maladies mentales et, à l'occasion, le rêve...». La théorie de la double conscience admet un «second moi» qui se révèle «sous la forme d'un mauvais démon».

J'avoue que je ne comprends pas comment il y a du mysticisme à séparer les centres psychiques supérieurs et les centres psychiques inférieurs, comment la conception du polygone dis-

---

(1) WUNDT; *Hypnotisme et Suggestion*, trad. KELLER. Bibliothèque de philosophie contemporaine, 1893, p. 54 à 59. — L'éminent psychophysiologiste combat la théorie de «la double conscience» qui, dit-il, a été appliquée d'abord par H. TAINE aux états hypnotiques et approfondie plus tard par PIERRE JANET, MAX DESSOIR et d'autres.

tinct de O nous ramène aux démons et à l'occultisme.

Il y a là certainement un malentendu de mots. Car, un peu plus loin (p. 85, 102 et suiv.), WUNDT développe à son tour une théorie de la suggestion qui n'est pas tellement contradictoire à celle de la désagrégation suspolygonale. Il parle d'«arrêt de la volonté» et d'«arrêt de l'aperception», l'«arrêt par intervention de cette région centrale qu'il nous est permis, à titre d'hypothèse, de considérer comme le substratum des processus de l'aperception, c'est-à-dire du centre aperceptionnel (*Apperceptionscentrum*)..., de cette manière se développe cette vie psychique étroite et exclusive qui est le propre aussi bien du rêve normal que du rêve hypnotique».

Voilà bien le double psychisme sans intervention mystique des démons.

Un autre reproche que je crois aussi n'avoir jamais mérité est celui que me fait DUPRAT (1)

(1) DUPRAT; *L'instabilité mentale. Essai sur les données de la Psychopathologie.* Bibliothèque de philosophie contemporaine, 1899, p. 70 et suiv.

quand il m'accuse de «réduire tout trouble mental à l'automatisme». — Et, pour développer et mieux accentuer sa pensée, il dit plus loin : «On ne peut pas ramener tous les troubles de l'esprit à l'automatisme. Car, d'abord, on constate des faits pathologiques sans automatisme et ensuite il est un automatisme normal».

Certes, je n'ai jamais rien nié de cela.

Mes Leçons de 1896 portent ce titre : de l'Automatisme psychologique à l'état *physiologique* et pathologique. Je n'ai jamais nié l'automatisme normal, puisque j'ai essayé de l'étudier, après et d'après P. JANET.

D'autre part, j'ai si peu voulu réduire tout trouble mental à l'automatisme que je place en O (c'est-à-dire en dehors des centres de l'automatisme) les altérations vraiment pathogènes des troubles mentaux.

Dans ces mêmes Leçons que je viens de citer, je dis, en effet, textuellement : «La définition des maladies mentales est parfois difficile ; avec notre schéma, la chose devient relativement simple ; ce sont les maladies de O» (1) et plus loin (p. 247) :

(1) *Leçons de Clinique médicale*, t. III, p. 184.

«à l'état pathologique, quand O est malade, c'est la pathologie mentale. Mais, quand O est simplement désagrégé, séparé de son polygone, il y a une série de maladies dans lesquelles on doit étudier l'état du psychisme inférieur, l'automatisme psychologique, l'activité polygonale».

Tel a été, depuis, mon enseignement constant.

DUPRAT dit encore : «...la dissociation du polygone et du centre O n'est qu'un cas particulier de la désagrégation physiologique, et combien rare est précisément ce cas qui réaliserait séparément les deux vieilles conceptions métaphysiques du corps et de l'âme ».

Les « vieilles conceptions métaphysiques du corps et de l'âme » n'ont pas plus à voir ici que la glande pinéale de Descartes et le concept mystique de WUNDT.

Quant à la fréquence de cette désagrégation suspolygonale, il suffit de voir quelques malades pour la comprendre : le livre de P. JANET est rempli de preuves de cette fréquence et tous les documents que je vous ai cités plus haut, em-

pruntés à des auteurs très divers, mettent cette fréquence hors de discussion.

Pour ne rappeler qu'un exemple de lésion organique, qu'est un aphasique qui répète, écrit sous la dictée, a tout son langage automatique et ne peut pas parler volontairement ou n'a pas conscience de ce qu'il lit, qu'est-il sinon un désagrégé suspolygonal, désagrégé par une lésion indiscutable, qui sépare deux centres physiologiquement distincts et non le corps et l'âme !

D'ailleurs DUPRAT dit un peu plus loin (p. 78) : « Sans doute il existe en nous de nombreux centres nerveux et de nombreuses petites consciences, mais il faut un centre supérieur et une conscience supérieure où viennent aboutir ou retentir, en y déterminant une synthèse unique malgré sa complexité, les données des éléments inférieurs de la vie psychophysiologique».

Voilà O : ce « centre supérieur » et cette « conscience supérieure », qui fait la « synthèse unique » ; et voilà le polygone qui élabore les « éléments inférieurs de la vie psychophysiologique ».

Et à la page 166 de son livre, DUPRAT cite une série de faits de dissociation dans la distraction, le somnambulisme, notamment chez des malades

qu'il a très bien étudiés, à Bordeaux, avec PITRES et SABRAZÈS.

Parlant plus loin de l'incohérence du rêve et du délire (deux choses, nous l'avons vu, moins semblables qu'il ne le dit), DUPRAT ajoute (p. 102): «...le polygone dont parle M. G. serait-il par lui-même tellement alogique que, lorsqu'il n'est plus en communication avec le centre O, toutes ses manifestations (les discours tenus par exemple) soient désordonnées? Mais on lui attribue au contraire des actes bien coordonnés encore qu'automatiques».

Eh! oui, c'est un fait, peut-être étrange; mais c'est un fait : les actes purement polygonaux sont coordonnés, quoiqu'automatiques, puisque les somnambules font des choses très compliquées qui nécessitent une grande coordination; ils n'en sont pas moins, à un autre point de vue, désordonnés et alogiques, puisque ce somnambule se promènera sur une corniche où il n'a rien à faire et où il risque de se casser le cou.

« Dans l'hypothèse des subconsciences, dit encore le même auteur (p. 113), les perceptions

non aperçues feraient partie d'une synthèse inférieure, d'une activité mentale dissidente par suite de la misère psychologique dont serait affectée la conscience supérieure...». C'est donner des faits « une explication purement verbale ».

Wundt dit de même : Cette théorie « est un exemple frappant de cette manière trompeuse d'expliquer les phénomènes, qui consiste à introduire un mot nouveau pour interpréter les choses et à considérer ensuite ces choses comme expliquées... Sans répondre, la théorie répond à tout, parce qu'elle ne consiste qu'à habiller les phénomènes de mots nouveaux...».

Voilà un reproche souvent reproduit et sur lequel il faut s'entendre une fois pour toutes.

Aucun psychophysiologiste n'a eu la prétention de donner là l'explication et le mécanisme intime de ces phénomènes; mais, dans nos sciences expérimentales, rapprocher les uns des autres certains phénomènes jusque-là disjoints et montrer leurs affinités, c'est réaliser un progrès, parce que c'est *diminuer le nombre des points obscurs*.

Ce n'est donc pas inutile. L'«explication ver-

bale» devient une explication physiologique *relative*, mais néanmoins profitable.

C'est la phrase de BARTHEZ : «expliquer un phénomène se réduit toujours à faire voir que les faits qu'il présente se suivent dans un ordre analogue à l'ordre de succession d'autres faits qui sont plus familiers et qui, dès lors, semblent être plus connus».

LE DANTEC (1) m'a rudement reproché d'avoir cité cette phrase «avec admiration» dans une autre publication (2).

Je persiste à croire que c'est là un procédé courant et utile en science positive : rapprocher entre eux divers phénomènes jusque-là séparés et n'avoir plus qu'une explication à chercher au lieu de sept ou huit.

Donc, sans donner l'explication définitive et complète, la théorie des doubles centres psychiques est utile, ce n'est pas une simple «explica-

---

(1) LE DANTEC ; Immatériel et inconnaissable. *Revue blanche*, 1er mars 1902, et *les Limites du connaissable*. Bibliothèque de philosophie contemporaine, 1903, p. 125.

(2) *Les Limites de la Biologie*. Bibliothèque de philosophie contemporaine, 1902, p. 177 de la 2e édition.

tion verbale» puisqu'elle s'applique au sommeil, à la distraction, à l'hystérie, à certaines lésions organiques comme à l'hypnotisme et qu'elle rapproche ainsi dans un même chapitre une série de questions, jusque-là éparses.

Duprat trouve encore qu'«on abuse des centres hypothétiques sans rien expliquer» et cite Ernst Beyer (1) qui «distingue : un centre sous-cortical pour les sensations et leurs souvenirs, un centre cortical sensoriel siège des images et de la perception, un centre cortical supérieur (lobe frontal) pour l'idéation et l'aperception, qui envoie des ordres à un quatrième centre moteur».

Tout cela est certainement bien complexe. Mais qu'y pouvons-nous, si c'est réellement l'expression des faits.

La notion des étages superposés et des groupes successifs de neurones est aujourd'hui indiscutable, et si tous nos schémas ont un tort, je crois que c'est plutôt d'être trop simples.

---

(1) Ernst Beyer ; Zur Pathologie der acuten hallucinator. Verworrenheit. *Arch. f. Psych. u. Nervenkr.*, 1895, t. XXVII, p. 233.

Je reprends, encore une fois, l'exemple du langage parce que les faits sont scientifiquement établis.

Rappelez-vous le tableau (1) qui en résume le fonctionnement et vous verrez onze centres successifs depuis les centres inférieurs de réception jusqu'aux centres inférieurs d'émission, en passant par les centres mésocéphaliques, les centres corticaux généraux, le centre d'association, le polygone, le centre O...

Ce ne sont pas là des «explications verbales» ou des «explications trop faciles» par de simples «mots nouveaux» ou par des «centres hypothétiques», c'est l'expression des faits d'observation anatomoclinique.

De même encore ailleurs (p. 197), DUPRAT cite ma manière de voir sur l'hystérie comme «un exemple de l'abus que l'on peut faire du terme si commode *subconscience* en considérant la conscience et les subconsciences comme autant d'entités distinctes».

---

(1) *Anatomie clinique des centres nerveux.* Actualités médicales, 2e édit., p. 83.

C'est encore le spectre métaphysique qu'on agite et qui est une manière commode d'enterrer une question ou une idée.

Cela rappelle un peu la chanson qui a été faite à Genève contre FLOURNOY quand il voulut expliquer par le subliminal (polygone) les romans du médium Hélène Smith.

Cela s'appelle « les Exploits du subliminal », se chante sur l'air de la chanson de Béranger « Hommes noirs, d'où sortez-vous? » et commence ainsi :

L'hypothèse de Flournoy
Me trouble et me rend perplexe :
L'homme aurait un second moi
De nature fort complexe.
Au moi naturel ce moi sous-jacent
Damerait l'pion... et, c'est renversant !
Se travestirait, changerait de sexe...
Certes, pour un moi, ça n'est pas banal.
Cet original (*bis*)
A reçu le nom de « Subliminal ».

Ce n'est pas très fort, mais, au fond, c'est sous une forme plus drôle l'objection de DUPRAT qui nous reproche de considérer la conscience et les subconsciences comme autant d'entités distinctes.

Le tout serait de s'entendre sur ce mot « entités ».

Dans l'esprit de DUPRAT, c'est toujours la glande pinéale, l'âme, le concept mystique, l'ontologie... Disons «réalité» ou «existence» et alors je dirai : Oui, il existe des centres subconscients et des centres conscients. C'est un fait absolument démontré et il n'y a pas besoin de parler d'activité polygonale pour le démontrer : les neurones des cornes antérieures de la moelle sont des centres subconscients et ce n'est pas seulement « commode » de les distinguer des autres centres subconscients plus élevés et des centres conscients et de les étudier à part.

C'est nécessaire parce que c'est vrai.

Donc, en somme, toutes ces objections au schéma du polygone paraissent avoir peu de consistance ; et il me semble impossible d'appeler ce schéma d'exposition une « métaphore inutile ».

La vraie, grosse, seule, sérieuse objection des philosophes à mon schéma est celle-ci : « il n'y a point de séparation nette entre la vie automatique

et la vie psychique supérieure, au moins à notre avis, dit BINET. La vie automatique, en se compliquant et en se raffinant, devient de la vie psychique supérieure et par conséquent nous pensons qu'il est inexact d'attribuer à ces formes d'activité des organes distincts ».

DUPRAT reproduit cette objection de BINET et ajoute, à l'appui, que SALOMONS et GERT. STEIN ont « montré l'existence de faits d'automatisme capables de servir de transition entre l'activité supérieure et l'activité psychologique inférieure ».

Cette objection est fondamentale. Elle porte sur l'essence même de la question.

A cette objection capitale, je répondrai tout d'abord (et à la rigueur cette réponse pourrait suffire) que si telles sont les conclusions de l'analyse psychologique des philosophes, cela montre précisément l'utilité et l'importance de la méthode anatomoclinique, qui nous conduit sur ce point à des conclusions différentes et nouvelles et prouve absolument, par les faits, l'existence d'organes différents pour l'automatisme et pour le psychisme supérieur.

Car les faits cliniques ne prouvent pas seulement la distinction *physiologique* nécessaire entre

ces deux groupes de centres, mais même leur distinction *anatomique*, puisque ces divers centres peuvent être atteints par la maladie, altérés ou détruits, isolément, séparément l'un de l'autre.

En d'autres termes, les philosophes montrent que l'analyse psychologique de l'homme normal ne prouve pas la distinction des deux ordres de centres psychiques. Les cliniciens, de leur côté, montrent que l'analyse anatomoclinique de l'homme malade prouve la distinction de ces deux ordres de centres.

Les deux assertions ne sont pas contradictoires.

Elles collaborent pour établir cette proposition : il y a chez l'homme des centres différents pour l'automatisme et pour le psychisme supérieur ; à l'état physiologique, l'intrication fonctionnelle de ces deux ordres de centres est telle qu'il est impossible de démontrer leur indépendance et leur existence séparée par l'analyse psychologique de l'homme sain ; à l'état pathologique, la maladie, en altérant séparément, suivant les cas, tel ou tel de ces centres, permet d'en faire la dissociation fonctionnelle et d'en établir l'existence anatomiquement séparée.

Cette réponse, qui me paraît péremptoire, n'est pas la seule qu'on puisse faire aux philosophes.

La constatation de transitions plus ou moins insensibles entre divers groupes de phénomènes ne prouve pas, par elle-même, l'identité des organes qui sont le siège de ces phénomènes.

L'existence de ces transitions prouve seulement que tous ces phénomènes sont de même nature : or, ceci, personne ne le conteste. — Cela prouve encore que les organes point de départ sont tous de même nature : c'est encore vrai ; il s'agit toujours de neurones, mais cela ne prouve pas que les neurones qui président à certains des termes de l'échelle sont les mêmes que ceux qui président à d'autres termes de la même échelle.

Or, c'est là qu'est la question.

S'il y a une grande famille de phénomènes nerveux pour lesquels l'échelle des transitions est complète, c'est l'échelle des phénomènes réflexes. Depuis le réflexe rotulien jusqu'au réflexe de l'équilibre du danseur de corde, il y a une série de termes qui rendent les transitions insensibles. — Cela veut-il dire que ce sont les mêmes

neurones qui président aux réflexes tendineux et aux réflexes complexes de l'équilibration?

Les centres peuvent être divers pour des phénomènes de même nature, appartenant à une échelle formée de nombreux termes de transition.

Donc, quels que soient les termes de transition, les centres de l'automatisme *peuvent* être distincts des centres du psychisme supérieur. Le sont-ils réellement? — La psychologie physiologique répond qu'elle n'en sait rien, ne pouvant constater que leur collaboration inextricable dans la vie normale. Mais la clinique répond nettement: oui, ils sont distincts, puisqu'ils peuvent être séparément atteints et détruits et que leur fonction peut ainsi être frappée isolément.

C'est une pure question de faits.

Il y a des aphasiques qui ont conservé tout le langage automatique et qui n'ont plus le langage conscient et volontaire. Ces malades ne sont pas des hystériques; ils ont une lésion anatomique connue. — Donc, les organes sont distincts pour l'automatisme supérieur ou psychisme inférieur et pour le psychisme supérieur.

Je n'ai jamais voulu dire autre chose.

Car je tiens à répéter que mon schéma vise exclusivement la question *physiologique* et nullement la question *philosophique*.

Il y a des centres de psychisme supérieur (O) que je sépare des centres de l'automatisme supérieur ou psychisme inférieur (polygone cortical), puisqu'il y a des lésions qui dissèquent ces centres.

Mais la question philosophique de la nature intime des fonctions de O ne nous regarde pas ici.

En O siège la fonction des actes que nous appelons volontaires et libres. Tout le monde sait ce que cela veut dire, en fait. Mais la question de l'existence du libre arbitre est absolument indépendante du problème physiologique que nous avons seul en vue ici.

Les diverses Écoles doivent renoncer à trouver dans notre exposé un argument pour ou contre une solution métaphysique quelconque.

Ces réserves, je les ai toujours faites : « la conception de ce centre physiologique supérieur O, ai-je dit ailleurs (1), est indépendante des théories métaphysiques et religieuses de chacun ».

---

(1) *Anatomie clinique des centres nerveux*. Actualités médicales, 2e édit., p. 75.

Cela seul réfute la plaisanterie qui voudrait me faire chercher le centre anatomique de l'âme.

Plus récemment, BINET est revenu sur cette discussion à propos de l'état de suggestibilité (1), et il me reproche d'avoir schématisé à outrance les phénomènes de suggestion.

Mais, comme l'a très bien fait remarquer ALBERT PRIEUR (2), BINET dit lui-même dans ce livre que le premier caractère de la suggestion est de supposer une opération dissociatrice. Or, je n'ai pas cherché à faire autre chose que de schématiser, aussi clairement que possible, cette dissociation elle-même.

VIII

CONCLUSIONS DE CETTE DISCUSSION SUR LES DEUX PSYCHISMES

Après cette discussion que vous aurez trouvée un peu longue, mais que j'ai cru pouvoir me

---

(1) BINET ; *La suggestibilité*. Bibliothèque de pédagogie et de psychologie, 1900, p. 11 et 12.

(2) ALBERT PRIEUR ; *Mercure de France*, 1901, p. 499.

permettre *pro domo*, ne vous semble-t-il pas qu'on peut conserver le schéma du polygone de l'automatisme supérieur (ou psychisme inférieur), non pas à titre de métaphore (comme le voudrait DUPRAT), ni à titre d'explication, mais à titre d'expression synthétique des faits démontrés par la Clinique.

On peut résumer de la manière suivante cette doctrine du double psychisme que nous appliquerons ensuite à l'interprétation du spiritisme, au moins d'une partie, de la partie *actuellement* scientifique et qui recevra en même temps, de ces faits, un complément et un développement utiles.

Les centres corticaux du psychisme se divisent en deux groupes physiologiques, supérieurs l'un à l'autre et anatomiquement distincts l'un de l'autre : O, le centre de la conscience vraie et complète et de la volonté libre et responsable, centre de l'activité personnelle, du psychisme supérieur ; le polygone, centre de l'automatisme supérieur et du psychisme inférieur, des sensations et des actes coordonnés et intelligents, c'est-à-dire psychiques, mais en même temps

automatiques, c'est-à-dire ni libres ni responsables et ne devenant conscients que quand O les connaît régulièrement.

Ces fonctions polygonales jouent un grand rôle dans la vie physiologique.

Seulement, dans ces cas, leur intrication avec les fonctions de O en rend l'étude analytique quasi impossible. On les étudie bien au contraire quand il y a désagrégation plus ou moins complète entre les deux ordres de centres psychiques, soit à l'état physiologique (distraction, sommeil), soit dans les états extraphysiologiques (hypnotisme, état de suggestibilité), soit dans les états pathologiques : névroses (hystérie, somnambulisme, automatisme ambulatoire) ou lésion organique (aphasies, paralysies).

C'est le polygone qui préside aussi le plus souvent aux actes de passion et aux actes d'habitude, comme à l'activité machinale.

Ce sont les centres des actes inconscients et involontaires.

D'ailleurs, ce polygone est doué d'une activité propre, d'un certain degré de spontanéité. Il contient un grand nombre de sensations, d'idées

et d'images emmagasinées : il y a des mémoires polygonales.

Les discussions surgissent quand on veut préciser jusqu'où peut aller l'intensité de cette vie psychique inférieure.

Beaucoup contestent au polygone le pouvoir de créer (réservé à O) et ne lui attribuent qu'une activité reproductrice.

Ainsi JANET : «l'automatisme ne crée pas de synthèses nouvelles, il n'est que la manifestation des synthèses qui ont déjà été organisées à un moment où l'esprit était plus puissant».

D'autres au contraire font jouer au polygone le rôle principal dans la création.

Ainsi RÉMY DE GOURMONT (1) : «la conscience, qui est le principe de la liberté, n'est pas le principe de l'art... Loin d'être liée au fonctionnement de la conscience, l'activité intellectuelle en est le plus souvent troublée... On pense mal, quand on sait que l'on pense : la conscience de penser n'est pas la pensée...

---

(1) RÉMY DE GOURMONT: La création subconsciente. *La culture des idées*, 1900, p. 47.

»... La création intellectuelle imaginative est inséparable de la fréquence de l'état subconscient... il n'est pas d'œuvre, si volontaire, qui ne doive au subconscient quelque beauté ou quelque nouveauté... On sait combien il est difficile de trouver volontairement le mot dont on a besoin et on sait aussi avec quelle aisance et quelle rapidité tels écrivains évoquent, dans la fièvre de l'écriture, les mots les plus insolites, ou les plus beaux...».

La contradiction n'est pas aussi absolue que ce qu'elle paraît entre ces deux manières de voir.

Le polygone a une grande activité propre ; il *trouve* beaucoup de choses ; donc, dans certaines limites, il *paraît* créer. Mais à une condition, c'est que son activité propre soit entretenue, dirigée, ravitaillée par O. Livré à lui-même, le polygone n'est plus le même, devient très inférieur comme producteur.

Nous verrons bien éclater cette infériorité chez les sujets dont l'imagination polygonale est la plus active, les médiums. Nous verrons les qualités et les défauts des romans polygonaux que construit Hélène Smith, le médium si bien étudié par Flournoy.

Dans la vie normale, O et le polygone s'aident mutuellement, et alors le rôle propre du polygone est très grand.

Rémy de Gourmont le reconnaît ; il proclame le «concert» des deux psychismes, grâce auquel «s'achèvent la plupart des œuvres d'abord imaginées soit par la volonté (O), soit par le rêve» (polygone).

Donc, le polygone travaille sur les données de O. «Schopenhauer comparait à la rumination le travail obscur et continu du subconscient au milieu des perceptions prisonnières dans la mémoire». «Alfred de Vigny se fiait au subconscient du soin de mûrir ses idées».

Carpenter, cité par Ribot (1), «a rapporté beaucoup d'observations où la solution d'un problème mathématique, mécanique, commercial, etc., apparaît brusquement après des heures et des jours de malaise vague, indéfinissable, dont la cause est inconnue ; mais qui n'est que le résultat d'un travail cérébral sous-jacent : car ce trouble, qui s'élève quelquefois jusqu'à l'angoisse,

(1) Th. Ribot ; *Essai sur l'imagination*. Bibliothèque de philosophie contemporaine, 1900, p. 283.

cesse dès que le résultat inattendu est entré dans la conscience».

Voilà le travail dans le sommeil, voilà la part du polygone dans le grand ensemble de l'activité psychique.

«Il arrive, dit encore Rémy de Gourmont, que le travail conscient du cerveau se prolonge durant le rêve et même se parachève, et qu'au réveil, sans réflexion, sans peine, on se trouve maître d'un problème, d'un poème, d'une combinaison que l'esprit, dans la veille, avait été impuissant à trouver. Burdach, professeur à Kœnigsberg, fit en rêve plusieurs découvertes physiologiques qu'il put ensuite vérifier. Un rêve fut parfois le point de départ d'une œuvre, parfois une œuvre fut entièrement conçue et exécutée pendant le sommeil».

Mais le même auteur ajoute immédiatement avec beaucoup de sagesse : «il est cependant fort probable que c'est la raison consciente qui, au réveil, jugeant et rectifiant spontanément le rêve, lui donne sa véritable valeur et le dépouille de cette incohérence particulière aux songes les plus sensés».

C'est absolument juste.

O lance le travail du polygone, le documente et ensuite, au réveil, coordonne et utilise les résultats de la rumination du polygone et conclut.

Régis a dit que les hommes de génie furent presque tous des dormeurs éveillés. Ce sont du moins des hommes à activité polygonale souvent intense, mais aussi à O extrêmement supérieur. Car en O seul peut résider le génie vrai ; le polygone ne peut avoir que du talent.

J'ai cherché plus haut à préciser où réside «l'inspiration», si elle est dans le polygone, comme l'admet Ribot (1), ou si elle se révèle à O.

La question est d'autant plus difficile que le mot inspiration n'est pas très clair. La vraie inspiration créatrice semble devoir se produire en O. Mais chez certains sujets, la rumination du polygone peut arriver à des résultats tels qu'ils apparaissent comme des découvertes et, par suite, paraissent réaliser une véritable inspiration.

D'ailleurs, cette activité polygonale, comme toutes les choses physiologiques, est, à un haut degré, contingente et différente d'elle-même, d'un individu à un autre.

---

(1) Th. Ribot ; *Loco cit.*, p. 48.

Donc, en tous cas, quelle que soit l'intensité de l'activité polygonale, c'est toujours un psychisme notablement inférieur à celui de O.

Les emmagasinements polygonaux se font le plus souvent avec conscience de O, et beaucoup des actes polygonaux (chez l'adulte) sont d'abord directement exécutés par O (chez l'enfant, pendant l'éducation ; à tous les âges, quand on prend une habitude).

Mais certaines images peuvent aussi être d'emblée polygonales à l'insu de O. Alors, ou elles peuvent rester toujours inconscientes, ou, à un moment donné, dans certaines circonstances, O peut brusquement les découvrir dans son polygone : il croit alors inventer ce qu'il retrouve simplement.

Jules Soury a signalé à Pierre Janet un curieux passage du roman *Crime et châtiment* de Dostoiewski, dans lequel est admirablement décrit cet emmagasinement polygonal inconscient de sensations qui sont ensuite utilisées sans que O en connaisse l'origine.

«J'allais chez vous, commença Raskolnickoff ; mais comment se fait-il qu'en quittant le marché

au foin, j'aie pris la perspective?... Je ne passe jamais par ici, je prends toujours à droite au sortir du marché au foin ; ce n'est pas non plus le chemin pour aller chez vous. A peine ai-je tourné de ce côté que je vous aperçois, chose étrange ! — Mais, vous avez apparemment dormi tous ces jours-ci, répond Svidrigaïlof ; je vous ai moi-même donné l'adresse de ce trackis et il n'est pas étonnant que vous y soyez venu tout droit. Je vous ai indiqué le chemin à suivre et les heures où l'on peut me trouver, vous en souvenez-vous ? — Je l'ai oublié, dit Raskolnickoff avec surprise. — Je le crois ; à deux reprises, je vous ai donné ces indications; l'adresse s'est gravée machinalement dans votre mémoire et elle vous a guidé à votre insu. Du reste, pendant que je vous parlais, je voyais bien que vous aviez l'esprit absent» (1).

Evidemment, Raskolnickoff avait «l'esprit absent». O occupé à autre chose, quand Svidrigaïlof avait déposé tous ces renseignements dans son polygone. Et Raskolnickoff n'avait pas oublié, il s'était souvenu, mais avec son polygone qui

(1) Dostoiewski ; *Crime et Châtiment*, t. II, p. 219. Cit. P. Janet, *loco cit.*, p. XVI.

avait seul reçu l'impression. O n'avait rien oublié, n'ayant rien appris.

N'est-ce pas là une jolie observation et une curieuse description extramédicale de l'activité polygonale et du psychisme inférieur.

Nous retrouverons et développerons ces idées dans le chapitre suivant en les appliquant au spiritisme.

Pour le moment, j'ai voulu simplement dans les précédents chapitres établir le schéma de la physiopathologie du double psychisme.

IX

APPLICATION DE CES DONNÉES A L'ÉTUDE SCIENTIFIQUE DES TABLES TOURNANTES, DU PENDULE EXPLORATEUR ET DE LA BAGUETTE DIVINATOIRE, DES LISEURS DE PENSÉE, DE LA CRISTALLOMANCIE.

Les notions précédentes étant bien acquises sur la fonction psychique inférieure, abordons l'étude scientifique du spiritisme.

Les *tables tournantes* constituent l'élément primitif, initial, le point de départ du spiritisme

Elles en restent l'élément essentiel. Car des tables tournantes dérivèrent les tables frappant les coups, écrivant, dansant... qui sont les agents du langage médiumnique et par suite du spiritisme.

Je vous ai dit et maintiens que les tables tournent réellement dans certains cas, alors qu'autour de la table il n'y a, les mains appuyées dessus, que des gens d'absolue bonne foi, c'est-à-dire des personnes ne poussant pas volontairement et ne sentant pas qu'elles poussent involontairement. — J'ai fait moi-même autrefois des expériences très serrées avec plusieurs de mes collègues dans un laboratoire de la Faculté et je peux vous affirmer que personne de nous ne poussait la table *volontairement* et *consciemment*, et cependant elle tournait, parfois avec une extrême vitesse. — Nous avons fait tourner des chapeaux, des assiettes. Je me rappelle l'histoire d'une jeune fille sceptique à qui je contais cela, qui posa ses mains dans la position voulue, sur une assiette (elle seule, sans chaîne fermée) et qui, très peu après, à sa profonde terreur, vit l'assiette se mettre à tourner rapidement. — Nous avons fait déplacer la table sur ses roulettes vers un mur ou un angle de la pièce, nous lui avons fait soulever un

pied, frapper des coups, répondre par suite en langage spirite aux questions posées.

Tout cela, nous l'avons fait sans jonglerie ni tromperie aucunes. Cela existe donc. Comment peut-on l'expliquer ou l'interpréter?

La première théorie (contenant en germe tout le reste) a été donnée par CHEVREUL.

Le 13 mai 1853 (1), en pleine vogue des tables tournantes, le *Journal des Débats* publia une lettre de CHEVREUL, qui avait paru vingt ans auparavant dans la *Revue des Deux Mondes* et qui se rapportait à un fait antérieur d'une vingtaine d'années.

En 1812 donc, on s'était beaucoup occupé du *pendule explorateur :* corps lourd pendu à un fil flexible; on le tient suspendu au-dessus de certains corps et, quoique le bras soit immobile, le pendule oscille. — CHEVREUL fait des expériences : il voit la chose réussir au-dessus de l'eau, d'un bloc de métal ou d'un animal vivant; plus tard, sur une cuvette contenant du mercure, une en-

(1) Voir BERSOT; *Mesmer, le magnétisme animal, les tables tournantes et les esprits*, 5e édit., 1884, p. 109.

clume, divers animaux. — Au contraire, sur le verre, la résine, les oscillations diminuent et s'arrêtent.

Il étudie le fait de plus près, appuie de plus en plus son bras sur le support : le mouvement diminue et cesse quand les doigts sont appuyés.

Puis il fait l'expérience les yeux bandés, et alors l'effet différent des diverses substances est tout à fait supprimé. La nature des substances en présence n'a plus d'action sur la production ou la cessation des oscillations dès que la vue de ces substances est supprimée.

Il conclut «que la pensée d'un mouvement à produire peut mouvoir nos muscles, sans que nous ayons ni la volonté ni la connaissance de ce mouvement».

Voilà l'entière doctrine des mouvements inconscients et involontaires lancée par CHEVREUL vers 1834 et rééditée en 1853.

La même année, ARAGO parle dans le même sens à l'Académie des sciences de Paris et FARADAY à la Société royale de Londres.

Ce dernier s'ingénia à mettre en évidence les mouvements des mains des opérateurs (mouvements dont ils n'avaient pas conscience) : entre la

main et la table il interposa des plaques de carton très lisses, unies par un mastic à demi-dur, la dernière (sur la table) étant garnie d'un papier de verre : après la rotation de la table, les disques supérieurs avaient glissé sur les inférieurs dans le sens de rotation de la table. L'impulsion partait donc des mains. Les disques inférieurs auraient plus glissé que les supérieurs si l'impulsion était partie de la table.

Une autre fois il place du mica entre la main et la table. Si le mica était collé à la table, elle tournait; le mica restant libre, elle ne tournait pas.

Autre expérience : un disque interposé entre la main et la table était fixé à la courte branche d'une aiguille, dont la longue branche marquait, en les amplifiant, les moindres mouvements du disque. — Avant que la table tournât, l'aiguille décelait des mouvements dans le disque, mouvements involontaires de la main.

En 1854, Babinet (*Revue des Deux Mondes*), l'abbé Moigno (*Cosmos*) multiplient les expériences dans le même sens et citent notamment celle-ci de Strombo, d'Athènes : on recouvre la table d'une couche de talc très mobile, les doigts

des expérimentateurs glissent sur la table et ne parviennent pas à lui communiquer le mouvement.

Donc, les mains remuent. Seulement, comme dit JANET avec DE MIRVILLE : «Il n'est pas nécessaire d'inventer tant d'appareils pour nous prouver que la main du médium remue, nous nous en doutions bien un peu ; les meilleurs médiums sont ceux qui n'ont point besoin de tables et qui tiennent eux-mêmes le crayon, et tout le monde peut voir les mouvements de leur main. Ce qu'il nous faut expliquer, c'est de quelle manière ce mouvement peut être involontaire et inconscient, tout en restant cependant intelligent».

Donc, le fait seul est constaté des mouvements involontaires et inconscients. Mais ce fait était déjà bien intéressant. Car il choquait bien des idées courantes.

En 1855, paraît un commencement d'explication dans une brochure que P. JANET a trouvée sur les quais : *Seconde lettre de Gros-Jean à son Évêque au sujet des tables parlantes, des possessions et autres diableries.*

L'auteur montre très bien comment le som-

meil d'abord disjoint le lien qui, à l'état normal, unit l'idée à la volonté et au moi; puis, dans les tables tournantes, la rupture momentanée et partielle du lien hiérarchique, la suspension plus ou moins complète, plus ou moins prolongée de l'action de la volonté sur l'organisme, sur la sensibilité, sur l'intelligence qui conservent toute leur activité. Il analyse le psychisme de la personne qui fait tourner la table, qui reçoit une question et y répond sans l'intervention de la volonté libre et réfléchie...

Voilà comment a été établie l'existence et, dans une certaine limite, la nature de ces actes involontaires et inconscients.

On comprend combien facilement ces mouvements involontaires et inconscients peuvent exalter l'imagination et faire aisément naître l'idée de divination ou de sorcellerie et comme cela devait tenter les jongleurs et les prestidigitateurs.

Les deux premières incarnations de cette idée furent le pendule explorateur et la baguette divinatoire.

Nous avons déjà parlé du *pendule explorateur* (point de départ des expériences de Chevreul).

C'est l'odomètre d'Herbert Mayo. Les diseuses de bonne aventure s'en servent : un bouton ou un anneau est pendu à un fil, le fil est attaché au pouce, le bouton pend dans le verre. On pose une question et le bouton répond par le nombre des coups frappés sur le verre.

La *baguette divinatoire* est une baguette de coudrier en forme de fourche, qui sert à découvrir les sources, les trésors dissimulés et même les traces des criminels.

«Le devin, car ce n'est qu'une personne privilégiée qui peut se servir de cet instrument, prend dans ses deux mains les deux branches de la fourche et s'avance sur le terrain qu'il doit explorer, en ayant soin de ne pas bouger volontairement les bras. Si, sur un point du parcours, la baguette oscille, s'incline jusqu'à tordre les poignets du devin qui ne peut résister, c'est là qu'il faut fouiller, pour trouver les sources et les trésors (1)».

«Avant la défense de M. le cardinal Le Camus, dit Le Brun (2), l'usage en était très commun

(1) P. Janet ; *Loco cit.*, p. 367.
(2) Le Brun ; Cit. Bersot, *loco cit.*, p. 99.

dans le Dauphiné. Beaucoup de gens de la campagne, hommes, garçons et filles, vivaient du petit revenu de leur baguette ; et une infinité de différends touchant les limites se terminaient par cette voie ; on avait volontiers recours à ces juges qui portaient en leur main la justice et toutes les lois de leur tribunal... Pour découvrir les choses les plus cachées de près ou de loin, on consultait la baguette sur le passé, le présent et l'avenir. Elle baissait pour répondre *oui* et elle s'élevait pour la négative...».

Il faut lire dans le livre de GASPARIN (1) l'histoire curieuse du fameux Aymar, connu par son habileté à trouver les sources, les bornes et les métaux cachés. Après un assassinat commis à Lyon (1692), le lieutenant criminel le fait appeler. On le place dans une cave où avait eu lieu le crime : il est ému, son pouls se précipite, et la baguette (tenue par les deux extrémités de la partie fourchue) se met à tourner rapidement ; guidé par la baguette, il suit les rues où sont passés les meurtriers, sort de la ville par le pont

(1) GASPARIN ; *Des tables tournantes*, 1885, t. II, p. 126.

du Rhône, suit la rive gauche ; dans une maison, il affirme le stationnement des assassins, la baguette tourne sur une bouteille vide, dont ils avaient bu le contenu. Puis il va au Rhône, trouve leurs traces sur le sable et s'embarque. Il aborde dans une série de villages, parcourt les hôtels et reconnaît le lit où avaient couché les meurtriers, la table sur laquelle ils avaient mangé. A travers mille péripéties, il arrive enfin à Beaucaire, où, dans un cachot, parmi une quinzaine de prisonniers, il désigne le bossu dont les aveux ne tardèrent pas à confirmer ces indications.

« Le plus sûr de l'affaire, dit Bersot (1), est qu'il y eut un malheureux de 19 ans qui, dénoncé par la baguette, fut roué vif à Lyon ».

D'ailleurs, Aymar ne fut pas toujours aussi heureux.

Après de nombreux succès, s'accumulent les échecs retentissants : à Paris, chez le prince de Condé, à l'hôtel des Guises et surtout à Chantilly, où il ne reconnaît pas la rivière qui passe sous une voûte et ne peut distinguer diverses boîtes

(1) Bersot ; *Loco cit.*, p. 101.

fermées contenant : l'une de l'or, l'autre de l'argent, une autre du cuivre, une autre des pierres, une autre rien. — En fin de compte, il finit misérablement.

Tout cela paraît bien vieux ; et GASPARIN et JANET se demandent si cet usage de la baguette ne persiste pas encore quelque part.

J'ai vu, il y a quelques années, chez un membre de l'enseignement supérieur, un sourcier fonctionnant et diagnostiquant un puits, qu'on n'a du reste jamais trouvé, malgré de longues fouilles. — Plus récemment, dans un corps d'armée éloigné, le général en chef a fait travailler des officiers du génie, anciens élèves de Polytechnique, pour tâcher de vérifier les indications d'un sourcier armé de la baguette divinatoire.

Si, dans tout cela, je mets de côté les farceurs et les trompeurs, il reste encore une catégorie de gens sincères, qui ne font volontairement aucun mouvement. Ceux-là font des mouvments involontaires et inconscients, mouvements automatiques, polygonaux. — Des indices tirés de diverses circonstances donnent au sujet la pensée que là est le trésor ou la source. — Sans que le sujet

le veuille, sans qu'il s'en doute, sa pensée passe dans ses doigts et la baguette tourne.

Comme l'ont justement conclu, de longues expériences, Sollas et Edw. Pease, « tout dépend de la perspicacité ordinaire du devin, et la baguette n'y est pour rien... L'action de l'objet caché ne porte pas sur la baguette, mais sur l'esprit du devin ».

Soit dans le pendule explorateur, soit dans la baguette divinatoire, le premier point de départ de l'acte polygonal est dans O qui concentre sa pensée sur une chose. O met le polygone en synergie avec sa pensée ; il le met dans l'état où il doit être pour provoquer le mouvement, mais il ne donne pas l'ordre volontaire du mouvement. — Ce mouvement se produit « tout seul », machinalement, par le polygone, sans que O se rende compte de l'origine de ce mouvement. L'idée de faire buter le bouton contre le verre ou de faire tourner la baguette devient polygonale ou inconsciente ; le mouvement a lieu involontairement. — O le voit et tire ses conclusions.

Cette influence de la pensée supérieure sur l'activité polygonale va devenir plus évidente,

avec le *cumberlandisme*, chez les *liseurs de pensées*.

Vous connaissez ces expériences faites en représentation ou par des amateurs. Certains de mes collègues actuels, pendant leur internat, les réussissaient fort bien.

On cache un objet à l'insu du sujet, qui a les yeux bandés. Puis une personne, qui sait où est l'objet, entre en communication avec le sujet, en lui touchant la main ou la tempe. Cette personne directrice pense fortement à l'endroit où est l'objet : le sujet y va droit et découvre l'objet.

Ceci peut être varié à l'infini : on pense un acte à accomplir, un numéro à trouver...

D'abord il n'y a là rien d'hypnotique, comme certains le croient. Il n'y a ni clairvoyance ni vue à travers un bandeau. Ce peut aussi n'être pas une jonglerie.

Cela réussit très bien, en dehors de tout acrobatisme, entre gens, tous d'absolue bonne foi : il y a encore là des mouvements automatiques et inconscients.

Le sujet directeur concentre fortement sa pensée sur l'acte à exécuter et sa pensée passe alors dans ses doigts. O du directeur pense fortement ;

alors son polygone entre en mouvement, à l'insu de O, et par des pressions ou des attractions inconscientes et involontaires, dirige mécaniquement le sujet qui a les yeux bandés.

J'ai fait moi-même quelques expériences et, les yeux bandés, me suis très bien rendu compte des pressions ou des attractions que le doigt du directeur exerçait à l'insu de ce même directeur.

Aussi faut-il, pour la réussite, que le directeur soit très actif, pense très fortement à l'acte désiré et que le dirigé soit très passif, c'est-à-dire annule son centre O et laisse son polygone obéir automatiquement aux impulsions du polygone directeur.

Parfois le mouvement du dirigé s'arrête ; il hésite, est désemparé. C'est que le directeur a momentanément cessé de penser au but. Si le directeur est distrait ou pense à autre chose, le dirigé ne reçoit plus d'impression et s'arrête, hésite ou se trompe.

Aussi les qualités requises pour être bon directeur sont-elles différentes des qualités requises pour être un bon dirigé. Elles sont inverses. L'un doit être un autoritaire, un actif ; l'autre un passif,

un soumis. Tout le monde ne réussit pas aussi bien ; et les uns réussissent mieux dans l'un des deux rôles, tandis que les autres réussissent mieux dans l'autre.

Il y a d'ailleurs des personnes beaucoup plus disposées que d'autres.

JANET cite même Osip Feldmann qui réussissait en interposant entre le directeur et le dirigé une troisième personne inerte et ignorante qui touchait les deux autres et qui évidemment, sans le vouloir et à son insu, transmettait elle-même ces mouvements du directeur au dirigé.

Chez le directeur, pourquoi les actes de pression sont-ils inconscients en même temps qu'involontaires? Quand son polygone agit, pourquoi O ne s'en aperçoit-il pas, alors que d'habitude il s'aperçoit des mouvements polygonaux?

On fixe l'attention volontaire du directeur sur une idée, un but; par là même ce directeur devient distrait de son polygone, surtout si c'est un sensoriel (visuel ou auditif) ne faisant pas habituellement grande attention à ses images motrices, à plus forte raison ne le fera-t-il pas quand O est fortement fixé sur quelque chose.

C'est donc encore l'émancipation du polygone

par un mécanisme toujours analogue : distraction, attention de O concentrée sur une idée. C'est encore de la désagrégation psychique.

A l'appui de cette manière de voir, JANET fait remarquer que l'expérience réussit d'autant mieux que le sujet, à mouvements inconscients, est naturellement dans un état plus voisin de la désagrégation psychique (de la misère psychologique), comme l'est par exemple un hystérique anesthésique.

Chez le sujet dirigé, les choses se passent aussi dans le polygone. Il pourra s'en apercevoir en O s'il s'analyse ; mais il peut aussi obéir automatiquement sans se rendre compte. Il peut même n'avoir aucune conscience de ce qu'on lui fait faire et qu'il exécute très bien.

De plus, chose remarquable, dans ce cas d'inconscience de l'acte exécuté, on peut ensuite hypnotiser le sujet et parfois alors, dans l'hypnose, celui-ci retrouve le souvenir de l'acte qu'on lui a fait exécuter et dont il n'avait pas eu conscience en O.

C'est donc un acte automatique du polygone qu'on oublie dans la vie psychique normale et complète, mais dont on retrouve le souvenir dans

une autre scène de la vie polygonale isolée, comme dans certains rêves on retrouve le souvenir de rêves précédents et comme dans certaines crises de somnambulisme ou d'hypnotisme on retrouve le souvenir des crises antérieures.

C'est la personnalité polygonale qui se souvient d'elle-même, toutes les fois qu'elle s'émancipe du contrôle et de l'inhibition de O.

Dans tous les faits de lecture de pensée dont nous venons de parler et dont nous avons esquissé la théorie, il y a toujours contact quelconque entre le directeur et le dirigé.

Dans les représentations (Pickmann et autres), vous verrez aussi des expériences de cumberlandisme sans contact. Ceci est encore obscur, n'est pas justiciable des mêmes explications. Mais comme cela n'a été observé encore que dans des représentations, il faut attendre que le fait soit plus authentiquement établi avant d'en rechercher la théorie et l'explication.

Vous voyez comme peu à peu notre étude antérieure du polygone et du psychisme inférieur nous conduit à expliquer plusieurs parties intéressantes du merveilleux : pendule explorateur, baguette divinatoire, cumberlandisme et lecture

de pensée. Nous pouvons appliquer encore ces mêmes données psychophysiologiques à un autre phénomène que je vous ai signalé : la *divination par les miroirs* ou *cristallomancie*.

A propos de notre malade et de son hallucination dans le verre d'eau, hallucination fixe, très nette, très précise, restant la même dans une série d'expériences successives, je vous ai dit combien cet usage remontait loin et était célèbre en magie et en sorcellerie.

C'est dans une carafe, posée sur une coupe d'or, et placée dans le sombre enfoncement d'une tonnelle où quelques rochers factices figuraient une grotte, qu'au dire d'Alexandre Dumas (1) (dans une scène célèbre dont nous reparlerons) Joseph Balsamo, le futur Cagliostro, fait voir à l'archiduchesse Marie-Antoinette, la future reine de France, l'avenir terrible qui l'attend et à la vue duquel la dauphine, à genoux, essaie vainement de se relever, chancelle un instant, retombe, pousse un cri terrible et s'évanouit.

---

(1) Alexandre Dumas ; *Joseph Balsamo. Mémoires d'un médecin*, t. I, p. 279.

Que se passe-t-il dans ces cas (1) ?

Voici comment JANET décrit l'expérience que beaucoup de personnes peuvent réussir et que vous pouvez tenter si cela vous plaît : d'après les auteurs anglais, dix personnes sur cinquante réussissent l'expérience (ce chiffre paraît exagéré à JANET).

Vous prenez une « boule de verre et vous la disposez dans des conditions particulières : le plus commode, c'est de la placer dans un endroit qui ne soit ni complètement obscur, ni tout à fait lumineux ; il faut une certaine lumière légère qui vienne seulement caresser la boule. Voici le procédé classique : on se place en plein jour, on entoure le cristal d'écrans, de paravents ou d'étoffe noire, puis on installe le sujet commodément et on le prie de regarder fixement ».

Il ne faut pas qu'il s'endorme ; car ce que nous étudions n'a rien à voir avec l'hypnotisme.

« Il n'aperçoit au début que des choses insignifiantes ; tout d'abord sa propre figure ; puis le reflet vague des choses environnantes, les cou-

(1) Voir : PIERRE JANET ; *Névroses et idées fixes*, t. 1, p. 407.

leurs de l'arc-en-ciel, un point lumineux, en un mot, les reflets que présente d'ordinaire une boule de verre. — Au bout d'un certain temps, les choses changent, c'est-à-dire que la boule s'obscurcit de plus en plus ; il ne distingue plus rien ; le reflet, les objets, tout s'efface ; tout devient sombre ; la boule semble se recouvrir d'une vapeur : c'est le bon moment.

» Le nuage s'épaissit de plus en plus et au milieu de ce nuage il voit apparaître des dessins, des figures d'abord très simples, des étoiles, des lignes, par exemple des barres noires sur fond blanc, mais aussi quelquefois des lignes plus précises et plus intéressantes, comme des lettres, des chiffres. — Au bout de quelques instants encore, il aperçoit des figures colorées, des personnages, des animaux, des arbres, des fleurs. Il regarde avec émotion, il se complaît dans ce petit spectacle, d'autant plus qu'il y a des variantes.

» Chez quelques personnes, les images sont immobiles ; chez d'autres, elles remuent, disparaissent, réapparaissent, se saluent, parlent : il y a même des sujets qui entendent ces conversations, ce qui devient tout à fait intéressant !

» Enfin quelquefois le phénomène est encore

plus précis et plus compliqué » et prend chez certaines personnes un curieux caractère de fixité. La personne a beau détourner ses yeux du cristal, si elle recommence l'expérience, elle revoit la même vision.

Dans ces cas, l'image gagne naturellement beaucoup en précision et peut être décrite avec de minutieux détails : c'est ce qui est arrivé à notre héroïne, qui, dans les expériences citées plus haut, revoyait toujours la même vieille femme, qu'elle décrivait avec une précision telle que tout Daïmonopolis la reconnaissait.

Certaines personnes «s'éloignent même de la boule pour aller chercher une loupe ; à leur retour, elles retrouvent le même spectacle, le regardent avec la loupe et voient les images se développer et les détails apparaître de plus en plus nets... J'ai même vu une personne (continue P. Janet) qui pouvait faire sortir ces images de la boule, les objectiver sur un papier et suivre sur ce papier avec un crayon le dessin de son hallucination...».

Vous voyez le phénomène. — C'est ce que Janet, qui l'a admirablement analysé, appelle

une hallucination *subconsciente*. J'aime mieux dire : hallucination polygonale. Voici pourquoi.

C'est une hallucination qui se développe dans ce que l'on appelle le subconscient, c'est-à-dire dans le polygone, mais à laquelle, au moins dans certains cas, O peut assister et qui par conséquent peut devenir *consciente*.

Comme l'a dit un psychologue américain, cité par JANET, NEWBOLD, «le miroir incomplètement éclairé joue le rôle d'un excitant visuel» sur le polygone ; «il présente un espace vide et invite l'imagination à le combler».

O s'abstient, ne dit pas au polygone qu'il n'y a rien dans ce cristal (ce qu'il sait fort bien) ; sans contrôle de O, le polygone s'hallucine, fait son roman, voit différentes choses, fait des associations d'images, les associe, les fixe et forme l'hallucination définitive.

Cette hallucination, le polygone la forme seul, il peut la décrire à lui tout seul ; mais O, qui n'est en rien intervenu dans sa formation, peut la découvrir dans son polygone, en avoir conscience, la prendre pour une réalité et collaborer à sa description.

Et alors ces révélations de l'imagination poly-

gonale étonneront, passeront pour merveilleuses ou divinatoires, parce qu'elles révèlent aux assistants et au sujet lui-même des choses qu'il croyait ne pas savoir ou qu'on croyait inconnues de lui et qui étaient emmagasinées dans les mémoires inconscientes du polygone.

Voilà donc encore des phénomènes involontaires et inconscients, c'est-à-dire polygonaux dans leur essence et leur siège; seulement ce sont des *sensations*, tandis que jusqu'à présent nous n'avions étudié que des *mouvements* présentant ces caractères.

Vous voyez comme la question se complète peu à peu.

X

ÉTUDE SCIENTIFIQUE DU SPIRITISME. LES MÉDIUMS. ANALYSE PSYCHOPHYSIOLOGIQUE DES MÉDIUMS

Nous pouvons maintenant, sans difficulté, appliquer tout cela à l'explication de la plupart des phénomènes, scientifiquement établis, du spiritisme.

Prenons le cas le plus simple : un certain nombre de personnes, toutes égales, sont autour d'une *table*, les mains dans la position classique faisant la chaîne.

O de tous est sérieux, ne se moque pas; on ne cause pas : c'est important. Chez chacun, O met son polygone en expectant attention, c'est-à-dire que la séance commencée librement, volontairement, va se continuer polygonalement : O a présidé à l'installation ; le polygone va présider à toute la deuxième partie.

Au bout d'un certain temps, souvent très court, d'un des polygones part (à l'insu de O) un mouvement involontaire et inconscient : un des assistants, plus nerveux que les autres, entraîné par l'idée de rotation de la table (la seule que O ait imposée et maintienne au polygone), un des assistants pousse, *sans le vouloir et sans le savoir*.

Alors tous les autres polygones ou un certain nombre d'autres, sollicités par ce commencement de mouvement de la table, poussent aussi, et poussent dans le même sens, toujours inconsciemment et involontairement, avec une énergie considérable et croissante.

A ce moment, c'est le troisième temps, O, stu-

péfait, voit tourner la table, sans se rendre compte, même après, que c'est son polygone désagrégé qui est l'agent de ce curieux phénomène.

Donc, vous le voyez, le phénomène est en somme caractérisé par deux choses : 1° désagrégation du polygone, qui, lancé par O, n'est plus dirigé par lui et agit par son activité propre : la désagrégation est complète pour les voies de retour surtout, pour ces voies qui parfois rendent consciente l'activité polygonale ; 2° mouvements spontanés, inconscients et involontaires, de ce polygone ; mouvements aboutissant au déplacement de la table que O constate sans se rendre compte du mécanisme.

Vous voyez que la désagrégation suspolygonale n'est pas tout.

La désagrégation suspolygonale est commune à bien des états différents : c'est le second élément qui différencie ces divers états, les uns des autres : ici le second élément est constitué par ces petits mouvements très légers qui se superposent et arrivent à produire de gros effets, tout en restant inconscients et involontaires, c'est-à-dire que O, après avoir mis le polygone dans l'état voulu, se désintéresse de la question et attend le résultat

après avoir rompu les chaînes de communication avec ce polygone.

Vous comprenez par là la nécessité des conditions qui ont toujours été requises pour la bonne réussite de ces expériences.

Si tout le monde doit être de bonne foi, il faut aussi qu'on y porte du sérieux et de l'attention. Si un O quelconque, sceptique, fait des plaisanteries, détourne l'attention des autres, les polygones ne sont plus dans cet état tout spécial d'expectant attention, qui est indispensable pour la réalisation du mouvement initial et pour la production ultérieure des autres mouvements imitateurs et consécutifs.

Il est curieux de relire à ce point de vue les règles données par les grands adeptes des tables tournantes, comme AGÉNOR DE GASPARIN (1) : pour gouverner «fermement la table», il faut être «confiant». «Apportez ici toute votre intelligence et toute votre attention ; n'y apportez pas un esprit de doute, d'analyse, de soupçon malveillant à

(1) COMTE AGÉNOR DE GASPARIN ; *Des tables tournantes, du surnaturel en général et des esprits*, 2e édit., 1855, t. I, p. 83.

l'égard des choses et des personnes. Vous seriez glacé et vous glaceriez». Si les tables rencontrent autour d'elles «des préoccupations ou des excitations nerveuses, elles se mettent à bouder». «Surtout point d'expériences de salon. Les succès sérieux y sont impossibles. Au milieu des distractions, des causeries, des plaisanteries, les opérateurs perdent immanquablement toute leur puissance fluidique».

Les témoins ne doivent ni se mêler à la chose ni «faire pendant sa durée une seule observation à haute voix».

Il faut des «opérateurs dont l'action fluidique soit éprouvée».

Il faut «charger un des expérimentateurs de diriger les opérations et de donner seul le signal des commandements. Si tout le monde s'en mêle, rien n'ira». Il faut réunir et concentrer les pensées; «on ne réussit qu'en les concentrant».

Il y a des personnes dont la présence entrave les expériences ; il faut les éliminer.

Il faut éviter les distractions. Si chacun pense à autre chose, on n'obtient rien.

S'il s'agit d'un nombre pensé à faire réaliser, celui qui le connaît doit fortement penser; «les

autres n'ont rien de mieux à faire que d'oublier la table».

Vous voyez la distinction entre les polygones qui doivent faire le mouvement initial provocateur et les polygones qui doivent obéir passivement et suivre simplement le mouvement commencé.

Vous voyez aussi les analogies de ces faits avec les faits du cumberlandisme, analogies même plus grandes qu'elles ne paraissent. Car dans les tables tournantes, quoique nous ayons supposé tous les assistants égaux, en fait ils ne le sont pas.

Il y en a un qui commence ; les autres suivent. Donc il y a, comme dans le cumberlandisme, un directeur et des dirigés.

Vous voyez donc apparaître, même dans ces réunions d'égaux, la diversité des polygones. Vous voyez apparaître le polygone plus actif, doué de plus de spontanéité que les autres ; vous voyez poindre le *médium*.

C'est une des choses qui frappent le plus, quand on fait ces expériences : l'inégale aptitude de chacun à faire tourner les tables ; dans une société on découvre une ou plusieurs personnes dont la

présence dans la chaîne est un sûr garant du succès complet et prompt.

Ce sont de petits médiums qui poussent plus vite que les autres, qui donnent plus facilement le branle aux autres.

Je vous ai déjà cité l'impression qu'eut une jeune femme d'une trentaine d'années qui gouaillait quand nous faisions des expériences sur les tables : tenez, lui dis-je; vous seule (ainsi personne ne vous trompera), vous seule, mettez vos mains sur cette assiette en pensant fortement qu'elle va tourner, et attendez. — Elle n'eut pas à attendre; l'assiette partit presque immédiatement, provoquant chez elle une stupéfaction voisine de la terreur.

Ces polygones de médiums sont des polygones plus actifs, ou du moins des polygones qui réalisent plus vite leur psychisme en actes. Si vous voulez me passer la hardiesse de la comparaison, je vous dirai que ce sont des *polygones plus méridionaux*.

Vous savez, en effet, qu'à tort ou à raison nous passons pour gesticuler beaucoup et surtout pour exprimer nos pensées avec nos doigts. Avec nous, réussit toujours l'expérience de la crécelle. A dix

méridionaux, demandez ce qu'est une crécelle, neuf feront immédiatement avec la main le mouvement de faire tourner quelque chose. A des degrés divers, tout le monde est méridional à ce point de vue.

Mais enfin il y a des polygones qui extériorisent plus vite et plus fort leur état intérieur : ce sont ceux-là qui font réussir les expériences de tables tournantes, ce sont ceux qui font le mieux tourner les tables.

Il y a naturellement des degrés dans l'activité et la spontanéité de ces polygones et vous arrivez à ceux qui, comme celui de la jeune femme, agissent seuls : ce sont de vrais médiums.

Avec ces médiums, vous pouvez alors faire des expériences d'ordres divers. Vous pouvez placer le médium à sa table et puis lui poser une question : le polygone du médium répondra, de son mieux, à ces questions en se servant des pieds de la table comme interprètes et des coups frappés comme alphabet.

Mais pour des conversations prolongées et des médiums exercés, ces coups frappés sont l'enfance de l'art et constituent un langage long et

laborieux, comme exécution et comme traduction et interprétation.

Alors on a mis le crayon à un pied de table et le médium a répondu aux questions posées par ce procédé encore bien compliqué.

Puis on a remplacé la table par une planchette munie d'un crayon : c'était déjà bien plus facile.

Enfin on a fini par mettre le crayon directement dans la main du médium et le crayon a marché tout seul, ou du moins a écrit à l'insu de O du sujet et sans que O le veuille : le médium a répondu par l'écriture ou par des dessins automatiques.

Mais l'activité polygonale ne se borne pas à pouvoir faire mouvoir des tables, des planchettes ou des crayons. On peut parler avec son polygone. Il y a des médiums qui parlent : toujours inconsciemment et involontairement.

A côté de ces médiums écrivants et des médiums parlants, il y a aussi des médiums gesticulants (1) : aux questions posées «ils répondent par des mouvements du corps, de la tête ou de

(1) Voir : Bersot ; *Loco cit.*, p. 123.

la main, ou en promenant le doigt sur les lettres d'un alphabet avec une extrême vitesse». La machine à écrire doit être un instrument commode pour certains de ces médiums.

Si vous admettez avec moi que certains coups frappés par Jeanne pour répondre aux questions posées à l'esprit étaient involontaires et inconscients, vous la classerez dans les médiums gesticulants.

Certains de cette dernière catégorie ont même des gestes quelque peu insolites, par lesquels on explique certaines de ces fraudes apparentes ou subconscientes dont je vous ai déjà parlé.

Ainsi on a parlé de mouvements bruyants des orteils et de «cette contraction du tendon péronier supposée par JOBERT DE LAMBALLE et qui a fait tant de bruit à l'Académie» (1).

«Le docteur SCHIFT, appelé près d'une jeune Allemande qui se disait obsédée par un esprit frappeur, a découvert le secret: il a reconnu que ce bruit se produisait au niveau de la cheville du pied, là où passe le tendon d'un des muscles

(1) P. JANET; *Loco cit.*, p. 401.

de la jambe. La jeune Allemande déplaçait à volonté ce tendon et le faisait retomber avec bruit au fond de sa coulisse. M. SCHIFT, s'étant exercé à cette manœuvre, était devenu d'une assez belle force» (1).

Dans cette phrase de BERSOT, un seul mot est discutable : à volonté. Si elle déplaçait son tendon volontairement, c'était une fumiste. Mais si elle était de bonne foi, c'est polygonalement (c'est-à-dire involontairement et inconsciemment) qu'elle le déplaçait bruyamment.

On a prétendu que certains parlaient par la contraction de l'estomac. Peut-être dans certains cas, des bruits sont ils produits dans l'assistance «par des actions subconscientes de quelqu'un des assistants, qui trompe les autres et se trompe lui-même et qui devient compère sans le savoir».

Quoi qu'il en soit, quel que soit le procédé de réponse et de manifestation, il s'agit toujours de mouvements inconscients et involontaires, c'est-à-dire polygonaux.

Comme Gros-Jean disait déjà à son Évêque en

---

(1) BERSOT; *Loco cit.*, p. 130.

1855, «la parole involontaire des intestins n'est pas plus miraculeuse que la parole involontaire de la bouche» (1).

Voilà quelques-uns des différents modes d'activité polygonale que manifestent les médiums.

Que faut-il donc entendre par médium ?

D'après P. JANET, «les médiums, quand ils sont parfaits, sont des types de la division la plus complète dans laquelle les deux personnalités s'ignorent complètement et se développent indépendamment l'une de l'autre».

C'est très juste, mais peut-être incomplet. Le polygone du médium est bien séparé de O. Mais il faut ajouter que chez le médium en fonction, si O se repose de son côté, son polygone a au contraire une très grande activité personnelle.

Cette activité polygonale éclate déjà dans les réponses que fait le médium dans les expériences que nous venons de citer. — Dans d'autres cas, cette activité polygonale propre éclate encore bien plus apparente; c'est quand le médium, au lieu

(1) Cit. P. JANET, *loco cit.*, p. 401.

de répondre simplement aux questions posées, développe lui-même les scènes auxquelles il assiste.

Nous verrons plus loin, dans l'histoire d'Hélène Smith, le célèbre médium de Genève si bien étudié par FLOURNOY, plusieurs exemples de ces romans polygonaux construits de toute pièce et exposés avec suite et verve.

Donc, chez le médium, il y a à la fois désagrégation suspolygonale et très grande activité polygonale. C'est le degré de cette activité polygonale qui fait la valeur du médium.

Le médium est donc un sujet doué d'une vive imagination polygonale, en même temps que d'une grande puissance de désagrégation suspolygonale.

Le médium n'est pas constamment dans cet état de désagrégation suspolygonale propre au succès des expériences. Quand il veut donner une séance, il faut qu'il se mette dans cet état particulier : il se met en *transe*. Il dédouble en quelque sorte sa personnalité. Il supprime momentanément sa personne O et ne vit plus, au moins en apparence, que par son polygone.

Cet état est très bien décrit par RICHET (1) dans ces passages cités par JANET : « la conscience de cet individu persiste dans son intégrité apparente : toutefois, des opérations très compliquées vont s'accomplir en dehors de la conscience, sans que le moi volontaire et conscient paraisse ressentir une modification quelconque. Une autre personne sera en lui qui agira, pensera, voudra, sans que la conscience, c'est-à-dire le moi réfléchi, conscient, en ait la moindre notion ».

« Ces mouvements inconscients ne sont pas livrés au hasard ; ils suivent, au moins lorsqu'on opère avec certains médiums, une vraie direction logique, qui permet de démontrer, à côté de la pensée consciente, normale, régulière du médium, l'existence simultanée d'une autre pensée collatérale qui suit ses périodes propres et qui n'apparaîtrait pas à la conscience, si elle n'était pas révélée au dehors par ce bizarre appareil d'enregistrement ».

---

(1) CH. RICHET ; La suggestion mentale et le calcul des probabilités. *Revue philosophique*, 1884, t. II, p. 650, et *Les mouvements inconscients. Hommage à M. Chevreul*, 1886. Cit. P. JANET, *loco cit.*, p. 403.

Quand le médium est ainsi en transe, son activité polygonale éclate avec une intensité extraordinaire : les sensations s'associent, s'enchaînent, se manifestent à l'extérieur, de sorte que le médium a des hallucinations et les extériorise par des mouvements divers.

Cet état de crise d'activité polygonale est évidemment anormal, extraphysiologique. JANET a consacré tout un chapitre (1) important de son livre à montrer les analogies qui rapprochent la transe du médium et les crises de somnambulisme spontané ou provoqué.

D'abord, dit-il, la plupart des médiums, sinon tous, présentant des phénomènes nerveux, sont névropathes, « quand ce ne sont pas franchement des hystériques ».

La séance, que nous croyons sincère, dans laquelle Jeanne a répondu, en médium, aux questions posées sur la vieille, a été interrompue par une violente crise d'hystérie. JANET cite de nombreux exemples analogues, empruntés à MIRVILLE,

(1) P. JANET ; *Loco cit.*, p. 404.

MYERS, SILAS, BARAGNON... CHARCOT a publié l'observation de toute une famille qui devint hystérique après des pratiques de spiritisme.

Si les expériences de spiritisme peuvent être suivies de manifestations névrosiques, réciproquement on peut, par suggestion, dans certains cas, transformer une crise d'hystérie en crise de spiritisme avec des actes automatiques.

Plusieurs médiums finissent par la folie, ce qu'ALLAN KARDEC appelle «la subjugation».

Les rapports entre la médiumnité et les accidents nerveux sont donc incontestables. — On peut dire que les médiums appartiennent à la famille névropathique (1).

Serrant de plus près le sujet, JANET montre les analogies symptomatiques entre la transe du médium et les crises de somnambulisme spontané ou provoqué.

Dans le spiritisme comme dans le somnambulisme, il y a souvent électivité. De même qu'un sujet en somnambulisme n'entend que certains,

---

(1) Voir les travaux récents de GILBERT BALLET sur ce sujet.

n'obéit qu'à certains, de même le médium n'opère pas devant tout le monde, n'obéit qu'à certains. JANET en cite des exemples.

D'autre part, les crises de spiritisme et les crises de somnambulisme peuvent s'enchevêtrer et se succéder. Un médium s'endort sur la table et il faut le magnétiser pour le faire sortir de ce somnambulisme. Un autre évoque l'âme de Napoléon, écrit des messages sous sa dictée. «Tout d'un coup, le médium, qui parlait librement pendant que sa main écrivait, s'arrête brusquement ; la figure pâle, les yeux fixes, il se redresse, croise les mains sur sa poitrine, prend une expression hautaine et méditative et se promène autour de la salle dans l'attitude traditionnelle que la légende prête à l'empereur». Puis il tombe dans un sommeil profond. — Le médium était devenu Napoléon, c'est-à-dire était passé de son état de médium à un de ces états de somnambule avec transformation de la personnalité, qu'on connaît et décrit si bien, depuis RICHET, dans le somnambulisme provoqué.

Rien de démonstratif comme l'observation suivante de Mme Hugo d'Alésy, montrant les *incarnations* successives d'un médium, c'est-à-dire les

changements de personnalité ou objectivations de types, absolument comme dans le somnambulisme provoqué. Cette observation a été empruntée par JANET à la *Revue spirite*.

« Mme Hugo d'Alésy est un excellent médium, elle prête sa main avec complaisance à tous les esprits qui désirent entrer en relation avec nous. Grâce à elle, un grand nombre d'âmes, Eliane, Philippe, Gustave, et bien d'autres ont écrit des messages sur leurs occupations dans l'autre monde. Mais cette dame a en outre une propriété bien plus merveilleuse ; elle peut prêter aux esprits non seulement son bras, mais sa bouche et tout son corps ; elle peut disparaître elle-même pour leur céder la place et les laisser s'incarner dans son cerveau. Il suffit pour cela de l'endormir un peu, un magnétiseur s'en charge : après une première période de somnambulisme ordinaire où elle parle encore en son nom, elle se raidit un instant, puis tout est changé. Ce n'est pas Mme Hugo d'Alésy qui nous parle, c'est un esprit qui a pris possession de son corps. C'est Eliane, une petite jeune personne avec une prononciation légèrement précieuse, un brin de caprice, un petit caractère qu'il faut manier délicatement. — Nouvelle con-

tracture et changement de tableau : c'est Philippe ou M. Tétard qui chique et qui boit du gros vin, ou l'abbé Gérard qui veut faire des sermons, mais qui trouve la tête lourde et la bouche amère à cause de l'incarnation précédente, ou M. Aster, un grossier personnage obscène qu'on renvoie bien vite, ou bien un bébé, une petite fille de trois ans : Comment t'appelles-tu, ma mignonne? — Zeanne. — Et que veux-tu ? — Va cercer maman et mon ti frère et papa. — Elle joue et ne veut plus partir. — Nouvelle contracture et voici Gustave; ah, Gustave mérite qu'on l'écoute. On lui demande de faire de la peinture, parce qu'il était rapin de son vivant: écoute bien, répond-il par la bouche de ce pauvre médium qui dort toujours, il faut du temps pour brosser quelque chose qui ait du chien, ce serait trop long, on se ferait des cheveux pendant ce temps-là... J'ai essayé tant de fois de me manifester, mais pour cela il faut des fluides; pour communiquer sur la terre avec les copains, c'est très difficile : là-haut, on est comme les petits oiseaux ; mais, sur la terre, c'est plus ça. Ah! c'est embêtant d'être mort»...

Janet fait remarquer, en passant, que c'est

là une réflexion fréquente dans la bouche des esprits.

«Gustave continue : pourtant on n'a plus un tas de choses qui ne sont pas amusantes, on n'a pas à aller au bureau, on n'a pas à se lever matin, on n'a pas de bottes avec des cors aux pieds; mais je ne suis pas resté assez sur la terre, je suis parti au moment où j'allais m'amuser ; si je reviens sur la terre, je veux être peintre ; j'irai à l'École des Beaux-Arts pour chahuter avec les autres et rigoler avec les petits modèles. Sur ce, je vous souhaite le bonsoir. — Qui va venir après Gustave? Parbleu, le poète Stop pour finir, parce que Stop veut dire : arrête. Celui-là est mélancolique et dit d'un ton chantant : mon âme avait besoin d'amour et je cherchais sans en trouver ; si j'avais eu un peu plus de temps, je vous aurais mis cela en vers ; je sais bien que ça perd à être en prose ; mais, vu l'heure avancée, j'ai pris ce que j'avais de plus court. — Après cette séance, qui a dû être fatigante, on réveille le médium, qui se retrouve être Mme Hugo d'Alésy comme devant».

Comme dit très bien JANET, ce sont là absolument les observations de types objectivés et les

changements de personnalité décrits par RICHET et bien d'autres dans l'hypnotisme et le somnambulisme provoqué.

Ces faits montrent bien que dans tous ces cas (hypnotisme, spiritisme, etc.), ces *dédoublements* et ces *transformations de personnalité* sont des phénomènes polygonaux.

La seule personnalité reste O, toujours identique à lui-même. Les personnalités polygonales changent suivant l'inspiration du moment, la suggestion extérieure ou interne: ce sont des *personnalités pathologiques*.

Cela me fournit l'occasion de répondre à une objection (dont je n'ai pas encore parlé) de BINET (1) à mon polygone: «Ce centre O..., dit-il, que devient-il dans les dédoublements de personnalité analogues à ceux de Félida, qui vit, pendant des mois, tantôt dans une condition mentale, tantôt dans une autre? Peut-on dire que l'une de ces existences est une vie automatique (polygonale, sans association de O) et que

(1) BINET ; *Année psychologique*, 1897, t. III, p. 642.

l'autre de ces existences est une vie complète (avec le polygone et O synthétisés) ? Evidemment, non ; et l'embarras de G. à s'expliquer sur ce point montre le défaut de la cuirasse qui existe dans sa théorie».

Il est bien certain qu'il reste pas mal de choses encore obscures dans cette histoire des dédoublements et des transformations de la personnalité. Mais je n'admets pas qu'on puisse dire que la question devient plus obscure avec la théorie du polygone, tout au contraire.

Tout individu n'a qu'une personnalité physiologique vraie et normale, formée de l'ensemble et de la synergie de tous ses centres nerveux, jusques et y compris ses centres polygonaux et son centre O.

Quand, dans des circonstances ou pour des causes diverses, on voit, chez un sujet, surgir, pour un temps plus ou moins long, une ou plusieurs personnalités nouvelles, ce sont des personnalités pathologiques, fausses, incomplètes, apparentes.

Dans ces cas, s'il n'y a pas d'aliénation mentale, c'est-à-dire si O n'est pas malade en lui-même, ces personnalités morbides sont consti-

tuées par un certain degré de désagrégation sus-polygonale et par des états divers, mais spéciaux, du polygone plus ou moins complètement émancipé de son O.

Dans l'hypnotisme (triomphe des transformations de la personnalité), la chose est bien nette : le polygone est séparé de O, et le magnétiseur, remplaçant O du sujet, ordonne au polygone de ce sujet d'être polygone d'un général, d'un prédicateur, d'un artiste... et, docile, le polygone du sujet adapte son activité propre, automatique, à cette hypothèse et se comporte comme s'il était devenu successivement le polygone d'un général, d'un prédicateur, d'un artiste.

De même, dans le spiritisme, nous avons vu, avec JANET, les analogies de la transe du médium avec le somnambulisme du sujet hypnotisé. Nous pouvons dire que la transe du spirite est de l'automatisme verbal, graphique ou gesticulant, comme le somnambulisme est de l'automatisme ambulatoire.

Un médium dans lequel un esprit vient s'incarner qui se transforme en cet esprit est un sujet qui change de personnalité.

Mais, comme dans l'hypnotisme, c'est la per-

sonnalité polygonale qui change, qui s'adapte aux hypothèses soufflées ou inventées.

Le centre O de Mme Hugo d'Alésy reste ce qu'il était avant la transe et se retrouve au réveil sans changement. Mais pendant la transe, le polygone de ce médium s'adapte successivement à diverses hypothèses, vit et réalise dans ses actes automatiques ces diverses hypothèses et parle comme si le polygone était dirigé par un O de petite fille, un O de rapin ou un O de poète...

Donc, dans tous ces faits, il n'y a pas une objection contre le polygone; au contraire, le polygone aide à les comprendre dans une certaine mesure. En tous cas, il n'aggrave pas l'obscurité de ces questions. Et, de plus, ces études du spiritisme, comme l'étude de l'hypnotisme, développent fortement la connaissance que nous avons de cette activité polygonale, de ce psychisme inférieur.

Nous avons maintenant tout ce qu'il faut, sinon pour comprendre, du moins pour analyser et exposer la psychologie du médium.

Pour faire cette analyse, il faut séparer et envisager successivement divers degrés de la vie médiumnique, que résume le tableau ci-joint.

PSYCHOPHYSIOLOGIE DU MÉDIUM

1er degré.....	Le médium fait tourner la table ou mouvoir un objet qu'il touche (pendule, baguette) : désagrégation suspolygonale, activité propre polygonale, très simple, sans intervention des assistants.
2e degré.....	Le médium obéit à un assistant dont il exécute les ordres : le polygone désagrégé (du médium) obéit à O de l'assistant.
3e degré.....	Le médium obéit à un autre médium : cumberlandisme, liseurs de pensées : le polygone désagrégé obéit au polygone désagrégé d'une autre personne : le premier au 2e degré, le second au 1er.
4e degré.....	Le médium répond à une question : le polygone désagrégé, au lieu d'exécuter passivement un ordre donné, répond en faisant acte d'activité propre.
5e degré.....	Le médium répond, comme au 4e degré ; mais il fait des réponses beaucoup plus compliquées, en parlant ou en écrivant.
6e degré.....	L'activité propre du polygone du médium est à son summum : spontanéité et imagination : romans polygonaux des médiums.

XI

LES CINQ PREMIERS DEGRÉS DU MÉDIUM

1. Au premier degré, le médium fait simplement tourner la table ou mouvoir un objet quelconque qu'il touche.

Nous avons déjà analysé ce premier degré : O met son polygone en expectant attention ; le polygone s'oriente sur l'idée exclusive de ce mouvement ; ce polygone extériorise facilement son psychisme et alors bientôt il pousse la table qui tourne ou appuie sur un côté pour en soulever le pied opposé.

O, après avoir lancé le polygone dans cette direction, s'est désintéressé, s'est désagrégé. Il n'assiste pas aux actes de son polygone, ne les enregistre pas, n'en a pas conscience, les ignore ; il s'aperçoit seulement du résultat quand il voit la table tourner.

A ce même degré initial et inférieur, appartiennent le pendule explorateur et la baguette divinatoire : O lance toujours son polygone sur une idée (l'idée de l'oscillation du pendule ou l'idée de la rotation de la baguette), puis se désintéresse et le polygone, de lui-même, par ses seules forces, fait tourner la baguette ou osciller le pendule.

Voilà le premier degré de la médiumnité, dans lequel les assistants n'interviennent en rien : c'est un acte polygonal endogène ou intrinsèque.

2. Au deuxième degré, le polygone du médium

n'est plus livré à lui-même. L'assistant intervient, lui donne des ordres et le polygone obéit sans que son O s'en doute.

O du médium s'est désagrégé de son polygone, a abdiqué sa direction comme chez le médium du premier degré. Seulement, au lieu de concentrer toute l'attention du polygone sur l'idée du mouvement qui doit se produire, il la concentre sur l'idée d'un ordre à recevoir et à exécuter.

Et le polygone du médium, ainsi émancipé et désagrégé de son propre O, attend l'ordre. — L'ordre arrive et le polygone répond : frappez tant de coups et il les frappe, soulevez tel pied de la table et il la soulève, faites danser la table et il la fait danser.

Comme au premier degré, le polygone obéit directement, automatiquement, sans réflexion même inférieure. Il obéit passivement, sans que son O propre se doute du mécanisme de cette obéissance dont il constate seulement les résultats matériels.

3. Au troisième degré, les choses se passent de la même manière : le polygone du médium obéit de la même manière à une autre personne. Seule-

ment, ici, l'autre personne, au lieu d'être un assistant quelconque, est, elle aussi, un autre médium, qui donne des ordres par des procédés tout spéciaux : c'est le cumberlandisme, c'est le liseur de pensées.

Ici il y a deux médiums dont la psychologie doit être étudiée séparément : un médium directeur qui reproduit notre premier degré et un médium dirigé qui reproduit notre deuxième degré.

Chez le médium directeur, les choses se passent comme au premier degré : O concentre fortement le psychisme polygonal sur l'objet à trouver ou le problème à résoudre ; le polygone désagrégé de O fait passer son psychisme dans ses doigts, à l'insu de O, et pousse ou attire le médium dirigé dans un sens ou dans un autre, jusqu'à ce qu'il ait résolu le problème à deviner.

Chez le médium dirigé, les choses se passent comme au deuxième degré : O se désagrège aussi de son polygone comme chez le médium directeur. Seulement, ici, au lieu de mettre son polygone en concentration sur une idée donnée, il le met en expectant attention sur les ordres à recevoir du médium directeur. — Et alors le polygone

du dirigé se laisse mener par le polygone du directeur.

En somme, à ces trois degrés, le polygone obéit simplement : au premier degré (table tournante) et chez le directeur du troisième, le polygone obéit à l'idée que son propre O lui a donnée ; au deuxième degré (table obéissante) et chez le dirigé du troisième, le polygone du médium obéit à une autre personne, au centre O d'un assistant ou au polygone d'un autre médium directeur.

4. Au quatrième degré, un élément nouveau vient s'ajouter : c'est l'acte psychique propre, plus développé, du polygone du médium. Au lieu d'obéir à un ordre donné par un assistant, il répond à une question posée par un assistant. — C'est toujours polygonal et par suite automatique, mais c'est plus intelligent, plus psychique.

Ici il n'y a qu'un médium. L'assistant n'a besoin d'aucune aptitude ni d'aucune transe ; il n'a pas même besoin de concentrer sa pensée et de s'y maintenir. — Il pose simplement sa question comme il la poserait au premier venu.

Le médium, lui, comme le dirigé du troisième degré, désagrège son O de son polygone et met

son polygone en expectant attention non plus d'un ordre à exécuter, mais d'une réponse à faire à une question qui va être posée.

Ainsi émancipé et désagrégé de son propre O, le polygone du médium attend la question. La question arrive et le polygone répond avec la table, faisant frapper un coup ou deux, suivant qu'il veut dire *oui* ou *non*.

C'est toujours un acte polygonal : le polygone du médium répond directement, automatiquement, avec les ressources de son propre psychisme, sans que son O propre connaisse et suive son activité.

O du médium enregistre seulement les résultats et peut être tout aussi étonné que les assistants eux-mêmes de la réponse de son polygone.

Y a-t-il un esprit ? Est-ce celui d'une personne morte? Cette personne est-elle enterrée ici?... Le polygone du médium répond *oui* ou *non*, sans intervention de O. De sorte que le médium, dans O conscient, apprend de son polygone qu'il y a un esprit, que la personne est morte, où elle est enterrée...

Vous voyez qu'à ce degré, le psychisme du polygone apparaît ; le polygone n'obéit pas passivement à un ordre donné ; il intervient; il répond

à une question dont la réponse n'est pas fatale ; son individualité psychique apparaît nettement et son activité propre éclate.

5. Au cinquième degré, le médium répond aux questions en parlant ou en écrivant ; les réponses deviennent souvent beaucoup plus compliquées. Ce n'est plus *oui* ou *non*. Ce sont des phrases entières.

Le mécanisme est absolument le même que pour le degré précédent. Seulement le psychisme en devient plus compliqué, tout en restant automatique, comme tout acte polygonal, c'est-à-dire que O du médium n'assiste pas plus intimement à l'expérience que les assistants et il est tout surpris, après, quand il lit ou qu'on lui raconte ce que son polygone a écrit ou dit.

Ceci est tellement vrai que «l'abbé Almignana a grand'peine à répondre aux sottises que lui adresse sa propre main et ne s'explique pas comment il peut se trouver en lui deux êtres aussi antipathiques l'un à l'autre». JANET cite aussi des médiums, étudiés par MYERS, qui ne peuvent pas se relire, sont obligés de prier l'esprit d'écrire

plus lisiblement ou bien se trompent en lisant le message.

Vous voyez combien, à ces degrés successifs, le polygone du médium se désagrège de plus en plus, montre plus d'indépendance et une activité propre plus grande.

Voici un exemple des réponses que fera le polygone d'un médium dans une séance de ce degré (1).

On l'interroge sur les astres. — Les astres ressemblent absolument au nôtre, c'est-à-dire à la terre. — Y a-t-il de l'air dans la lune? — Il n'y a pas d'air dans la lune; sans cela, les hommes y seraient déjà allés. Mais Dieu ne veut pas qu'on sorte de sa sphère. — Comment sont les habitants de la lune? — Ils sont comme vous. Seulement ils ne peuvent vivre avec de l'air, et vous, vous ne pouvez pas vivre sans air. — Y a-t-il des habitants dans le soleil? — Oui. — Comment ne brûlent-ils pas? — Dieu leur a donné un corps qui supporte toujours la chaleur...

Tout cela n'est pas très fort, parce que ce mé-

---

(1) Dr Surbled; *Loco cit.*, p. 36.

dium n'en sait pas plus. Mais enfin il y a psychisme ; il déballe tout ce que sait son petit polygone. — C'est du psychisme, tout en étant de l'automatisme.

Au même degré appartiennent (et ils sont nombreux) les médiums qui donnent des consultations médicales. On leur pose des questions sur les maux dont on souffre, et leur polygone répond le diagnostic et le traitement tels qu'il les conçoit. Certains guérissent avec la main si leur polygone se croit ce pouvoir.

Agissent encore de la même manière ceux des « marchands d'espoir », des devins qui sont de bonne foi. On pose des questions à leur polygone, et leur polygone, raisonnant le cas de son mieux, fait la réponse qui lui paraît la plus vraisemblable suivant les données du problème. — Cela peut tomber juste.

Vous voyez que dans tout cela il y a déjà pas mal de psychisme ; seulement, c'est toujours du psychisme provoqué ; le polygone ne se met en activité que pour répondre aux questions posées.

XII

LE SIXIÈME DEGRÉ DU MÉDIUM. LES ROMANS POLYGONAUX DES MÉDIUMS (ROMAN ROYAL ET ROMAN MARTIEN D'HÉLÈNE SMITH).

Au sixième degré, le psychisme polygonal du médium en transe devient plus compliqué et surtout plus spontané.

L'assistant ne pose plus de question au médium. Le médium se met en transe spontanément ou sur la prière de quelqu'un. Puis on laisse toute liberté à ce polygone émancipé et on le laisse dire, écrire ou faire ce qu'il veut.

Pour réussir une expérience de ce degré, il faut que le polygone du médium ait de l'*imagination*. Jusqu'ici il avait dû avoir de l'*intelligence* et de la *mémoire* pour combiner les réponses à faire aux questions posées. Maintenant il lui faut de la spontanéité, de la vivacité dans les associations d'idées et d'images.

A ce degré, la séance est d'autant plus intéressante que le polygone du sujet a plus d'imagination.

S'il en a beaucoup, on peut arriver à des productions considérables. BERSOT raconte qu'en 1853 on a imprimé à la Guadeloupe : *Juanita,* nouvelle par une chaise suivie d'un proverbe et de quelques œuvres choisies du même auteur.

Cette chaise n'était que le porte-voix ou le porte-plume d'un polygone de médium doué d'une vive imagination.

L'exercice de la médiumnité à ce degré s'accompagne toujours de l'apparition d'une *nouvelle individualité* chez le médium.

Le dédoublement suspolygonal et l'émancipation du polygone sont tels que le polygone du médium lui apparaît comme une nouvelle personne ou comme en présence d'une nouvelle personne. Dans ces cas, le médium a en général un esprit familier dans lequel il se transforme ou qui vient le diriger.

Comme exemple de ce fait, important pour la psychologie du médium, je vous citerai d'abord M^lle^ Couesdon, qui émancipe son polygone très facilement et sans effort (1).

---

(1) XAVIER DARIEX ; Le cas de M^lle^ Couesdon. *Annales des sciences psychiques*, 1896, p. 124.

« Elle vous parle tout naturellement et très raisonnablement ; puis, après un bout de conversation... elle vous dit : je sens que mes yeux vont se fermer ; l'ange va vous parler. Et en effet ses yeux se ferment, sa voix, sans changer de timbre, devient plus grave et la personnalité psychique qui a pour nom *ange Gabriel* vous parle en un langage où les mots terminés par la consonance *é* reviennent souvent, de manière à constituer des fausses rimes ».

C'est du langage automatique avec écholalie pour la lettre *é ;* c'est son polygone émancipé que M^lle^ Couesdon considère comme une individualité nouvelle et distincte d'elle-même et qu'elle appelle ange Gabriel.

Mrs Piper, que je vous citerai comme second exemple, célèbre médium américain que Paul Bourget a visité près de Boston, entre en transe beaucoup plus péniblement : elle «défait ses cheveux, gémit, tord ses doigts, pousse de profonds soupirs, a des contorsions du torse».

A ce moment, quand elle est dans son état second, qui est un état de polygone désagrégé et émancipé, c'est le D^r^ Phinuit qui vient habiter

son corps (1), se substitue à sa propre personnalité, se sert de ses organes, s'exprime par sa bouche. — Vous voyez que c'est son polygone émancipé et agissant dans son activité propre que Mrs Piper considère comme l'esprit du Dr Phinuit décédé. Il y a du reste aussi des «esprits amis» que le Dr Phinuit consulte avant de parler par la bouche de Mrs Piper. Parfois quelqu'un de ces esprits amis ne se contente pas de souffler Phinuit, mais prend sa place dans le corps de Mrs Piper. Parfois même, chose plus curieuse, le polygone se dédouble, c'est-à-dire se transforme partiellement en Phinuit, partiellement en un autre esprit.

Ainsi dans certaines expériences, Phinuit parlait par la bouche de Mrs Piper, pendant qu'un esprit autre écrivait avec la main droite du même médium. — On a même vu les deux mains de Mrs Piper en transe écrire simultanément, inspirées chacune par un esprit différent, pendant que Phinuit se servait de la voix du même médium.

---

(1) Voir: Marsa ; A propos des expériences de M. Hodgson avec Mrs Piper. *Annales des sciences psychiques*, 1896, p. 222.

Voyez-vous cette dissociation des centres polygonaux en trois groupes distincts : les centres de la parole, les centres de l'écriture avec la main droite et les centres de l'écriture avec la main gauche.

Ce dernier détail montre que nous avons bien des centres polygonaux dans les deux hémisphères et que ce n'est pas (comme le supposent certains auteurs) l'hémisphère droit qui est le siège exclusif du psychisme inférieur, l'hémisphère gauche étant le siège du psychisme supérieur.

Ces substitutions passagères ou partielles d'un esprit accidentel à l'esprit familier peuvent aboutir au changement de cet esprit familier.

Ainsi en 1892 mourut Georges Robinson ou Georges Pelham (1), avocat, qui s'était beaucoup occupé de littérature et de philosophie. C'était un incrédule qui considérait une vie future comme inconcevable.

Deux ans avant sa mort, il avait déclaré à un ami que, s'il mourait avant lui et s'il existait

---

(1) Voir : Marcel Mangin : Compte rendu analytique des expériences de M. Hodgson avec Mrs Piper. *Annales des sciences psychiques*, 1898, p. 231.

encore après sa mort, «il ferait tout son possible pour prouver le fait de cette continuation d'existence».

Quatre mois après sa mort, Mrs Piper étant en transe chez un ami intime de ce Robinson, Phinuit déclara que Georges Robinson désirait communiquer. A partir de ce moment, cet esprit assista à la plupart des séances de Mrs Piper, comme un second esprit familier.

Cet exemple nous montre bien comment se font les incarnations polygonales chez le médium en transe.

Pour vous bien montrer maintenant jusqu'où peuvent aller les produits de l'imagination chez un médium de ce degré, les *romans polygonaux* qui peuvent sortir de ces séances, je vais vous citer un des romans imaginés par le polygone d'Hélène Smith, le célèbre médium de Genève, si admirablement étudié par FLOURNOY (1).

---

(1) FLOURNOY ; *Des Indes à la planète Mars. Etude sur un cas de somnambulisme avec glossolalie*, 1900. — Nouvelles observations sur un cas de somnambulisme avec glossolalie. *Archives de Psychologie de la Suisse romande*, 1901, t. I, N° 2, p. 301.

Je vais vous résumer un de ces romans, celui que FLOURNOY a appelé *cycle royal:* vous verrez bien le fort et le faible de ces romans polygonaux.

Il est curieux d'abord de voir naître et se développer cette forme spéciale des transes d'Hélène Smith, dans lesquelles se réincarne Marie-Antoinette.

Dans ses états somnambuliques de transe, Hélène Smith a un guide, un esprit qui se révèle à elle et la guide par des coups de table ou des révélations directes.

Au début, pendant cinq mois, le seul guide est Victor Hugo. Il fait à Hélène des petits vers de mirliton ou de cantique :

L'amour, divine essence, insondable mystère,
Ne le repousse point, c'est le ciel sur la terre.
L'amour, la charité seront ta vie entière;
Jouis et fais jouir, mais n'en sois jamais fière.

Puis, pendant une période de transition d'environ un an, la protection de Victor Hugo devient impuissante à défendre Hélène contre les invasions d'un intrus nommé Léopold, qui aurait eu avec le médium de mystérieuses relations dans une existence antérieure.

La période de lutte est curieuse : Victor Hugo est là, Hélène est tranquille. Tout d'un coup, un esprit s'annonce : c'est Léopold. Il dit tout de suite : je suis seul ici, je veux être le maître ce soir. Et, de fait, tandis que Victor Hugo veut tenir Hélène éveillée, Léopold veut l'endormir. Ni la douleur, ni les paroles dures ne font lâcher la partie à Léopold. Il taquine tout le monde, enlève sa chaise à Hélène qui tombe lourdement sur le plancher et se blesse au genou.

Léopold prend peu à peu une autorité croissante et finit par supplanter totalement Victor Hugo qui, battu, disparaît.

Ce Léopold, personnification de l'activité polygonale chez Hélène, reste d'abord un personnage assez vague, peu précis ; on ne sait pas bien encore de qui il est la réincarnation.

Hélène donnait des séances chez M^me^ B., qui faisait depuis longtemps du spiritisme, et pour laquelle un des désincarnés les plus fréquents était Joseph Balsamo.

Vous savez que c'est là le nom vrai de Cagliostro. Sur cet étrange personnage s'est établie une légende le représentant comme ayant eu de grandes relations avec Marie-Antoinette et ayant eu

un rôle important dans la préparation de la Révolution française. Cette légende a été lancée et très accréditée dans le grand public par Alexandre Dumas dans un livre qui s'appelle d'abord *Mémoires d'un médecin*, et plus tard *Joseph Balsamo*.

Un jour, chez cette dame B. que fréquentait l'esprit de Joseph Balsamo, Léopold désigna à Hélène une carafe. M^me^ B. pensa immédiatement à une scène célèbre de la vie de Cagliostro, « la fameuse scène de la carafe entre Balsamo et la dauphine au château de Taverney », et présenta à Hélène une gravure détachée d'une édition illustrée d'Alexandre Dumas, représentant cette scène.

Dans cette scène (1), au château de Taverney, Joseph Balsamo reste seul avec l'archiduchesse d'Autriche qui va devenir la dauphine et plus tard la reine Marie-Antoinette.

Celle-ci l'interroge d'abord sur ce qui arrivera à sa nouvelle famille. La famille royale se compose de trois princes: le duc de Berry (Louis

---

(1) Alexandre Dumas; *Mémoires d'un médecin. Joseph Balsamo.* Nouvelle édition, 5 vol., t. I, p. 175.

XVI), le comte de Provence (Louis XVIII) et le comte d'Artois (Charles X).

Ils règneront tous trois, dit Balsamo. Et cependant Marie-Antoinette aura un fils. Et elle poursuit l'interrogatoire :

— Comment mourra mon mari?

— Sans tête.

— Comment mourra le comte de Provence?

— Sans jambes.

— Comment mourra le comte d'Artois?

— Sans cour.

— Et moi?

Joseph Balsamo secoue la tête, ne veut pas répondre; puis, pressé, il finit par conduire l'archiduchesse devant la carafe, où elle voit sa destinée et s'évanouit de terreur.

Vous concevez combien cette scène, qui est une œuvre de pure imagination d'Alexandre Dumas, impressionne ceux qui en voient le caractère divinatoire et l'allure supranaturelle.

C'est de cette scène que M^me^ B. avait entretenu Hélène Smith et qu'elle montre l'image.

En même temps, elle émit la pensée que le guide d'Hélène (Léopold) pourrait bien être l'esprit de Joseph Balsamo, sous un faux nom. Et,

en effet, peu après, dans une séance, Léopold dit par la table que son vrai nom était Joseph Balsamo.

Comme corollaire, M^me^ B. démontra à Hélène qu'elle devait être elle-même la réincarnation du médium du grand magicien Cagliostro : Lorenza Feliciani. Et en effet Hélène se crut pendant quelques semaines l'incarnation de Lorenza Feliciani.

Mais, plus tard, une autre dame démontra à Hélène que cette réincarnation était impossible, Lorenza Feliciani n'ayant jamais existé que dans l'imagination d'Alexandre Dumas. Et alors Hélène déclara par la table qu'elle était non plus Lorenza Feliciani, mais Marie-Antoinette.

C'est ainsi que commence le roman royal d'Hélène Smith.

N'est-ce pas déjà joli et instructif ce début et cette génération, par une série de suggestions, de cette double personnalité, Joseph Balsamo et Marie-Antoinette?

Et vous voyez comme cette histoire de médium ressemble à une histoire d'hypnotisme, comme cette transe ressemble à une séance d'hypnose suggestive.

Tout serait à analyser dans ce roman royal d'Hélène pour vous bien montrer ce que peut l'activité polygonale d'un médium et les limites que cette activité ne peut pas franchir.

Léopold apparaît alors à Hélène, habillé à la mode du XVIII^e^ siècle, avec une figure à la Louis XVI, au milieu de son laboratoire et de ses ustensiles d'alchimiste sorcier ou en médecin débitant des élixirs secrets aux malades, ou philosophant de haut en mauvais vers qui rappellent ceux de son prédécesseur Victor Hugo.

Il cause d'abord avec la table, puis avec la main ou un seul doigt (sur le conseil de FLOURNOY); puis il dicte des messages à Hélène qui écrit; puis il écrit directement par la main d'Hélène. — Et il écrit avec l'orthographe du XVIII^e^ siècle, mettant *o* au lieu de *a* dans « j'aurais ». Puis il parle par la voix même d'Hélène, qui prend alors une voix caverneuse et profonde avec accent italien. A ces moments, Hélène « se redresse fièrement, se renverse même légèrement en arrière, tantôt ses bras croisés sur sa poitrine d'un air magistral, tantôt l'un d'eux pendant le long du corps, tandis que l'autre se dirige solennellement vers le ciel avec les doigts de la main dans

une sorte de signe maçonnique toujours le même ». Hélène a sur sa cheminée un portrait de Cagliostro, extrait d'une vie de Joseph Balsamo, dans cette attitude. Elle grasseye, zézaye, prononce tous les *u* comme des *ou;* emploie de vieux mots : fiole au lieu de bouteille, omnibous au lieu de tramway. — Elle tient ordinairement les paupières baissées ; elle « s'est cependant décidée à ouvrir les yeux pour laisser prendre un cliché au magnésium ».

Flournoy a pris la peine de rechercher et a trouvé des manuscrits et une signature de Balsamo et a montré les dissemblances absolues qui les séparent de l'écriture de ce même Balsamo réincarné dans le Léopold d'Hélène Smith : vous trouverez ces autographes publiés dans son livre.

Pour la parole, Hélène prend bien l'accent italien (son père, qui était Hongrois polyglotte, parlait souvent italien avec ses amis). Mais Balsamo-Léopold refuse de répondre aux questions qu'on lui pose en italien : Hélène ne connaissait pas cette langue.

Quant aux consultations médicales de Balsamo-Léopold, ce sont des remèdes populaires de bonne

femme, dans la connaissance desquels la mère d'Hélène était très experte.

Voilà le premier personnage du «beau poème subliminal» (comme dit FLOURNOY) que construit Hélène dans son polygone en transe. — Voici maintenant le second: Marie-Antoinette.

L'incarnation ne se manifesta d'abord que par des récits dans la langue ordinaire de la table. Puis Hélène personnifia la reine dans des pantomimes muettes, dont Léopold précisait le sens par des indications digitales.

L'année suivante (car toute cette évolution dure fort longtemps), elle parle son rôle et, encore un an après, elle écrit.

Il faut distinguer (toujours avec FLOURNOY) dans cette incarnation deux groupes de phénomènes ou de caractères: 1° l'objectivation du type général de souveraine ou du moins de très grande dame; 2° la réalisation des caractères individuels de Marie-Antoinette d'Autriche.

Le premier point ne laisse presque rien à désirer. Le polygone d'Hélène a évidemment son idée complète d'une reine et l'exprime fort bien. — Il faut voir, dans ces cas, «la grâce, l'élégance,

la distinction, la majesté parfois, qui éclatent dans l'attitude et le geste d'Hélène. Elle a vraiment un port de reine..., ses jeux de mains avec son mouchoir réel et ses accessoires fictifs: l'éventail, le binocle à long manche, le flacon de senteur fermé à vis, qu'elle porte dans une pochette de sa ceinture, ses révérences; le mouvement plein de désinvolture dont elle n'oublie jamais, à chaque contour, de rejeter en arrière sa traîne imaginaire...». — Ne croirait-on pas lire les scènes de suggestion et de personnalité suggérée dans l'hypnose si bien étudiées et décrites par Ch. Richet et tant d'autres?

Beaucoup moins parfaite est l'objectivation de cette reine particulière: Marie-Antoinette.

Flournoy a publié des autographes de Marie-Antoinette et des autographes de la même reine réincarnée dans Hélène: il n'y a aucune ressemblance.

Seulement (et ceci reste bien joli comme intensité de psychisme polygonal), Hélène écrit alors *instans*, *enfans*, *étois*..., comme au XVIII[e] siècle.

Quand elle parle Marie-Antoinette, Hélène prend un accent étranger, mais qui est plutôt l'accent anglais qu'un accent autrichien.

D'ailleurs (autre détail curieux), à l'état de veille, mais surtout dans les états autres que celui de reine, l'écriture, l'orthographe et l'accent de Marie-Antoinette se glissent momentanément au milieu d'une autre vie.

Le polygone d'Hélène commet aussi quelques erreurs historiques, excusables d'ailleurs. — La veille de sa mort, dans sa prison, Marie-Antoinette-Hélène adresse de touchantes exhortations à une dame présente qu'elle prend pour la princesse de Lamballe. Or, celle-ci avait été massacrée trois mois avant.

Les scènes se passent en général au Petit Trianon et les mobiliers décrits sont «toujours du pur Louis XVI».

Comme notre étude du psychisme polygonal se complète par ces exemples!

Les personnages interlocuteurs sont d'abord Balsamo-Léopold «mon sorcier» ou «ce cher sorcier» — et puis Louis-Philippe d'Orléans (Égalité) et le vieux marquis de Mirabeau qu'elle voit incarnés dans deux spectateurs réellement présents, M. Eugène Demôle et M. Auguste de Morsier.

Elle aperçoit un de ces Messieurs: «Oh! mar-

quis, vous êtes ici et je ne vous avais point encore aperçu!» et elle engage la conversation avec ces Messieurs qui soutiennent de leur mieux leur rôle. — Elle mange et boit avec eux. — Un jour même, elle accepte de Philippe-Égalité une cigarette et la fume (ce qu'elle ne fait jamais à l'état de veille). — Un assistant remarque que c'est là une habitude invraisemblable que Marie-Antoinette n'a pu prendre qu'après sa mort. — Ultérieurement elle n'accepte plus le tabac que dans la tabatière.

Ces Messieurs se permettent parfois de lui tendre des pièges. Si le piège est grossier, elle l'évite avec beaucoup d'art.

Ainsi, si Mirabeau ou Égalité lui parlent de téléphone, de bicyclette ou de locomotive, elle reste interdite avec un grand naturel et manifeste de l'inquiétude sur l'état mental de ses interlocuteurs.

Mais elle n'échappe pas à de petites erreurs plus difficiles à dépister. — Elle emploie les mots *dérailler* (au figuré), *mètre* ou *centimètre*. — Les mots *tramway* et *photographie* n'ont soulevé son étonnement qu'au bout d'un certain temps : elle les avait d'abord laissé passer.

Comme les sujets hypnotisés, Hélène ne voit que ces Messieurs, elle ne voit pas les autres spectateurs. — Cependant elle les évite quand elle marche...

Voyez comme toute l'étude que nous avons faite du polygone nous sert et combien elle s'applique à toutes ces scènes, si remarquables, de spiritisme.

Dans ce roman royal d'Hélène, nous devons relever quelques scènes qui nous amuseront davantage à Montpellier. Ce sont celles dans lesquelles le médium Marie-Antoinette évoque notre grand Barthez.

Barthez eut le titre de médecin du duc d'Orléans (le père de Philippe-Égalité) et le titre, purement honorifique, de médecin consultant du roi. Il est peu probable qu'il ait jamais rencontré Marie-Antoinette et surtout qu'il en ait été amoureux.

Quand il apparaît avec Marie-Antoinette dans les séances d'Hélène, il regrette les jours où il guettait le passage de la reine sur le boulevard du Temple, et ne cesse de répéter: Où sont-ils ces jours, où, trottinant sur le boulevard du

Temple, je n'avais qu'un seul but et désir, celui de voir passer votre carrosse et d'y surprendre votre ombre? Où sont-ils ces jours, où sont-ils ces instants de bonheur, où mon âme pour quelques heures était *si tant* ravie? — Hélène, en réincarnant Barthez, paraît se représenter les jeunes gens dans les rues de Genève qui regardent sortir les demoiselles de magasin plutôt que notre grand Chancelier de l'Université de Montpellier. Elle lui communique même son style; car «si tant ravi» se retrouve dans la correspondance d'Hélène, tandis qu'on ne le trouve pas dans les livres de Barthez.

Lemaitre a même pris la peine de comparer l'écriture des messages médiamniques de Barthez avec des autographes vrais de ce médecin communiqués par Kühnholtz-Lordat, fils adoptif de Lordat, et n'a trouvé aucune ressemblance. — D'après Lordat, Barthez était d'une taille au-dessous de la médiocre. Hélène, dans ses visions, le trouve d'une taille plutôt grande. — Hélène signe Barthes; il s'appelait Barthez. Ce qui pourrait s'expliquer en admettant que le savant docteur «a pu oublier l'orthographe exacte de son nom, depuis tantôt un siècle qu'il est désincarné»...

Quoi qu'il en soit, voilà un bien joli exemple de l'activité polygonale d'un médium portée à son plus haut degré, ses ressources et ses limites.

C'est le sixième et le plus élevé degré de l'activité psychique d'un médium en transe.

Arrivés à ce degré si élevé et si complexe du spiritisme, nous devons aborder une question, grave entre toutes, celle de la *fraude*. — C'est une question délicate et difficile.

Il y a deux opinions extrêmes, dont il faut également se garer : la crédulité et le scepticisme absolus.

Il ne faut pas se laisser aller à la crédulité et tout accepter sans contrôle vraiment scientifique ; il faut toujours expérimenter en petit comité, entre gens se connaissant tous.

Il ne faut accorder aucune foi aux spectacles publics et aux trucs divers de prestidigitation qui ne sont pas de la science.

Mais il ne faut pas non plus de scepticisme absolu et croire que tout est fraude. De ce qu'il y a des farceurs et des fumistes, il ne faut pas conclure que tous les médiums le sont. Un nombre

suffisant aujourd'hui de médiums a été étudié par de vrais savants comme CHARLES RICHET, FLOURNOY et d'autres, pour ne pas les considérer tous comme des fraudeurs et des simulateurs.

Mais même (et alors ceci est plus délicat) alors même qu'on découvre et qu'on démontre chez un médium donné des fraudes positives, cela ne prouve pas qu'il soit un simple et vulgaire fumiste, que toutes ses expériences ne vaillent rien : il y a des *fraudes inconscientes*. C'est là une question importante.

La chose est arrivée pour Eusapia Paladino, célèbre médium étudié par DE ROCHAS, CHARLES RICHET, SABATIER, OCHOROWICZ...

On a démontré de vraies fraudes dans certaines expériences, et alors les expérimentateurs de Cambridge ont conclu unanimement que «tout était fraude, depuis le commencement jusqu'à la fin» dans les vingt séances avec Eusapia.

Cette conclusion, de nature à décourager les chercheurs et à «arrêter l'étude, à peine commencée, des phénomènes médiamniques», a été discutée et combattue par certains auteurs,

notamment par OCHOROWICZ (1), et je sais que tout le monde n'a pas été découragé par le Rapport de Cambridge, puisque j'étais invité par CHARLES RICHET et SCHRENK à des expériences qui ont lieu (tout ce mois de juin) à Munich et auxquelles le présent enseignement m'empêche d'assister.

La question est assez importante pour que j'y insiste un peu, en suivant le Mémoire d'OCHOROWICZ.

Les fraudes d'Eusapia avaient été déjà constatées, comme à Cambridge, à Milan par TORELLI et à Varsovie par BRONISLAS REICHMAN.

Voici par exemple ce qui se passe.

Dans une expérience, RICHET et OCHOROWICZ tiennent chacun une main et un pied du médium sous leur main et leur pied. Eusapia annonce qu'elle va tenter une lévitation, c'est-à-dire un soulèvement de la table. — A un moment, OCHOROWICZ sent que le pied gauche du médium qu'il

(1) OCHOROWICZ : La question de la fraude dans les expériences avec Eusapia Paladino. *Annales des sciences psychologiques*, 1896, t. VI, p. 79.

tenait sous son pied l'abandonne pour aller soulever le pied de la table ; en même temps, elle fait pivoter son pied droit que tenait RICHET et appuie simultanément avec la pointe et le talon de ce pied sur le pied de RICHET et sur le pied d'OCHOROWICZ. OCHOROWICZ indique par un mouvement de son pied qu'il a senti le déplacement : le pied d'Eusapia revient à sa place et la lévitation n'a pas lieu.

De même, avec les mains : parfois, elle substitue une main (ou une partie de main) à une autre, de manière à libérer la première et à faire un déplacement d'objets avec.

OCHOROWICZ a fait un jour une séance de cet ordre, contrôlé par RICHET et M. BELLIER (qui ne voulait pas admettre la fraude) : il a substitué un pied à un autre, l'a libéré et a soulevé la table.

Donc, la fraude existe. Seulement, continue OCHOROWICZ, les expérimentateurs de Cambridge ont eu le tort de n'admettre que deux alternatives : le vrai phénomène et la fraude consciente.

Or, il y a aussi la fraude inconsciente, automatique, partielle ou totale.

Dans les tables tournantes, pendule magique...

la fraude inconsciente est bien évidente ; de même dans le cumberlandisme.

Pour le spiritisme, je vous ai déjà cité des preuves bien nettes, données par Ochorowicz, de l'inconscience de certaines fraudes.

Ainsi, dans une expérience d'Eusapia, on voit sa bottine frapper des coups attribués aux esprits. On le lui dit. — C'est étrange, tout de même, dit-elle, quelque chose pousse mon pied vers la table. Sentite ! Sentite ! — Et elle insiste pour qu'on lie son pied à celui d'Ochorowicz avec un cordon. On le fait. Et Ochorowicz sent qu'elle tire le cordon en tordant son pied : elle le tournait de façon à pouvoir frapper la table avec son talon.

« C'était évident pour tout le monde, sauf pour elle-même ». Voilà bien des fraudes inconscientes.

Ochorowicz a d'ailleurs constaté qu'Eusapia ne peut pas rester quelques minutes immobile sans perdre le sentiment de ses pieds ; « et alors elle exécute divers mouvements déréglés sans s'en douter ».

« J'ai vu, ajoute Ochorowicz, des médiums taper avec leur poing sur la muraille, devant

témoins, tout en prétendant que c'était un esprit qui tapait ».

Donc, ce sont bien là des fraudes inconscientes; ou, pour mieux dire, ce ne sont pas des fraudes du tout. Car, pour qu'il y ait fraude, il faut volonté consciente de tromper : et alors ceci n'a plus rien de scientifique; tandis que les faits que je vous décris là sous le nom de fraudes inconscientes appartiennent bien vraiment à la science et peuvent être étudiés, comme nous le faisons, par des savants.

Cela dit, continuons l'analyse des séances de spiritisme.

D'après tout ce que nous avons dit de l'activité polygonale, vous devez conclure que, dans les séances de transe, le médium ne trouve rien de nouveau (l'imagination polygonale n'étant pas créatrice) : il dit ce qu'il sait, ne devine rien (nous l'avons vu dans le roman royal de Marie-Antoinette). — Souvent même il présente de l'absurdité ou au moins de la puérilité dans ses personnages et dans ses scènes.

P. Janet l'a admirablement fait ressortir quand il dit à propos des messages que les esprits plus

ou moins illustres envoient à la terre par les médiums.

« Comment les lecteurs de ces messages ne se sont-ils pas aperçus que ces élucubrations, tout en présentant quelques combinaisons intelligentes, sont, au fond, horriblement bêtes et qu'il n'est pas nécessaire d'avoir sondé les mystères d'outre-tombe pour écrire de semblables balivernes. Corneille, quand il parle par la main des médiums, ne fait plus que des vers de mirliton, et Bossuet signe des sermons dont un curé de village ne voudrait pas pour son prône. Wundt, après avoir assisté à une séance de spiritisme, se plaint vivement de la dégénérescence qui a atteint, après leur mort, l'esprit des plus grands personnages ; car ils ne tiennent plus que propos de déments et de gâteux. Allan Kardec, qui ne doute de rien, évoque tour à tour des âmes qui habitent des séjours différents et les interroge sur le ciel, l'enfer et le purgatoire. Après tout, il a raison; car c'est là un bon moyen d'être renseigné sur des questions intéressantes. Mais qu'on lise la déposition de M. Samson ou de M. Jobard, de ce pauvre Auguste Michel ou du prince Ouran, et l'on verra que ces braves esprits ne sont pas mieux

informés que nous et qu'ils auraient grand besoin de lire eux-mêmes les descriptions de l'enfer et du paradis, données par les poètes, pour savoir un peu de quoi il s'agit... Ce serait vraiment à renoncer à la vie future, s'il fallait la passer avec des individus de ce genre ».

Cependant certains médiums sont très intelligents dans leur polygone et paraissent inventer vraiment des choses. Il faut une analyse très fine et une observation très attentive pour montrer qu'au fond il n'y a rien de neuf.

Le meilleur exemple que je puisse vous citer de ce genre est certainement le *roman martien* d'Hélène Smith, le médium de FLOURNOY, dont nous avons déjà étudié le roman royal.

C'est un roman qui se passe dans la planète Mars.

Vous savez combien, vers 1892, on s'est occupé de la planète Mars, de la question de savoir si elle est habitée ou non, de la question des communications à établir quelque jour avec ses habitants. — Dans des publications très lues (à Genève en particulier, autour d'Hélène), CAMILLE FLAMMARION avait étudié les conditions d'habita-

bilité de Mars et avait prophétiquement décrit la merveille que serait dans l'avenir l'établissement de communications entre les habitants de la Terre et ceux de Mars.

On parlait aussi beaucoup à ce moment des fameux canaux de Mars et des «inondés» de cette planète... et de tout cela beaucoup dans le milieu où vivait Hélène.

En 1894, Hélène donne ses expériences chez le professeur LEMAITRE, en présence d'une dame (gravement malade des yeux) qui, ayant perdu son fils unique Alexis, trois ans auparavant, demande à ce qu'on évoque son fils. Dès la première séance, Alexis arrive en effet, accompagné de Raspail qui donne pour les yeux de la mère un traitement au camphre (comme dans son Manuel de la santé).

Le mois suivant, dès le début de la transe, Hélène voit dans le lointain et à une grande hauteur une vive lueur; elle se sent balancée, puis, est dans un brouillard épais, bleu, puis rose vif, gris, noir. Elle flotte. Puis elle voit une étoile qui grandit, devient plus grande qu'une maison. Hélène sent qu'elle monte et la table dit: LEMAITRE, ce que tu désirais tant!

Hélène, qui était mal à l'aise, se trouve mieux ; elle distingue trois énormes globes, dont un très beau. — Sur quoi est-ce que je marche? demande-t-elle. — Et la table répond : sur une terre, Mars.

C'était bien la réalisation du rêve de LEMAITRE qui, l'été précédent, avait dit à un familier d'Hélène : ce serait bien intéressant de savoir ce qui se passe dans d'autres planètes!

Et alors, voilà Hélène qui décrit toutes les choses drôles qu'elle voit dans Mars : «des voitures sans chevaux ni roues, glissant en produisant des étincelles ; des maisons à jets d'eau sur le toit ; un berceau ayant en guise de rideaux un ange en fer aux ailes étendues... Les gens sont tout à fait comme chez nous, sauf que les deux sexes portent le même costume formé d'un pantalon très ample et d'une longue blouse serrée à la taille et chamarrée de dessins...».

Dans une vaste salle de conférence, Raspail enseigne et, au premier rang des auditeurs, est Alexis.

Vous voyez comment est né, par LEMAITRE et la dame malade des yeux, qui a perdu son fils, ce roman martien qui se développe alors, après

une longue période (15 mois) d'éclipse et de rumination polygonale.

Raspail disparaît. Alexis occupe le premier plan. Il avait parlé français d'abord; maintenant il ne le sait plus, le comprend, mais parle uniquement le martien.

Dans une première séance, Hélène soutient une longue conversation avec une femme imaginaire, qui veut la faire entrer dans un bizarre petit char sans roues ni cheval. Cette femme lui parle un langage tout à fait étrange.

Léopold, qui est toujours là comme le compère dans une Revue, explique par le petit doigt «que c'est la langue de la planète Mars, que cette femme est la mère actuelle d'Alexis réincarné sur cette planète et qu'Hélène parlera elle-même martien».

Hélène monte dans un char, arrive à Mars et décrit les salutations à l'arrivée dans ce pays ou plutôt les mime: «gestes baroques des mains et des doigts; chiquenaudes d'une main sur l'autre, tapes ou applications de tels et tels doigts sur le nez, les lèvres, le menton... révérences contournées, glissades et rotation des pieds sur le plancher...».

Et le roman continue avec certaines scènes très émouvantes comme celle où la mère d'Alexis, croyant son fils dans Hélène, s'agenouille en sanglotant devant elle ; et son fils, par la bouche d'Hélène, la console en martien, mais avec des gestes si doux et des inflexions de voix si tendres que la pauvre mère en est transportée.

Hélène décrit et dessine des paysages martiens (les dessins sont reproduits dans le livre de FLOURNOY) : un pont rose avec des barrières jaunes plongeant dans un lac bleu et rose pâle, rivages et collines rougeâtres, sans verdure ; tous les arbres sont dans des tons rouge-brique, pourpres et violets.

Il décrit et dessine les habitants, Astané par exemple : teint jaune, cheveux bruns ; sandales brunes ; rouleau blanc à la main. Costume panaché or, rouge et bleu ; ceinture et bordure rouge-brique.

Puis il y a la foule «anonyme et confuse» qui occupe le fond des visions martiennes, «ne diffère de celle de notre pays que par la grande robe commune aux deux sexes, les chapeaux plats et les sandales liées aux pieds par des courroies».

Ces habitants ont à leur disposition des instru-

ments (qu'elle décrit et dessine aussi) qui lancent des flammes jaunes et rouges et leur servent pour voler dans les airs.

Il dessine aussi la maison d'Astané.

Une série d'images fixe la flore de Mars, toujours sans trace de vert.

«Ces spécimens, ainsi que les arbres disséminés dans les paysages, montrent que la végétation martienne ne diffère pas essentiellement de la nôtre, sans en reproduire cependant aucun échantillon nettement reconnaissable».

Mais évidemment ce qui a été le plus intéressant, ce sur quoi nous devons insister, c'est la *langue martienne*, si bien étudiée et analysée par FLOURNOY et par V. HENRY (1).

Au début, cette langue est rudimentaire, mal faite ; c'est un «pseudomartien», un «galimatias désordonné», «une puérile contrefaçon du français, dont elle conserve en chaque mot le nombre des syllabes et certaines lettres marquantes».

C'est «analogue au baragouinage par lequel les

(1) V. HENRY ; *Le langage martien.*

enfants se donnent parfois dans leurs jeux l'illusion qu'ils parlent chinois, indien ou sauvage».

Il faut une demi-année pour la «fabrication subliminale d'une langue proprement dite». N'avais-je pas raison de vous dire que nous trouverions dans cette étude des médiums spirites de magnifiques moyens d'étude du psychisme polygonal?

Quand la langue fut faite, il fallait la comprendre, avoir un dictionnaire.

Pour cela, FLOURNOY écrivit à Léopold «une lettre où, au milieu de considérations sur la haute importance scientifique des phénomènes présentés par M^lle^ Smith», il faisait «appel à sa toute-science en même temps qu'à sa bonté pour qu'il voulût bien» lui accorder des éclaircissements sur cette langue curieuse.

Deux jours après, Hélène, en transe, écrivit automatiquement la réponse en dix-huit alexandrins, dont voici les cinq derniers:

Quand son âme mobile aura pris la volée
Et planera sur Mars aux superbes couleurs!
Si tu veux obtenir d'elle quelques lueurs,
Pose, bien doucement, ta main sur son front pâle
Et prononce bien bas le doux nom d'Esenale!

Ainsi fut fait; et Esenale, le nom martien

d'Alexis réincarné, donna la traduction des mots et des phrases, quand on l'invoquait ainsi dans les visions martiennes.

La composition de la langue martienne fut d'ailleurs complète et comprit une écriture spéciale, des caractères spéciaux qui, après perfectionnement, se fixèrent aussi dans une forme définitive, ou au moins très prolongée, chaque lettre martienne ayant d'ailleurs son équivalent exact dans l'alphabet français.

Flournoy a ainsi patiemment reproduit, traduit et analysé quarante et un textes martiens. — Et il est arrivé à démontrer que le martien n'est « qu'un travestissement enfantin du français ».

Il faut cependant bien voir tout d'abord que ce martien est une *langue*, non un simple jargon ou baragouinage de sons quelconques dits au hasard. — Ce sont des mots, des mots qui expriment des idées et le rapport des mots aux idées est constant; la signification des termes martiens est constante.

Cette langue a même ses consonances, son accent, ses lettres de prédilection..., ce qui fait qu'on la reconnaît quand Hélène la parle (quoiqu'on ne la comprenne pas). — Ainsi par rapport

au français il y a surabondance des *é* ou *ê* et des *i* et rareté des diphtongues et des nasales.

C'est donc une langue et, on peut même dire, « une langue naturelle en ce sens qu'elle est automatiquement enfantée, sans la participation consciente de M^lle^ Smith ». Ce n'est pas une invention volontaire, par plaisanterie ou jonglerie.

Voici cependant ce qui prouve que cette langue n'est pas *neuve*, que c'est une modification enfantine et puérile du français.

D'abord, « le martien se compose de sons articulés qui, tous, tant consonnes que voyelles, existent en français ». Or, cela n'arrive jamais : dans les langues géographiquement les plus voisines de la nôtre (à plus forte raison dans les plus éloignées), il y a toujours quelques sons spéciaux à chacune d'elles (allemand, anglais, espagnol...). « La langue de la planète Mars ne se permet pas de pareilles originalités phonétiques ». S'il y a une différence, le martien serait plus pauvre que le français : il lui manquerait quelques sons articulés.

De même pour l'écriture : tous les caractères martiens et tous les caractères français se correspondent absolument deux à deux.

De plus, dans le martien, il y a des masses « d'équivoques, d'exceptions, d'irrégularités, qui font qu'une seule et même lettre revêt des prononciations très différentes suivant le cas et que réciproquement un même son s'écrit de diverses manières, sans qu'on puisse apercevoir aucune explication rationnelle pour toutes ces ambiguïtés ».

Eh bien, tout cela est identique en français.

En d'autres termes, on rencontre « dans ce prétendu idiome extraterrestre une collection de singularités et de caprices... dont la réunion, lorsqu'on y réfléchit, défie l'œuvre du hasard et constitue un signalement auquel il est impossible de se méprendre ».

Et cela conduit bien à cette conclusion : « le martien n'est que du français déguisé ».

Si on cherche, des textes connus, à dégager une grammaire martienne, on voit de même que «les règles de cette grammaire, si jamais elle voit le jour, ne seront guère qu'un décalque ou une parodie de celles du français».

En français, il y a des mots uniques à sens divers : ainsi la préposition *à* et le verbe *a*, l'article et le pronom *le*... Les mêmes analogies audi-

tives «sans égard pour le sens véritable» se retrouvent dans le martien.

Ainsi *à* et *a*, analogues de son en français, mais si différents de sens, se rendent en martien par le même mot *é*; — *le* (article ou pronom) est toujours *zé*; — *que* (aux multiples emplois) est toujours *ké*.

Plus fort encore, notre mot *si* devient *ii* dans l'acception *oui* comme dans celle *tellement*.

Dans les phrases, l'ordre des mots est absolument le même en martien qu'en français. — Et cela jusque dans les détails : la division ou l'amputation de *ne pas* ou l'introduction en martien d'une lettre inutile comme *t* de *quand reviendra-t-il?* (Kevi berimir *m* hed).

Cette possibilité de traduction juxtalinéaire, cette correspondance absolue mot pour mot, est «un fait extraordinaire et sans exemple dans les langues d'ici-bas. Car, continue FLOURNOY, il n'en est pas une, que je sache, où chaque terme de la phrase française se trouve toujours rendu par *un* terme, ni plus ni moins, de la phrase étrangère».

De plus, une notable proportion de mots martiens «reproduit d'une façon suspecte le nombre

de syllabes ou de lettres de leurs équivalents français et imitent parfois jusqu'à la distribution des consonnes et des voyelles».

Il devient de plus en plus clair que «cet idiome fantaisiste est évidemment l'œuvre naïve et quelque peu puérile d'une imagination enfantine (lisez : polygonale) qui s'est mis en tête de créer une langue nouvelle et qui, tout en donnant à ses élucubrations des apparences baroques et inédites, les a coulées sans s'en douter dans les moules accoutumés de la seule langue réelle dont elle eût connaissance».

Car les mots en eux-mêmes sont aussi différents que possible des mots français. L'auteur a prévu le dictionnaire, mais pas la grammaire.

«Le procédé de création du martien paraît consister simplement à prendre des phrases françaises telles quelles et à y remplacer chaque mot par un autre quelconque fabriqué au petit bonheur».

La suite de l'histoire du roman martien est bien curieuse et bien confirmative de ces déductions.

Flournoy, trouvant qu'il a suffisamment ana-

lysé le martien et commençant à trouver que cela devient monotone, dit à Hélène toutes ces objections sur l'authenticité du martien et ses preuves...

Hélène résiste, mais au bout d'un certain temps elle répond en quelque sorte à ces objections en perfectionnant ou au moins en compliquant sa langue martienne qu'elle place alors dans une autre planète innomée : c'est le *cycle ultramartien*, avec un personnage nouveau *Ramié*.

C'est dix-sept jours après la suggestion de FLOURNOY qu'Hélène réalise cette nouvelle incarnation de son roman polygonal.

Et la puissance pathogène de la suggestion apparaît lumineuse.

«J'avais, dit FLOURNOY, accusé le rêve martien de n'être qu'une imitation, vernie aux brillantes couleurs orientales, du milieu civilisé qui nous entoure ; — or, voici un monde, d'une bizarrerie affreuse, au sol noir, d'où toute végétation est bannie et dont les êtres grossiers ressemblent plus à des bêtes qu'à des humains.

»J'avais insinué que les choses et les gens de là-haut pouvaient bien avoir d'autres dimensions et proportions que chez nous ; et voici que les

habitants de ce globe arriéré sont de vrais nains, avec des têtes deux fois plus larges que hautes et des maisons à l'avenant.

» J'avais fait allusion à l'existence probable d'autres langues, relevé la richesse du martien en *i* et en *é*, incriminé sa syntaxe et son *ch* empruntés au français. — Et voici une langue absolument nouvelle, d'un rythme très particulier, extrêmement riche en *a*, sans aucun *ch* jusqu'ici, et dont la construction est tellement différente de la nôtre qu'il n'y a pas moyen de s'y retrouver ».

Ne trouvez-vous pas vraiment admirable cette *expérimentation* de FLOURNOY venant merveilleusement compléter ses *observations* pour montrer que tout est roman polygonal chez Hélène, roman polygonal lancé et dirigé par les suggestions ?

Je n'insiste pas sur les autres romans astraux d'Hélène : uranien, lunaire...

La démonstration est bien suffisante.

Je n'insisterai même pas non plus sur les contradictions et les impossibilités qu'on peut relever dans ce roman martien.

Léopold, en Mars, sait d'abord le français, puis

il l'oublie totalement, puis il le retrouve assez pour traduire le martien.

Mort en juillet 1891, il a, en février 1896, 5 ou 6 ans, « alors que les années de cette planète sont presque doubles des nôtres ».

Voilà qui a échappé à Hélène comme toutes les questions scientifiques sur Mars, qu'elle ignore absolument. — Rien sur ces fameux canaux de Mars, qui ont tant préoccupé les astronomes.

Rien sur la biologie et la sociologie en Mars : on y vit comme sur la Terre; les mœurs en sont comme les nôtres. « Il y a moins de distance entre les mœurs martiennes et notre genre de vie européen qu'entre celui-ci et la civilisation musulmane ou les peuples sauvages ».

Vous le voyez : rien de neuf, rien de créé dans ce roman polygonal.

« C'est une bonne et sage petite imagination de 10 à 12 ans, qui trouve déjà suffisamment drôle et original de faire manger les gens de là-haut dans des assiettes carrées avec une rigole pour le jus, de charger une vilaine bête à œil unique de porter la lunette d'Astané, d'écrire avec une pointe fixée à l'ongle de l'index au lieu d'un porte-plume, de faire allaiter les bébés par des

tuyaux allant directement aux mamelles d'animaux pareils à des biches... Rien des *Mille et une Nuits*, des *Métamorphoses d'Ovide*, des *Contes de fées*, ou des *Voyages de Gulliver;* pas trace d'ogres, de géants ni de véritables sorciers dans tout ce cycle. On dirait l'œuvre d'un jeune écolier à qui on aurait donné pour tâche d'inventer un monde aussi différent que possible du nôtre, mais réel, et qui s'y serait consciencieusement appliqué, en respectant naturellement les grands cadres accoutumés, hors desquels il ne saurait concevoir l'existence, mais en lâchant la bride à sa fantaisie enfantine sur une foule de points de détail, dans les limites de ce qui lui paraît admissible d'après son étroite et courte expérience ».

Je ne pense pas avoir besoin de m'excuser du développement que j'ai donné à l'analyse de cette belle Étude de Flournoy.

Rien ne pouvait mieux vous montrer ce qu'est la partie scientifique du spiritisme, en quoi tout cela rentre dans les maladies du polygone. — Flournoy, dans son second travail, qualifie le cas d'Hélène de *somnambulisme avec glossolalie*.

Vous comprenez donc maintenant la théorie scientifique du spiritisme entier (dans ses plus hautes manifestations) et vous comprenez l'utilité des développements que nous avons dû donner à l'étude préalable du psychisme inférieur ou automatique.

Vous voyez en même temps qu'il n'y a pas plus de divination et de supranaturel dans ces faits de spiritisme qu'il n'y en a dans les rêves et dans le somnambulisme spontané ou provoqué.

Il y a évidemment des conditions qui rendent l'illusion facile et font croire à un caractère divinatoire ou supranaturel.

Une de ces conditions les plus favorables à cette apparence de divination est l'*hypermnésie* que certains polygones peuvent présenter quand ils sont en état de désagrégation de leur O.

On comprend que la *mémoire* du polygone soit, à certains points de vue, plus étendue et surtout plus meublée que celle de O.

Car la vie polygonale continue dans certaines circonstances physiologiques où O ne recueille aucun document. Dans la distraction et dans le sommeil, O ne meuble sa mémoire d'aucun fait

nouveau. Au contraire, pendant ces mêmes états, le polygone peut recueillir et emmagasiner bien des souvenirs, que O ignore. Et si, plus tard, dans un état quelconque de désagrégation suspolygonale (rêve, hypnose, transe), le polygone révèle ce souvenir, il apparaîtra non comme un souvenir, mais comme une révélation, puisque son emmagasinement a été inconscient.

Ce souvenir, par cela même qu'il est un souvenir, sera conforme à la réalité, et alors la révélation d'une réalité apparaît comme une divination.

Myers (1) a très bien étudié ces divers degrés de mémoire polygonale et les classe en trois groupes : 1° le polygone contient des souvenirs que O lui a déposés, qu'il a connus par conséquent, mais qu'il a oubliés ; 2° le polygone contient des souvenirs qu'il a acquis directement, sans que O les ait jamais connus ; 3° le polygone contient des notions tirées par déduction et raisonnement polygonaux des données précédemment acquises.

---

(1) Myers : *De la conscience subliminale*. Compte rendu par Marcel Mangin, in *Annales des sciences psychiques*, 1897, 1898 et 1899. — Voir plus spécialement 1899, p. 229.

Il cite de curieux exemples de ces faits.

Delbœuf rêve le nom «asplenium ruta muralis» comme un nom familier. Au réveil, il ne peut pas se rendre compte d'où il a tiré ces mots qui ne lui rappellent rien, qui ont l'air d'être une création de son polygone. Longtemps après, il découvre ce nom «asplenium ruta muraria» écrit de sa propre main dans une collection de plantes qu'il avait faites sous la dictée d'un ami botaniste.

Miss X. voit dans un cristal l'annonce de la mort d'un ami. Elle n'en savait rien; c'était vrai: la nouvelle se trouvait dans un numéro du *Times*, avec lequel elle s'était antérieurement garanti la figure devant le feu.

Voilà un bien joli exemple des erreurs qu'on peut commettre en télépathie. Certainement, O n'avait pas lu le *Times*, ne savait pas la mort de l'ami: c'était une divination télépathique. Pas du tout. O pensait à autre chose, le polygone avait lu cela dans le *Times* et le révélait à O stupéfait dans la transe provoquée par le cristal.

Brockelbank perd un couteau de poche, le cherche vainement, n'y pense plus. Six mois après, il en rêve, voit la poche d'un vieux pantalon abandonné où est son couteau. Il s'éveille, y va,

le trouve. Divination ! Non. Souvenir polygonal inconscient réapparaissant ultérieurement.

Dans ce travail de MYERS, auquel j'ai emprunté ces deux exemples, vous trouverez d'autres cas d'objets égarés et retrouvés en rêve : c'est toujours le même mécanisme.

La chose devient bien plus jolie, mais pas plus mystérieuse, quand le polygone agrémente sa ressouvenance d'un peu de roman.

Une fillette perd un petit couteau auquel elle tenait beaucoup et ne le trouve plus. Une nuit, elle rêve qu'un frère qu'elle avait perdu et beaucoup aimé lui apparaît et la conduit par la main à l'endroit précis où était le couteau. Elle s'éveille, y va et le trouve.

Vous prévoyez combien il sera difficile d'empêcher cette enfant de croire à une révélation d'outre-tombe. — Et cependant c'est un simple fait polygonal, bien banal pour nous aujourd'hui.

Je n'ai pas le temps d'insister. Mais cela me paraît suffisant pour vous montrer combien grandes, et trompeuses cependant, peuvent être les apparences de divination dans tout cela — et par suite de quelles précautions il faut s'entourer,

avec quel soin il faut faire l'enquête avant de déclarer supranaturelle une expérience.

L'inconscience étant le caractère même des phénomènes polygonaux et des acquisitions polygonales, l'enquête est toujours extrêmement difficile sur l'origine et par suite sur le degré d'originalité et de nouveauté des manifestations polygonales.

XIII

LES LIMITES ACTUELLES DU SPIRITISME SCIENTIFIQUE. CE QUI RESTE EN DEHORS : LA SUGGESTION MENTALE, LA CLAIRVOYANCE, LA TÉLÉPATHIE, L'EXTÉRIORISATION DE LA FORCE ET DE LA SENSIBILITÉ.

Il me reste un gros chapitre à vous indiquer au moins : c'est celui des *terres inconnues et à découvrir* dans ce monde du spiritisme.

La doctrine du double psychisme et la connaissance de l'activité polygonale expliquent bien des choses dans le spiritisme ; mais elles n'expliquent pas tout.

Je dois énumérer ce qui reste en dehors et que je considère comme n'étant pas encore établi scientifiquement. Je crois qu'il n'y a pas lieu de chercher encore l'explication de ces faits : il faut commencer par établir leur existence.

A établir cette existence (ou la non-existence) doit travailler la science de l'avenir, sans préjugé et sans parti pris, mais avec une grande sévérité de critique.

Quels sont les principaux chapitres de ce domaine *à étudier?*

J'élimine tout ce qui est vraiment divination ou évocation d'esprits. — Ceci, non seulement n'est pas établi scientifiquement, mais ne peut pas l'être.

Une divination ou un miracle, quand ils deviennent scientifiques, ne sont plus divinatoires ni miraculeux.

La science étudie les lois. Les mots divination ou miracle ne peuvent s'adapter qu'à des exceptions. Donc, ce ne sont pas là objets de science.

Mais restent quatre grands groupes de faits, sur lesquels je dois attirer votre attention ; parce que, s'ils ne sont pas établis par la science ac-

tuelle, il n'est pas irrationnel d'admettre qu'ils le seront par la science de demain. Ce sont : la suggestion mentale, la clairvoyance, la télépathie, le déplacement des objets sans contact.

1. *Suggestion mentale.* — Ceci est si près de la science vraie que beaucoup de gens croient que c'en est une partie. Je ne le crois pas pour ma part.

Ochorowicz (1) a consacré à cette question un gros livre, riche de faits. Dans la Préface, Charles Richet pose très bien le problème Il s'agit, dit-il, d'établir ce fait : « en dehors de tout phénomène appréciable à nos sens normaux, à notre perspicacité normale, si vive qu'on la suppose, il existe entre la pensée de deux individus une corrélation telle, que le hasard ne suffit pas à l'expliquer ».

Ainsi posée, la question n'est pas encore résolue par l'affirmative.

Dans cette même Préface, Charles Richet dit très justement : «ce n'est pas à dire que je consi-

(1) Ochorowicz; *De la suggestion mentale*, avec une préface de Charles Richet, 1887.

dère, d'ores et déjà, la suggestion mentale comme prouvée rigoureusement. Certes non...». En général, quand les expériences «sont probantes (par la concordance des résultats), elles ne sont pas irréprochables, et, quand elles sont irréprochables, elles ne sont pas tout à fait probantes...». Et plus loin: «quoique M. Ochorowicz et d'autres avant lui aient amassé des preuves, elles n'entraînent pas la conviction absolue, intégrale, mais seulement le doute...».

Tous ceux qui ont fait de l'hypnotisme se sont sentis très près de cette démonstration; mais je ne crois pas qu'elle soit encore faite.

Avec une des malades du service, une hystérique que j'ai longuement étudiée avec vos prédécesseurs, j'ai cru y être arrivé et ai même fait inscrire à un Congrès, qui devait avoir lieu quelques mois après, une Communication sur la suggestion mentale. Et puis une série d'insuccès est venue me démontrer que la série antérieure de succès ne suffisait pas à établir la preuve scientifique de la chose.

Bernheim, Pitres, comme antérieurement Charcot, n'ont jamais vu positivement la suggestion mentale.

Donc, voilà un premier point à étudier.

A ceux que cela tenterait, je dois dire qu'il faut deux choses pour ces études : 1° un sujet (parce que, si la suggestion mentale existe, elle n'existe pas pour tout le monde ; il faut un sujet hypnotisable, un médium) ; 2° essayer des ordres extrêmement simples : sans geste, sans parole, sans grimace, demandez mentalement à un sujet de lever un bras, d'ouvrir la bouche, de soulever un pied...

2. La *clairvoyance* n'est pas impossible ; mais je ne la crois pas démontrée non plus.

J'entends par là la vision à travers les corps opaques. — *A priori*, rien d'antiscientifique à cela : l'opacité et la transparence étant aujourd'hui des choses absolument relatives, témoins les rayons Rœntgen.

Mais il faut des faits pour l'établir, et à l'abri de toute discussion.

Vous vous rappelez que j'ai cru trouver ce fait nouveau avec un sujet dont le Dr Ferroul m'avait beaucoup parlé et sur lequel ont été publiés d'intéressants travaux dans les *Annales des scien-*

ces psychiques. — Une première expérience réussit admirablement: le sujet lut à travers une enveloppe cachetée et un papier d'étain quelques lignes que j'avais écrites en français et indiqua des caractères russes mis au dessous.

Mais une seconde expérience, instituée et menée par nous et par une Commisssion de l'Académie de Montpellier, échoua complètement et même des plaques sensibilisées furent trouvées voilées par la lumière, quoiqu'elles fussent sensées n'avoir pas quitté leur boîte.

C'étaient peut-être des fraudes inconscientes comme celles d'Eusapia Paladino ; mais enfin ce fut un échec complet.

Je considère la clairvoyance comme non scientifiquement démontrée.

Mais il ne faut pas se décourager de la rechercher, si vous trouvez un sujet, et en réduisant toujours les premières expériences à des choses extrêmement simples.

3. La *télépathie* est à première vue plus difficile encore à admettre.

Il s'agit de sensations éprouvées par un sujet et se rapportant à un événement se passant réel-

lement à ce moment, mais à une distance plus ou moins grande, parfois très considérable.

Vous trouverez dans les *Annales des sciences psychiques* un très grand nombre de faits, certains très curieux et réellement troublants (1). Mais il faut plus que cela pour arriver à une démonstration scientifique définitive.

Toute supercherie mise à part, il y a des raisonnements polygonaux et des coïncidences qui peuvent simuler la télépathie, et le nombre de faits réussis devrait, pour être probant, être rapproché du nombre immense des faits non réussis, des pressentiments et des sensations étranges qui n'ont correspondu à aucune réalité.

Vous vous rappelez le rêve de la jeune fille qui voit la mort d'un ami ; c'était vrai, mais son polygone l'avait inconsciemment lu, la veille, dans un journal, dont elle se servait comme d'écran devant le feu.

On raconte souvent dans ma famille l'histoire d'une jeune femme qui pendant la guerre de 1870

---

(1) Voir aussi : GURNEY, MYERS et PODMORE ; *Les Hallucinations télépathiques*, trad. MARILLIER. Bibliothèque de philosophie contemporaine, 1899.

rêva, une nuit, que son mari (officier) mourait couvert de sang. Deux jours après, on apprit qu'en effet il avait été tué cette nuit-là par un obus.

C'est très curieux. Mais que de fois, dans les anxiétés de cette époque, son polygone a-t-il dû évoquer des pensées aussi sinistres ! On n'a noté que le jour où la réalité a été conforme. Mais cela ne prouve rien.

La même personne s'est séparée, il y a trois mois, de son petit-fils avec le pressentiment absolu qu'elle ne le reverrait plus. Ils se sont revus, ces jours-ci, devant moi en parfaite santé l'un et l'autre. Personne ne racontera ce pressentiment-là, comme l'autre.

Si je vous dis que la télépathie n'est pas démontrée, je ne veux pas dire qu'elle n'existe pas. — Quand on a vu le télégraphe sans fil, on ne doit plus nier *à priori* une suggestion mentale, même lointaine. — Seulement il faut une démonstration scientifique et cette démonstration n'existe pas.

4. Je vous dirai enfin encore la même chose des *déplacements des objets* à distance, *sans contact*, et des phénomènes de *lévitation*.

Ce groupe est symbolisé dans Eusapia Paladino. Vous savez par quels hommes de valeur scientifique et de probité absolues elle a été étudiée : elle fait monter les plateaux d'une balance et renverse des meubles ou donne des coups à distance.

Là encore, dans de nombreux travaux publiés sur ce sujet de l'extériorisation du mouvement, notamment ceux du colonel DE ROCHAS, vous trouverez une série de documents curieux et profondément troublants.

Mais il y a aussi de mauvaises expériences, non pas des expériences à échec (elles ne prouvent rien contre), mais des expériences à fraudes positives (conscientes ou non). Dès lors, on ne peut pas s'empêcher de se demander si dans les autres expériences il n'y a pas eu quelque fraude aussi, restée inconnue et non dépistée.

Quand la question aura été tranchée une première fois dans le sens de l'affirmative, tous ces faits serviront pour analyser le phénomène. Mais à la phase actuelle, quand il s'agit d'établir la seule existence réelle des faits, on doit se montrer beaucoup plus difficile.

XIV

CONCLUSION

Le Spiritisme est une question dont le médecin n'a pas le droit de se désintéresser. Il appartient à la Biologie humaine en fait et en droit.

En laissant de côté tout ce qui a trait à la jonglerie et au supranaturel, il y a une grosse partie du Spiritisme qui rentre dans un chapitre, aujourd'hui bien connu, de Physiopathologie des centres nerveux : le chapitre du psychisme inférieur ou automatique, de l'automatisme supérieur, de l'activité polygonale.

Le *Spiritisme scientifique* est à la fois une application de cette doctrine biologique et le point de départ de nouvelles études dans ce domaine. — Il appartient donc bien à la Biologie.

Cette étude scientifique du Spiritisme laisse de côté certaines questions intéressantes, dont l'existence n'est pas encore scientifiquement démon-

trée : comme la suggestion mentale, la clairvoyance, la télépathie et l'extériorisation de la force nerveuse.

Ce sont là des terrains livrés aux investigations de la science de l'avenir.

APPENDICE

A LA NOUVELLE ÉDITION

ESSAI DE RÉPONSE

AUX CRITIQUES FAITES A LA PREMIÈRE ÉDITION

Quoique les idées contenues dans ce livre ne soient ni bien originales ni bien importantes, elles ont fait naître, de divers côtés, à leur apparition, un assez grand nombre de critiques, en général bienveillantes, en tout cas courtoises, méritant par conséquent qu'on s'y arrête et qu'on les discute.

C'est ce que je vais essayer de faire aussi rapidement que possible.

I

On a d'abord critiqué l'Observation de maison hantée qui a été le point de départ de cette Étude et l'interprétation que j'en ai donnée.

Certains auteurs ont bien voulu l'accueillir avec bienveillance : Dariex, qui a reproduit l'observation et les réflexions dans les *Annales des sciences psychiques ;* Surbled, qui en a donné une longue analyse dans la *Science catholique ;* Flournoy, qui, dans les *Archives de Psychologie*, dit que ce cas est «une magnifique illustration de la théorie anglaise expliquant les *Poltergeists* par l'hypothèse de la *naughty little girl*».

Mais Gaston Méry (1) trouve «étrange» le raisonnement par lequel j'essaie d'établir qu'il y a eu de la «jonglerie» dans le cas de Daïmonopolis.

«Parce que la jonglerie était possible, dit-il, le docteur G. en conclut qu'il y a eu jonglerie. Cette conclusion ne peut, en aucune façon, nous satisfaire. Non, vraiment, il ne suffit pas qu'une chose soit possible pour que, forcément, elle ait lieu. Vous n'avez pas le droit de dire qu'il y a jonglerie si vous ne prenez pas le jongleur sur le fait».

Je crois que, *dans l'espèce*, quand il s'agit d'établir l'existence de phénomènes *non encore scientifiquement démontrés*, la démonstration de la *possibilité* de la jonglerie est déjà un argument important. Et n'avons-nous même pas pris «le jongleur sur le fait» à l'hôpital quand nous avons surpris et fait avouer Jeanne?...

Je crois pouvoir maintenir que, dans le cas particulier, Jeanne n'a pas agi «à distance», comme le suppose Gaston Méry. Notre fait ne constitue pas une preuve

(1) Gaston Méry: *L'Écho du merveilleux*, 15 juin 1903, p. 222.

de l'extériorisation motrice ; au contraire. Après ce fait comme avant, la démonstration scientifique des déplacements à distance reste à faire.

De même, PAPUS (1) dit aussi: « il est commode d'invoquer la jonglerie sans expliquer en détail comment cette jonglerie s'est effectuée et s'il n'y a pas des cas où des faits réels n'ont pas eu lieu. Pour que cette clinique, établie sur un fait seul, à l'encontre des habitudes scientifiques courantes, ait pu recevoir tout son développement, il aurait fallu rapprocher de ce fait d'autres analogues, relatifs aux maisons hantées, et M. G. aurait vu alors son fragile échafaudage bien près de s'écrouler, en analysant les phénomènes de Cideville et ceux de Valence-en-Brie ».

Je reconnais que je n'ai eu qu'une seule observation et je considère même comme une rare bonne fortune d'avoir pu observer d'aussi près un cas de ce genre.

Il est bien évident que de ce seul fait on ne peut pas déduire la jonglerie dans *tous* les autres faits que je n'ai pas observés. Je n'ai voulu montrer qu'une chose, c'est qu'en analysant bien un cas (comme l'a fait dans l'espèce mon chef de clinique le Dr CALMETTE), on peut lui dénier toute valeur scientifique pour établir l'extériorisation du mouvement.

D'ailleurs, je n'ai jamais prétendu démontrer que tout est jonglerie dans les maisons hantées ; j'ai suffi-

---

(1) PAPUS : *L'Initiation*, mars 1903, p. 243.

samment insisté sur les fraudes inconscientes et sur tous les mouvements inconscients pour ne pas mériter le reproche que me fait BECKER (1), quand il dit: «pourquoi l'hypothèse d'un dédoublement ou, si l'on ne veut pas aller jusque-là, d'une *action involontaire* et *inconsciente* de la jeune fille n'est-elle pas invoquée?» Ma réponse est toute faite à la page 54 du présent volume.

A la fin de ce même chapitre III (p. 66), je veux laisser aux *théologiens* la question de l'existence possible du *surnaturel* dans certains de ces cas.

GOUPIL (2) «ne comprend pas» cette manière de voir et la combat:

«Tout d'abord, dit-il, les théologiens ne sont pas plus avancés que nous et ils n'ont pas démontré l'existence du surnaturel. On ne comprend pas le surnaturel...».

C'est précisément parce qu'on ne comprend pas *scientifiquement* le surnaturel que je ne veux pas m'en occuper, ne voulant faire œuvre que de science positive.

Que les théologiens aient ou non démontré l'exis-

---

(1) BECKER: *Revue scientifique et morale du Spiritisme*, juin 1903, p. 733.

(2) GOUPIL: *Quelques notes sur l'exposé de M. G.: le Spiritisme devant la Science.*

tence du surnaturel, ceci n'est plus mon affaire, puisque je sépare la théologie et la biologie.

Tout chapitre qui, du domaine de la théologie, passe dans celui de la biologie, cesse par là même d'appartenir au surnaturel. Donc, je peux maintenir que la question des anges et des démons reste une question théologique et pas du tout une question biologique. *La biologie l'ignore.*

Je peux par suite maintenir ces « Limites de la biologie » auxquelles je tiens d'autant plus qu'elles m'ont valu des horions et des sarcasmes dans des camps philosophiques bien opposés (de la part de Le Dantec (1) et de Gaston Méry (2), par exemple).

II

Pour donner à mon argumentation un point de départ aussi solide que possible, j'ai choisi (chapitre V) le livre de Papus sur l'*Occultisme et le Spiritualisme*, récemment paru dans la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*.

Il paraît que j'ai commis là une grave hérésie que m'a amèrement reprochée la *Revue scientifique et mo-*

---

(1) Félix Le Dantec ; *Les limites du connaissable, la vie et les phénomènes naturels*. Bibliothèque de philosophie contemporaine, 1903, et spécialement p. 121.

(2) Gaston Méry ; *L'Écho du merveilleux*, 15 février et 1er juin 1903. — Gabriel Caramalo ; *Ibidem*, 15 mars 1903.

rale du Spiritisme (p. 735) : « nous regrettons que M. le Dr G., pour parler de spiritisme, ait cru devoir prendre les renseignements non chez les spirites, mais dans l'ouvrage de Papus intitulé : l'*Occultisme et le Spiritualisme*. Il est vraiment étrange de constater qu'un professeur se trompe à ce point ; car, enfin, les théories spirites ne sont point celles des occultistes et il est déplorable de voir une semblable confusion s'établir presque officiellement. Même négligence en ce qui concerne le choix des documents. Le professeur cite un cas de hantise et il emprunte le détail des faits à l'*Écho du merveilleux*....; actuellement il nous suffit d'avoir signalé la stupéfiante ignorance des savants officiels en ce qui concerne le spiritisme... ».

Pour l'*Écho du merveilleux*, qui avait trouvé, de son côté, que je ne l'avais pas cité assez explicitement (1), je ne lui ai emprunté que des détails intéressants appartenant à mon observation et la complétant ; mais on ne peut pas dire que je lui ai emprunté mon fait de hantise. Je n'ai d'ailleurs pas à défendre contre les spirites vrais ce journal, dont toutes les publications sont loin d'avoir la même valeur, n'ont pas été soumises au même contrôle, mais qui réunit des faits contre lesquels la colère des spirites m'étonne.

Plus étonné encore je suis du reproche qui m'est

---

(1) Gaston Méry ; Les petits trucs du docteur G. *L'Écho du merveilleux*, 15 février 1903, p. 61.

adressé d'avoir pris le livre de PAPUS pour point de départ.

PAPUS (1), lui, n'a pas été étonné du tout de l'accusation : « dès le début de son travail, G. commet une confusion qui se retrouvera dans toute son étude ; c'est la classification erronée des écoles spiritualistes. Faute de patience pour se reconnaître dans un domaine, nouveau pour lui, le professeur va mêler dans une même salade les occultistes, les spirites et même les catholiques psychistes comme GASTON MÉRY... J'entends déjà les récriminations que va s'attirer l'auteur, pour avoir donné un de nos ouvrages comme exposé de la doctrine spirite !!! mais je suis *un occultiste*, cher professeur, une horreur d'occultiste en style spirite..., c'est là une erreur de fait qu'il faudra vite corriger dans une nouvelle édition ».

On voit que PAPUS avait prévu l'article de BECKER ; ils sont donc entièrement d'accord pour dire qu'ils sont bien distincts les uns des autres et que je suis d'une «stupéfiante ignorance» dans ces choses, « nouvelles pour moi ».

Je reconnais mes torts ; mais je n'ai cependant rien changé dans cette nouvelle édition. Voici pourquoi.

Ce qui sépare et distingue en effet les trois écoles citées plus haut (occultiste, spirite et surnaturaliste), c'est la *théorie* et l'*explication* des faits d'extériorisation, de lévitation, d'apparitions..., les uns les expli-

(1) PAPUS ; Article cité de *L'Initiation*, p. 242.

quant par un perisprit (force psychique, fluide (1)...), les autres par la réincarnation ou la réapparition des esprits, les troisièmes par les anges ou les démons.

Mais je me suis toujours attaché, dans ce livre, à discuter l'*existence* des faits avant d'en discuter la *théorie*. A tort ou à raison, je suis arrivé à cette conclusion que ces faits d'extériorisation ne sont pas encore démontrés scientifiquement. Je n'avais donc pas à discuter, ni même à distinguer, les diverses théories imaginées pour expliquer ces faits dont je n'admets pas encore l'existence.

En d'autres termes, s'il y a des choses qui divisent les trois éléments de la « salade », il y a aussi des choses qui leur sont communes et qui sont fondamentales. Pour discuter ces choses fondamentales et communes, j'ai choisi un livre récent, bien fait; je l'ai discuté et je suis arrivé à ne pas admettre la réalité scientifique de ces choses fondamentales et communes aux trois sectes. Je n'avais plus besoin de discuter les autres théories : spirite ou surnaturaliste.

En réalité, je n'ai eu qu'un tort, bien difficile à éviter : c'est d'employer, pour désigner le tout, le mot *spiritisme*, qui, étymologiquement et pour certains encore actuellement, ne s'applique qu'à une partie des doctrines que j'étudiais.

---

(1) Voir aussi : Dr Edmond Dupouy ; *Sciences occultes et Psychologie psychique*, 1re édit., 1898. Nouvelle édit. Flammarion.

Mais quel mot meilleur et plus compréhensif devais-je prendre? Je me suis élevé contre l'accaparement par ces sciences des vieux mots de *spiritualisme* (1) et de *sciences psychiques* (2) qui doivent garder leur sens ancien. Le mot *occultisme*, plus général et plus vague, m'a paru mauvais, en ce sens que occultisme et science sont deux mots qui jurent; et d'ailleurs il eût paru aussi mauvais que celui de spiritisme puisque, lui aussi, il désigne une secte.

Tout cela est secondaire. Qu'il suffise de proclamer que j'ai pris le mot de *spiritisme*, non dans son sens étymologique étroit, mais dans un sens général, compris et admis par beaucoup de personnes qui ne doivent cependant pas toutes être d'une aussi « stupéfiante ignorance ».

Ces questions de mots ont peu d'importance; encore est-il bon que la discussion amène à préciser leur sens. Sans quoi, on ne peut plus s'entendre.

---

(1) Voir, sur ce point et sur toutes ces questions, les intéressants ouvrages du Dr Surbled : *Spiritualisme* et *Spiritisme* (Douniol, 1898) et *Spirite et médium, choses de l'autre monde* (Charles Amat, 1901); et plus spécialement, dans le premier de ces ouvrages, le chapitre XV, p. 267.

(2) Le Dr Goudard, dans un article d'ailleurs fort aimable, note aussi que pour moi « occultisme et sciences psychiques paraissent ne faire qu'un, bien que, parmi les investigateurs de la seconde catégorie, il en connaisse dont l'objectif est précisément de *désoccculter l'occulte* ». (*Bulletin de la Société d'études psychiques de Marseille*, mai-juin 1903, p. 48).

Ainsi je ne partage pas du tout la manière de voir du Dr Goudard quand il écrit (1) : «celui qui a étudié le spiritisme, en dehors de tout parti pris, sait parfaitement que les termes d'*esprit* et de *perisprit*, âme et corps *astral*, conscience et inconscience (ou *subconscience* ou conscience *subliminale*), *polygone* et *centre O*, etc., sont des revêtements divers d'un même concept», et plus loin : «les termes de *physique* et de *métaphysique* représentent des distinctions arbitraires de l'esprit».

Je crois que c'est aller un peu loin dans la synonymie de termes bien disparates et qui revêtent, chacun, un concept différent.

Il était donc utile de préciser le sens que je donne au mot *spiritisme* et je remercie les critiques qui ont provoqué ces précisions.

Dans mon même chapitre V on a critiqué non seulement le choix du livre de Papus, mais la manière même dont j'ai essayé de réfuter cette conception occultiste du spiritisme.

On m'a particulièrement reproché l'impression retirée du Compte rendu du *Congrès de Psychologie* de 1900 (p. 94).

«Au Congrès de Psychologie de 1900, dit Becker (2),

---

(1) Dr Goudard ; Article cité du *Bulletin de la Société d'études psychiques de Marseille*, juillet-août 1903, p. 68 et 70.

(2) Becker ; Article cité de la *Revue scientifique et morale du spiritisme*, p. 734.

il a été impossible de ne pas admettre les communications des écrivains de notre école et l'on a vu ce spectacle réconfortant que les plus audacieux négateurs, lorsqu'ils se sont trouvés en face des spiritualistes, ont, ou bien gardé le silence, ou, lorsqu'ils se hasardaient jusqu'à la contradiction, n'en ont pas été les bons marchands. On peut dire que les seules séances sensationnelles étaient celles réservées aux lectures sur ce sujet passionnant».

Et Papus (1): «ceux qui ont assisté au IV[e] Congrès international de Psychologie liront avec stupeur que *la conclusion unanime a été que rien de scientifique n'était encore établi*. Nous nous amusons encore de l'ahurissement de ce pseudosavant, donnant comme originales et personnelles des découvertes faites cinq cents ans avant notre ère et remis à sa place avec citations des textes par les occultistes, de cet autre qui invente une faculté de s'allonger aux neurones et qui proteste ensuite contre les *hypothèses des occultistes !* La vérité est qu'il n'a rien été répondu aux faits multiples présentés par les spiritualistes, et la clinique actuelle de M. G. est, au contraire, la meilleure preuve du succès des occultistes à ce Congrès».

Ce Congrès (comme plus modestement ma clinique) est évidemment une preuve de l'intérêt croissant que les savants de tous les genres prennent à ces ques-

(1) Papus ; Article cité de *L'Initiation*, p. 244.

tions. Ceci, personne ne le conteste, pas plus qu'on ne conteste le caractère «sensationnel» qu'avaient les séances consacrées à ces questions. Mais rien dans les citations que je viens de faire ne me semble renverser ce que j'ai dit dans mon livre de l'insuccès de ce Congrès au point de vue occultiste ou spirite.

Et Papus reconnaît bien qu'il y a encore quelque chose de mieux à faire pour ces sciences dans les Congrès, puisque, parlant plus loin (p. 254) de certaines expériences pour enregistrer des mots *pensés* sur des plaques au gélatinobromure, il dit: «nous conseillons donc à tous les expérimentateurs en psychologie de se préparer à fournir des expériences de ce genre aux membres des futurs Congrès. C'est là un moyen tout à fait scientifique, puisqu'il est évocable, à volonté, de répondre aux demandes des psychologues polygonaux».

Il est certain qu'un Congrès, dans lequel pareille démonstration sera faite, aura plus fait avancer la question de l'extériorisation de la pensée que ne l'a fait le Congrès de Psychologie de 1900.

On voit donc que la question reste posée de la même manière.

On ne doit pas dire avec Goupil: «l'hypothèse spirite (1), dans sa conception fondamentale, est

(1) Goupil appelle *spirite* une hypothèse analogue, à celle de Papus, de force psychique extériorisée. «La conception fondamentale» de l'hypothèse spirite est, dit-il, «un agent matériel fluidique, état particulier de la matière, organisé animiquement».

absolument scientifique, en ce sens qu'elle n'a rien d'irrationnel devant la science acquise».

Nous n'en sommes pas là ; nous ne discutons pas encore les hypothèses, mais les faits.

Du jour où l'extériorisation de la force nerveuse sera démontrée en fait, les théories seront faciles à trouver pour l'expliquer. Mais il faut d'abord établir la réalité scientifique des faits. Pour ma part, je crois qu'elle n'est pas établie.

Et Goupil le reconnaît quand il dit plus loin : «la preuve indiscutable, scientifique, de E(l'extériorisation de la force psychique) est donc difficile à produire ; la négation est plus difficile encore». Je ne nie pas l'existence possible *ultérieure* de cette preuve ; j'en nie l'existence *actuelle*.

C'est là toute la conclusion de mon chapitre V que je n'ai aucun motif de modifier.

III

J'arrive aux critiques qu'ont soulevées mes chapitres VI, VII et VIII : exposé et discussion de la doctrine des deux psychismes et des centres séparés pour le psychisme supérieur (O) et pour le psychisme inférieur (polygone).

A la conception, ainsi formulée et synthétiquement représentée par mon schéma, des deux psychismes, Pierre Janet a fait, dans la *Préface* même de ce livre, des objections auxquelles je dois m'arrêter, parce

qu'elles marquent la ligne de démarcation de ma responsabilité personnelle dans l'exposé de cette doctrine.

«Au point de vue psychologique, dit-il (p. XIII), la distinction de ces deux degrés de la conscience est loin d'être absolue, il y a bien des formes de transition et il ne faut pas oublier qu'un même phénomène psychologique par l'effet de la répétition et de l'habitude passe de l'une de ces formes de conscience à l'autre. Serait-il impossible d'imaginer que *ces deux formes de la conscience représentent deux degrés d'activité qui peuvent appartenir à tous les centres du cerveau?...*».

Sur l'objection tirée de l'existence des formes de transition, je crois m'être déjà assez expliqué à diverses reprises. La série quelconque des termes de transition entre le réflexe rotulien et le réflexe automatique supérieur ou entre le rêve et l'aliénation mentale ne me paraît pas être une raison d'identifier ces différents phénomènes et surtout de ne pas leur supposer des centres nerveux distincts.

Mais je crois utile d'insister un peu sur la seconde objection, celle que j'ai soulignée dans le texte de PIERRE JANET.

La question est celle-ci : PIERRE JANET a montré l'existence *physiologique* distincte des deux psychismes ; il se demande si j'ai eu raison d'admettre aussi l'existence *anatomique* de centres distincts pour ces deux psychismes ou si ces deux fonctions psychiques ne pourraient pas être des degrés différents d'activité des mêmes centres.

Cette grave objection m'a déjà été présentée par Joffroy au Congrès de Grenoble (1).

Mon éminent collègue de Paris a contesté que les neurones du psychisme inférieur et les neurones du psychisme supérieur fussent distincts les uns des autres et, à l'appui de son opinion, il rappelle qu'un acte volontaire, justifié au début, devient ensuite automatique et constitue un tic : l'acte a-t-il changé de siège et de centre et est-il passé des neurones supérieurs aux neurones inférieurs ?

J'ai répondu : non ; l'acte n'a pas changé de siège : *le siège s'est simplifié*. Dans l'acte volontaire normal, les deux ordres de centres psychiques interviennent et collaborent d'une manière inextricable. Quand l'acte cesse d'être volontaire et devient automatique, les neurones supérieurs cessent d'y présider et les neurones inférieurs continuent seuls à fonctionner, désagrégés de leur centre O.

« Je sais bien, avait dit Joffroy, qu'il faut distinguer les actes volontaires des actes automatiques ; mais je ne pense pas qu'il soit nécessaire de faire présider des neurones différents à leur production. J'admettrais volontiers que les actes nous semblent automatiques quand, sous l'influence de l'habitude, les neurones en jeu sont capables de réagir sous des excitations extrêmement faibles ».

---

(1) Joffroy ; *Revue neurologique*, 1902, p. 784.

La meilleure des preuves, ai-je répondu, que les centres inférieurs sont *distincts* des centres supérieurs, c'est qu'ils peuvent fonctionner *séparément* et *simultanément*. Quand Archimède sort tout nu de son bain, ce ne peut pas être avec les mêmes neurones que, d'une part, il trouve et proclame la solution de son problème et que, de l'autre, il sort de la baignoire et court dans la rue.

Il me semble qu'il y a assez d'analogies entre les critiques de JOFFROY et celles de PIERRE JANET pour que ma réponse à l'un puisse s'appliquer à l'autre.

Dans ce même Congrès de Grenoble, GILBERT BALLET a déclaré intéressante la distinction entre les psychismes supérieur et inférieur. Seulement il trouve l'inférieur plutôt supérieur, puisqu'il représente une sorte de perfectionnement du supérieur, qu'il est l'aboutissant des acquisitions du supérieur. On est bien plus fort quand on joue du piano avec son polygone que quand, au début, on en joue péniblement avec le centre O.

C'est la même objection qu'indique le Dr GOUDARD quand il dit (1) plus récemment : « est-il bien réellement *subalterne* ce monde caché qui fonctionne sans relâche, qui suit sa voie, sa direction logique, parallèlement à la conscience ? »

---

(1) Dr GOUDARD : Article cité du *Bulletin de la Société d'études psychiques de Marseille*, p. 72.

C'est l'idée de RIBOT que nous avons essayé de réfuter (p. 156) à propos de l'inspiration.

Je crois devoir maintenir les arguments que j'ai développés dans cette discussion et maintenir leur ancien sens et leur ancienne hiérarchie aux mots : psychisme supérieur et psychisme inférieur.

L'éducation (1) du polygone est faite par O ; donc O reste supérieur. L'activité polygonale est consécutive à l'activité de O ; ou plutôt l'activité simultanée des deux ordres de centres est consécutive à l'activité isolée de O. Mais O reste le centre supérieur de l'activité intellectuelle élevée, de l'invention et de l'imagination créatrice. Dans l'exemple, cité plus haut, d'Archimède, le centre avec lequel il a trouvé le problème (O) est bien supérieur au centre avec lequel il court tout nu (polygone). Dans le sommeil, l'hypnose ou la transe, le polygone peut montrer de l'intelligence, de la mémoire et de l'imagination, mais à un degré bien moindre, bien inférieur. O reste le centre de l'inspiration vraie, du psychisme supérieur ; le polygone, centre de l'automatisme psychologique, reste un centre de psychisme inférieur.

« La synthèse volitive, dit PAULHAN (2), est exacte-

---

(1) Pour la fin de ce paragraphe, voir : *L'Hypnotisme et la Suggestion*. Bibliothèque internationale de Psychologie expérimentale, 1903, p. 47.

(2) PAULHAN ; *La Volonté*. Bibliothèque internationale de Psychologie expérimentale, 1903, p. 4 et 16.

ment l'analogue de la synthèse créatrice, l'une étant dans l'ordre de l'activité ce qu'est l'autre dans l'ordre de l'intelligence... Ce qui est automatisme chez un pianiste exercé était une série d'actes de volonté et d'attention chez le débutant, comme ce qui est routine dans la manière d'un peintre ou d'un poète fut jadis une invention opposée à la routine de l'école... Quand un acte (automatique) nous est très pénible, quand il nous répugne ou nous froisse et que, cependant, nous jugeons qu'il faut l'exécuter, nous retrouvons tous les caractères de la volition la mieux caractérisée, l'arrêt momentané des tendances, l'hésitation et la délibération, la lenteur de l'adaptation, puis la décision, la synthèse active». C'est donc bien l'activité de O qui reste supérieure à l'activité polygonale ou automatique.

A un tout autre point de vue s'est placé le Dr Surbled dans sa critique.

A propos d'un ouvrage du professeur Baltus (1), Surbled (2) dit: «toutefois, il nous sera permis de regretter que notre éminent confrère de Montpellier subisse l'influence de la science matérialiste et admette, avec Hitzig et Flechsig, la *localisation de l'esprit*. Cette localisation, philosophiquement impossible, n'est pas prou-

(1) Baltus; *Le système nerveux et les organes des sens*, 2 vol. *Le cerveau*, 1 vol. Science et religion. Bloud.

(2) Surbled; *Revue du Clergé français*, 1er mai 1903, p. 635.

vée scientifiquement. Rien ne le démontre mieux que l'échec lamentable de la fameuse *théorie de Flechsig...*».

Cette même objection, SURBLED me l'avait déjà faite dans la *Science catholique:* «le cerveau n'est pas un organe psychique, c'est un organe de sensibilité et de mouvement...; quant aux facultés psychiques ou intellectuelles, elles n'ont ni siège, ni organes; elles ne sont pas localisables»; et j'avais essayé d'y répondre (1).

C'est là une critique que je tiens à relever parce que, formulée avec une extrême bienveillance par un confrère très indulgent, elle me préoccupe sur un des points de doctrine auxquels je tiens le plus.

J'avoue ne pas comprendre les expressions *science matérialiste* ou *spiritualiste* appliquées à la biologie. Il n'y a qu'une biologie, et puis il y a les applications que les diverses écoles philosophiques voudront faire de cette biologie. Mais, par elle-même, la biologie n'a pas plus de philosophie ou de religion qu'elle n'a de morale. Le biologiste, lui, doit avoir une morale et peut avoir une philosophie et une religion; mais pas la biologie.

Il y a donc deux questions: les centres cérébraux du psychisme sont-ils localisés actuellement? J'admets que non. Je crois cependant qu'il y a beaucoup plus de fait dans cette question que ne le croit SURBLED

(1) Préface de la 2e édition des *Limites de la Biologie*, 1903, p. XIII.

(psychisme du langage, des sens...). Tout ne réside pas uniquement dans les idées de Flechsig (voir plus haut, p. 176).

Je concède que nous ne savons pas où siège O. Mais nous connaissons le siège anatomique de plusieurs centres polygonaux ; or, ce sont bien là aussi des centres psychiques.

Admettons cependant que la question soit loin d'être terminée et que les centres psychiques du cerveau ne soient pas *localisés*. Mais ne sont-ils pas *localisables*, comme dit Surbled ; cette localisation est-elle *philosophiquement impossible*, comme dit le même auteur? Voilà la seconde question, capitale, sur laquelle je garde un avis différent de celui du critique.

Quelle que soit la doctrine philosophique admise, il est indiscutable que le cerveau est l'organe, l'*outil* nécessaire à la formation et à l'expression de la pensée dans les conditions connues de la vie humaine (1).

---

(1) On pourra comparer utilement l'opinion suivante d'un spiritualiste : «Cette âme spirituelle», dit Kirwan, dans d'intéressants articles sur la dissociation psychologique qui ont paru dans le *Cosmos*, «cette âme spirituelle est une activité douée d'intelligence, de sensibilité et de volonté, mais unie de telle sorte au corps qu'elle anime, qu'aucune de ces trois facultés maîtresses ne peut entrer en acte qu'avec le concours et par l'intermédiaire des organes de ce corps et de ces sens» (p. 1), et plus loin (p. 9 en note) : «...il peut y avoir et il y a réellement dissociation entre les organes encéphaliques sur lesquels agit l'âme et qui réagissent sur elle».

Qu'il y ait ou non dans l'homme une âme (1) immortelle, il n'en reste pas moins vrai que le cerveau est plus nécessaire à la pensée que la rate ou l'appendice. Pourquoi ne dirait-on pas aussi bien que certaines parties du cerveau (l'ensemble de l'écorce) sont plus nécessaires à la pensée que d'autres parties (le corps strié ou le noyau rouge,? Pourquoi n'admettrait-on même pas que certaines parties (à déterminer) de cette écorce sont plus nécessaires à certaines pensées (plus élevées) et certaines autres parties (beaucoup mieux connues) de cette même écorce plus nécessaires à d'autres phénomènes psychiques (moins élevés)?

Il n'y a rien là, ce me semble, de «philosophiquement impossible».

Voilà le seul point que je tienne à maintenir.

Le problème de la localisation cérébrale des fonctions psychiques n'est pas résolu ; mais il se pose devant tous les biologistes, quelle que soit l'école philosophique à laquelle ils appartiennent. Et la solution de ce problème, quand elle arrivera (ce qui est certain, sans que je puisse dire quand), cette solution, quelle qu'elle soit, restera une conclusion de biologie et ne pourra être invoquée par aucune école philoso-

---

(1) Voir ce que j'ai dit plus haut pour répondre à Binet qui trouve que mon centre O «ressemble un peu trop à la glande pinéale dans laquelle Descartes logeait l'âme» et à Dupbat qui m'accuse de vouloir réaliser «séparément les deux vieilles conceptions métaphysiques du corps et de l'âme».

phique ou religieuse contre une école adverse quelconque.

Par définition même, une Philosophie et une Religion doivent être trop élevées pour suivre les fluctuations que subit tout problème de biologie avant d'être définitivement résolu. Et, pour prendre l'exemple même cité par SURBLED, l'existence et l'avenir du Spiritualisme ne peuvent pas dépendre du succès de l'école de FLECHSIG ou du triomphe de ses adversaires.

Laissons la Biologie dans ses *limites* naturelles ; ne lui permettons pas d'en sortir ; mais ne lui en imposons pas non plus de fausses et de trop étroites.

Je passe aux critiques formulées par PAPUS (1) contre ce même malheureux schéma.

Il n'y a dans ce schéma, d'après mon contradicteur, que « prétentieux hiéroglyphes géométrobiologiques » ou « logomachie prétentieuse et enfantine qui a déjà bien fait rire les philosophes allemands et surtout WUNDT ».

Je ne ferai remarquer qu'une chose, c'est que ce pauvre schéma n'a pas pu faire rire WUNDT, puisqu'*il n'était pas né* quand a paru (1893) le livre de WUNDT auquel sont empruntées les citations visées par PAPUS. Les ironies et les critiques de WUNDT s'adressent, non

(1) PAPUS ; Article cité de *L'Initiation*, p. 246 à 252.

à mon schéma qu'il ne pouvait connaître, mais à la doctrine du double psychisme *qui ne m'appartient à aucun titre.*

Je suis au contraire absolument de l'avis de PAPUS, quand il dit : « si nous connaissons la situation anatomique de quelques-uns de ces centres (polygonaux), il en est d'autres, surtout parmi les sensitifs, que nous aurions plaisir à bien voir expérimentalement localiser. Et c'est là une lacune dans le suggestif schéma du professeur G. ».

Rien de plus juste. Je suis le premier à reconnaître ces lacunes et à souhaiter que la science expérimentale les fasse bientôt disparaître.

Deux objections graves sont faites par PAPUS : 1° l'indépendance des divers neurones et des divers actes réflexes; 2° la destruction continue des neurones qui empêche la fixité des centres.

Pour l'indépendance des divers neurones, je crois qu'aujourd'hui il est absolument démontré que cette indépendance n'existe pas *au point de vue physiologique.* Tous les neurones agissent les uns sur les autres, soit dans le même étage et le même système, soit d'un étage ou d'un système à l'autre. De même, l'indépendance des divers réflexes n'existe plus, toujours au point de vue physiologique, et l'action cérébrale peut se faire sentir sur les réflexes les plus éloignés, les plus médullaires inférieurs, comme le réflexe du tendon d'Achille (voir, plus haut, p. 100).

Sur le second point, la destruction incessante et le renouvellement des éléments anatomiques n'empêchent pas la fixité des centres. Les neurones du centre de Broca se détruisent comme les autres; mais c'est un fait d'expérience absolument démontré depuis cinquante ans, que *les neurones nouveaux de cette même région continuent la même fonction.* Quel que soit le renouvellement *anatomique*, ce sont toujours les neurones du pied de la troisième frontale gauche qui président *physiologiquement* au langage. *La mobilité anatomique n'exclut en rien la fixité physiologique.*

Enfin, dans une série de passages, Papus oppose le polygone au corps astral, comme si on était condamné à choisir entre ces deux hypothèses. Ainsi, il dit notamment (p. 251): «enfin, puisqu'il s'agit d'occultisme, je préfère encore notre notion du corps astral, traditionnelle et claire autant pour les Indous que pour nous, à ces prétentieux hiéroglyphes géométrobiologiques».

Il y a là un malentendu qu'il importe de faire disparaître.

Il n'y a pas plus de contradiction que de solidarité entre le schéma du polygone et la conception du corps astral. Ce sont là choses différentes. Le schéma du polygone s'applique aux deux psychismes et au psychisme inférieur ou subconscient ; le corps astral s'applique à l'extériorisation de la force nerveuse ou psychique.

Les deux conceptions n'ont aucun lien : l'une quelconque peut être vraie, l'autre étant fausse ; elles peuvent être vraies l'une et l'autre (1) ; et elles peuvent être fausses l'une et l'autre.

La réfutation définitive du polygone ne donnerait pas l'ombre d'une preuve nouvelle en faveur du corps astral.

En d'autres termes, les arguments en faveur du corps astral ne valent pas plus contre le polygone que les arguments en faveur du polygone ne valent contre le corps astral. Si j'ai discuté le corps astral dans ce livre (chapitre V), c'est avant d'avoir exposé le schéma du polygone et par conséquent sans me servir le moins du monde du polygone.

De toute cette discussion, dans laquelle les critiques voudront voir uniquement la preuve de l'importance que j'attache à leurs travaux, il me semble résulter que les coups définitifs n'ont pas encore été portés à la doctrine des deux psychismes ni même à la conception des centres distincts pour ces deux ordres de psychisme, conception synthétisée et représentée par le schéma du polygone.

Et je crois pouvoir terminer ce paragraphe par le jugement suivant de Flournoy (2) : «...les avantages

---

(1) Goupil a essayé de réaliser cette hypothèse en dotant les polygones d'une action extériorisée, mutuelle (E).

(2) Flournoy ; *Archives de Psychologie*, 1903, N° 7, p. 313.

de nos représentations anatomophysiologiques des faits psychiques ne doivent être ni surfaits, ni dénigrés. Ce serait les surfaire que de s'imaginer que ces architectures de centres et de neurones pourront jamais rivaliser en délicatesse avec les mille nuances de la vie intérieure et que leur dessin, sur le papier ou dans l'imagination visuelle, ajoutera quoi que ce soit à notre connaissance réelle des phénomènes psychiques; celle-ci est forcément toujours en avance sur sa traduction en langage neurologique et, même à supposer que l'on réussisse un jour à retracer adéquatement le dynamisme nerveux qui correspond à la conscience des sujets hypnotisés, aux états crépusculaires des médiums, aux rapports fuyants du moi-fictif et du moi-réel dans la contemplation esthétique de l'artiste ou dans l'illusion semiconsciente de l'enfant qui joue, etc., encore faudra-t-il qu'on ait d'abord réalisé en soi jusqu'à un certain point et observé et décrit du dedans en termes psychologiques ces faits si délicats et complexes d'expérience intérieure. Mais, d'autre part, ce serait dénigrer injustement les schémas nerveux que de les déclarer vains à cause de leurs insuffisances notoires ; car, en dépit de leur caractère inévitablement un peu forcé et arbitraire, ils ont le double avantage de prêter à notre pensée, toujours hantée par le besoin des figurations spatiales, l'appui grossier mais fort commode des symboles géométrico-mécaniques et de nous fournir dans ceux-ci un résumé et comme la quintessence de nos connaissances externes sur la constitution du système nerveux.

» Pour en revenir au schéma de G., il est certainement un des meilleurs qui aient été élaborés jusqu'ici ; il me paraît même de beaucoup le plus clair, le plus maniable, et au bout du compte le plus acceptable pour ceux qui s'occupent de psychologie anormale ou morbide, puisqu'il est immédiatement traduisible dans leur langue (1)... ».

IV

Toutes les critiques étudiées dans le précédent paragraphe s'adressaient à la doctrine du double psychisme et au schéma du polygone en général.

Passons aux *applications*.

D'abord, ces applications existent-elles ? L'exposé de cette théorie avait-il quelque intérêt et quelque utilité pour l'étude scientifique des diverses formes de spiritisme ?

---

(1) Le Dr Goudard (article cité p. 68) dit : « que faut-il penser de ce schéma de M. G.? Je le considère, quant à moi, comme le squelette dénudé, l'ossature élémentaire de la théorie que Pierre Janet exposa d'abord... ; et, de même que le squelette caractérise très bien un embranchement animal, le schéma en question s'adapte très bien, avec les variantes nécessaires, aux genres divers de phénomènes qui constituent le spiritisme scientifique. Au point de vue de l'enseignement, l'utilité en est évidente... ».

Gaston Méry ne le croit pas.

« Je prends, dit-il (1), pour absolument démontrée sa thèse (du Dr G.) sur le psychisme inférieur ou automatique.

» Que me fait cette thèse ?

» Je ne nie pas la satisfaction intellectuelle qu'on peut prendre à connaître le mécanisme psychique que demonte si savamment l'éminent professeur.

» Mais en quoi cela intéresse-t-il le sujet qui nous occupe ? »

Il me semble que, sans résoudre tous les problèmes posés (bien loin de là !), la théorie du double psychisme nous a permis, sinon d'expliquer au moins de rapprocher les uns des autres divers phénomènes restés épars : rapprocher divers phénomènes dans un même chapitre, c'est diminuer le nombre des obscurités, c'est réaliser un progrès ; c'est un commencement d'explication.

« Ce qui nous intéresse, en effet, continue Gaston Méry, ce n'est pas de savoir que Jeanne, si elle est l'auteur des phénomènes, en est en quelque sorte inconsciente et irresponsable... ».

Eh ! n'est-ce pas là déjà une question intéressante ? L'étude des fraudes inconscientes chez des sujets comme Eusapia Paladino n'a-t-elle pas une véritable importance scientifique ?

---

(1) Gaston Méry : Les explications de M. le professeur J. G. *L'Écho du merveilleux*, 15 juin 1903, p. 222.

Pour ma part, il ne me paraît pas indifférent de savoir qu'en dehors de la jonglerie volontaire et consciente et en dehors du surnaturel et du fluide, il y a des phénomènes considérables qui peuvent être produits par des mouvements involontaires et inconscients. Et il n'est pas indifférent de connaître les lois de ces mouvements involontaires et inconscients, lois dont l'étude forme en somme un chapitre nouveau et important de Physiologie ou plutôt de Physiopathologie nerveuse.

Voilà pour la question *générale* des applications du double psychisme.

Un mot sur quelques applications *particulières*.

Sur la *désagrégation suspolygonale* en elle-même et les faits de *dissociation psychique*, on pourra consulter, en dehors de ce que nous avons cité déjà : les articles de Ménard et de Kirwan (1) dans le *Cosmos* et le travail, antérieur, d'Arcelin (2).

---

(1) C. de Kirwan; *Quelques observations sur la dissociation psychologique*. Paris, Féron Vrau.

(2) Adrien Arcelin; *La dissociation psychologique. Etude sur les phénomènes inconscients dans les états normaux et pathologiques chez les dormeurs, les somnambules, les médiums*, etc. Paris, Bloud, 1901. — Travail important, très documenté, paru dans la *Revue des questions scientifiques* de Bruxelles. Je regrette de ne l'avoir connu qu'après avoir fait les Leçons contenues dans ce livre.

Pour les *tables tournantes*, BECKER (1) m'a reproché d'emprunter des arguments à BERSOT et GOUPIL (2) de citer les expériences de FARADAY.

Mes honorables contradicteurs oublient que j'ai cité ces auteurs dans l'historique de la question et qu'on eût pu, avec plus de raison, me reprocher de ne les avoir pas cités.

BERSOT décrit admirablement cet âge d'or des tables tournantes, que représente si bien une curieuse image récemment publiée par le *Correspondant médical* (3), et qui marque une étape importante dans l'histoire du spiritisme.

Quant aux expériences de FARADAY, elles peuvent paraître enfantines aujourd'hui ; mais, il y a cinquante ans, elles étaient, avec les travaux de CHEVREUL, ARAGO, BABINET, l'abbé MOIGNO, le commencement des tentatives d'explication scientifique dans le domaine du merveilleux et des esprits.

Il était donc utile de parler de toutes ces choses, en leur laissant leur valeur, sans l'exagérer ni la diminuer.

---

(1) BECKER ; article cité de la *Revue scientifique et morale du spiritisme*, p. 735.

(2) « ...Voilà, pardieu ! une belle trouvaille que FARADAY a faite là.... » (GOUPIL).

(3) *Correspondant médical*, 31 juillet 1903, p. 15. Aspect des salons de Paris en 1853.

Sur le même sujet, Albert Coste m'objecte qu'en général dans les actes polygonaux, « O est totalement absent, il est ailleurs, il ne s'en mêle pas », tandis que, dans les tables tournantes, « O est tout entier présent, pris tout entier par l'acte à venir, absorbé en lui ». Comment les mêmes actes polygonaux peuvent-ils se produire dans des circonstances si différentes, si opposées ?

La remarque est très juste; mais je crois l'avoir prévue en montrant précisément que, dans les tables tournantes, O agit puissamment sur son polygone qu'il met en expectant attention, dans la posture voulue pour le mouvement de rotation ; mais cet O est tellement absorbé par cette pensée qu'il ne fait plus attention à ce que fait son polygone ; les deux ordres de centres psychiques sont désagrégés *partiellement* : OK centrifuge fonctionne, KO centripète ne fonctionne plus. En réalité, O incite le polygone ; mais quand le polygone agit, O ne s'en doute pas et ne s'aperçoit du mouvement polygonal qu'à son résultat : la rotation de la table.

C'est exactement ce qui se passe chez le directeur dans le cumberlandisme : O pense beaucoup à l'objet caché, met son polygone en posture conforme, mais ne s'aperçoit pas que son polygone pousse le dirigé, tant il est concentré dans la méditation qu'on lui a recommandée.

Je n'ai parlé, pour le *cumberlandisme*, que des expériences *avec contact*, ajoutant que les expériences *sans contact* ne paraissent avoir été réussies que dans des représentations, sans contrôle scientifique suffisant.

Récemment, le Dr Laurent a bien voulu me communiquer de curieuses expériences (qu'il va publier) (1) sur ce point important.

Étudiant, puis répétant, les expériences de Pickmann, Laurent a « pu exécuter, à la distance de 4 mètres environ, les ordres donnés mentalement par certaines personnes, ordres très simples, bien entendu, tels que le choix d'un objet sur une table ».

Le Dr d'Ardenne de Tizac va aussi publier des faits curieux qui semblent résoudre la question de la suggestion mentale ou à distance.

Laurent a très bien analysé la chose sur lui-même et a constaté qu'il y avait hyperacousie chez le sujet dirigé et perception de mots inconsciemment prononcés par le directeur : « à droite, à gauche, oui, non... ».

Ainsi analysés, ces faits restent très curieux, mais ne sortent pas des explications reçues.

---

(1) Dr Laurent : *Les procédés des liseurs de pensée ; cumberlandisme sans contact.*

Le même docteur LAURENT a aussi très bien analysé les *Sourciers* (1) dans le même travail : « ...un bon sourcier doit donc, dit-il, réunir la connaissance empirique réelle des terrains à une faculté d'abstraction que peuvent favoriser soit l'hystérie, soit la volonté, et qui se rencontre fréquemment chez les gens rendus méditatifs par la vie solitaire, habitués à laisser errer leur rêverie sous la vague conduite d'impressions à peine perceptibles. Cette vie d'isolement mène tout naturellement au grand développement de l'automatisme psychologique... ».

Ceci complète très bien la théorie de JANET sur la question, théorie à laquelle nous nous sommes ralliés.

---

(1) On consultera avec fruit, également sur les sourciers, un intéressant travail de SURBLED (*Science catholique*, septembre 1902), bien antérieur à ma première édition, mais que j'ignorais. Je ne crois pas encore démontrée son hypothèse d'une influence magnétique. Mais je note des expressions qui s'accordent bien avec notre théorie des sourciers. Leur divination, dit-il, « se fait *automatiquement* ». Les sourciers « *pressentent* » les sources. Or, comme dit PIERRE WEBER (*Amour, Amour...*, p. 219), le pressentiment est le « calcul inconscient et rapide des probabilités ». Tout cela ramène donc l'opération du sourcier à une fonction polygonale. — Seulement, il faut ajouter que « n'est pas sourcier qui veut », que tous les polygones ne sont pas capables de cette fonction, comme tout le monde ne fait pas tourner les tables et ne réussit pas le cumberlandisme. Il y a là encore bien des éléments qui nous échappent et que la science ultérieure devra analyser.

D'Ardenne de Tizac, dont je parlais tout à l'heure, fait une objection à ma théorie de l'*hypnotisme*.

Comment, dans cette théorie, peut-on, dit-il, comprendre l'hypnotisme des animaux ? Les animaux n'ont que le polygone ; n'ayant pas de centre O, ils ne peuvent pas présenter de désagrégation suspolygonale et laisser leur polygone obéir au centre O de l'hypnotiseur.

Je répondrai d'abord que l'hypnotisme des animaux diffère beaucoup de l'hypnotisme de l'homme. On endort les animaux, on les immobilise et on les insensibilise par des procédés analogues à ceux de l'hypnotisation, mais on ne les suggestionne pas. On ne les met donc pas dans un état identique à l'hypnose de l'homme, puisque la caractéristique même de l'hypnose est l'état de suggestibilité. Et c'est cet état de suggestibilité qui nécessiterait la désagrégation suspolygonale.

En second lieu, si les animaux n'ont pas un O identique à celui de l'homme (libre, responsable...), on peut bien admettre (et je crois que c'est la vérité) qu'ils ont, eux aussi, deux étages de centres psychiques : un centre O, réduit, diminué, moins étendu que celui de l'homme, mais existant, et faisant l'individualité supérieure du sujet, et des centres polygonaux, très développés au contraire, puisqu'ils sont le siège de l'instinct et de tout l'automatisme de l'animal.

Nous pouvons donc continuer à garder la théorie de la désagrégation suspolygonale dans l'étude de l'hyp-

nose ; ce qui nous permet de laisser aux mots hypnotisme et suggestion un sens précis, que la majorité des auteurs est loin de leur reconnaître (1).

V

C'est à notre dernier chapitre «les Limites actuelles du spiritisme scientifique» qu'ont été faites les critiques les plus vives, quoique ce chapitre soit le plus court. Courtes seront aussi nos réponses, parce qu'il n'a pas été fourni de faits nouveaux de nature à modifier ma manière de voir.

Contre mes conclusions relatives à la *suggestion mentale*, on ne pourra pas invoquer les expériences de Laurent, puisqu'au contraire elles démontrent la non-existence de la suggestion mentale dans des cas où, avec une analyse moins avertie et moins subtile, on eût pu la supposer.

Les faits de d'Ardenne de Tizac sont plus troublants, je le reconnais. Je les enregistre, mais ils ne suffisent pas à entraîner une conviction générale ; il faut qu'ils se multiplient.

---

(1) Récemment encore, à l'Association néerlandaise pour la protection de l'enfance, Winkler, d'Amsterdam, définissait la suggestion «la production d'une conviction» (*Journal de Neurologie*, 20 juillet 1903, N° 14, p. 315). Autant vaut supprimer le mot suggestion.

Tout le monde reconnaît qu'on est tangent à la solution de questions nouvelles, mais qu'on n'y est pas encore arrivé.

Voyez ce que m'écrivait le professeur Charles Richet : «...vous avez raison de dire qu'en fait de spiritisme, rien n'est encore rigoureusement démontré. Pourtant, je crois bien que la démonstration approche et que, d'ici à quelques années, il y aura enfin cette preuve ou ces preuves que nous avons tant cherchées. J'ai par devers moi, depuis quelques mois, quelques faits qui me semblent défier toute critique. Ils n'ont qu'un tort, c'est d'être non répétables et uniques, de sorte que ce n'est pas encore le moment scientifique et je ne les publie pas. Mais qui sait si bientôt?...».

Voilà le langage d'un savant, et d'un savant à l'esprit large et libéral, qui ne demande pas mieux que de voir s'étendre le domaine de nos connaissances sur ces terres encore inconnues du merveilleux. Il souhaite, il espère la démonstration scientifique, il la croit prochaine, mais il reconnaît qu'elle n'existe pas encore.

Après des affirmations semblables, on ne peut pas souscrire à cette phrase de Becker (1): «il nous semble qu'après les recherches des de Rochas, Lombroso, Schiaparelli, du Prel, Charles Richet, etc., les faits d'action à distance et de lévitation ne sont pluscontes-

(1) Becker; Article cité de la *Revue scientifique et morale du spiritisme*, p. 735.

tables». Je suis obligé de maintenir que ces faits sont encore «contestables», puisque, un des plus éminents parmi ceux que cite Becker, Charles Richet déclare lui-même que la démonstration scientifique est peut-être proche, mais n'est pas faite.

Je n'ai jamais dit autre chose.

Il va sans dire que, le jour où ces faits seront démontrés, tout le monde les acceptera. Je n'ai jamais parlé que des limites *actuelles* du spiritisme scientifique ; je ne lui ai jamais assigné de limites *définitives*.

J'ai cependant laissé en dehors de la science, même en dehors de la science à venir et de la science possible, «tout ce qui est vraiment divination ou évocation d'esprits». Flournoy (1) me l'a reproché. Je crois que la querelle porte surtout sur les mots.

Qui dit divination dit processus anti ou tout au moins extrascientifique. En science, on peut prévoir, pressentir, c'est-à-dire indiquer des choses futures en se basant rationnellement sur les choses connues (passées ou présentes) ; mais on ne devine pas, on ne prophétise pas. Donc, du jour où une *divination* devient *scientifique*, elle cesse d'être une divination pour devenir une présomption ou une *prévision rationnelle*. Voilà comment la divination me paraît être hors de la science, même à venir.

---

(1) Flournoy ; Article cité des *Archives de Psychologie*, p. 311.

Quant aux *esprits*, leur étude et leur *évocation* supposent l'existence et la survivance au corps d'un esprit, questions graves qui se posent à notre intelligence, mais ne sont pas l'objet de la science telle que nous l'envisageons ici, c'est-à-dire de la science biologique. Donc, c'est encore là hors de la science, même à venir.

Au contraire, la question du perisprit, du fluide, de l'extériorisation de la sensibilité et du mouvement... n'est pas encore résolue par la science actuelle, mais peut très bien l'être par la science à venir. Elle n'est pas hors de la science biologique.

Voilà la distinction que j'ai voulu établir et que je crois devoir maintenir.

Cette dernière question de l'*extériorisation du psychisme* reste le problème à résoudre pour tous ceux qui veulent réduire le domaine du merveilleux et accroître celui de la science. Et, le jour où la lumière sera définitivement faite sur ce point, tout le monde saluera avec joie cette *acquisition* nouvelle de la science.

Car, il faut bien le remarquer, ce sera une connaissance *de plus* à ajouter à toutes celles que nous avons et nullement à mettre *à la place* d'une connaissance antérieure.

C'est pour cela que je n'accepte pas du tout la pen-

sée développée par PAPUS (1) dans le paragraphe suivant.

«Le point le plus intéressant de cette discussion est la transmission de pensée. On sent que c'est là le point faible de la théorie du polygone. Cette pauvre transmission de pensée (sans contact, bien entendu), c'est comme le sabre de M. Prudhomme, elle sert à expliquer les faits spirites troublants sous la plume des critiques scientifiques et elle est énergiquement niée quand elle vient jeter la boule dévastatrice dans le jeu de quilles académiques. En somme, si la possibilité d'action hors de l'être humain et sans contact de la force psychique est une fois démontrée, le polygone et ses mirifiques adaptations s'écroulent aussitôt».

J'avoue ne pas voir du tout la logique de cette conclusion.

Le schéma du polygone s'applique au psychisme humain dans ses manifestations propres, intérieures, intrinsèques. Le jour où on aura découvert et démontré une force psychique capable de s'extérioriser, ce sera un chapitre *à ajouter* et un chapitre très important, mais qui ne changera rien aux lois antérieurement connues du psychisme intérieur.

GOUPIL l'a si bien compris que, voulant adapter le polygone à sa conviction du fluide rayonnant, il dote ce polygone d'une sorte de pouvoir émissif qu'il appelle E.

---

(1) PAPUS ; Article cité de *L'Initiation*, p. 252.

En somme, le jour où l'extériorisation sera démontrée, toutes les doctrines antérieures du psychisme devront être *complétées :* mais aucune de ces doctrines ne sera ni confirmée ni infirmée par cette nouvelle découverte.

J'attends donc, je peux même dire que je souhaite, la démonstration scientifique de cette extériorisation psychique sans craindre que cela fasse écrouler mon schéma ni que cela dévaste mon jeu de quilles académiques.

Il me semble qu'après toutes ces explications on doit reconnaître l'erreur de ceux qui me classent parmi les «adeptes de la négation à outrance» (1).

Je nie la démonstration scientifique *actuelle* de certaines choses, voilà tout; mais je ne nie pas la démonstration scientifique *ultérieurement possible* de ces mêmes choses. Je ne nie donc pas «à outrance».

Je n'accepte pas non plus qu'on dise que je nie de parti pris tout ce qui n'est pas explicable par mes théories.

Ainsi, Gaston Méry (2) dit: «ce travail va nous cau-

---

(1) Voir: Gabriel Caramalo; Manifestations spirites. L'*Écho du merveilleux*, 15 mars 1903.

(2) Gaston Méry; Les explications de M. le professeur G. L'*Écho du merveilleux*, 15 juin 1903, p. 221.

ser une première surprise. Nous allons nous apercevoir que le docteur G. — en toute bonne foi évidemment et par une sorte d'aveuglement qu'on a constaté souvent chez les savants les plus consciencieux — ne retient comme établis, comme prouvés, comme réels, que les phénomènes qui concorderont tout à l'heure avec ses théories et qu'au contraire il écarte, *à priori*, comme imaginaires ou truqués, tous ceux qui seront en désaccord avec les mêmes théories».

Et Papus(1): «dans la classification des faits spirites en faits admissibles par la science et en faits non encore admissibles, le savant professeur montre bien comment une théorie préconçue peut aveugler un esprit qui se croit impartial. En effet, et tout naturellement, il se trouve que les faits spirites scientifiques sont ceux qui peuvent être expliqués par le polygone et les faits non scientifiques sont... tous les autres !»

Dans ces deux passages qui reproduisent le même argument, mes contradicteurs me paraissent oublier la méthode générale qui est toujours suivie dans les sciences d'observation comme la Biologie: on commence par établir les *faits*, bien séparer ceux qui sont démontrés et ceux qui ne le sont pas encore; ensuite, mais seulement ensuite, on cherche une *théorie* qui s'applique à ceux de ces faits qui paraissent établis.

Construite pour expliquer les faits scientifiquement

---

(1) Papus; Article cité de *L'Initiation*, p. 252.

établis, la théorie ne s'applique naturellement qu'à ceux-là, par définition. Mais la théorie n'est pas *préconçue;* on ne fait pas le cadre d'abord, sauf à déformer ensuite le tableau pour l'y adapter. On fait d'abord le tableau, on s'occupe ensuite du cadre.

Ce qui explique l'erreur des critiques, c'est que l'ordre *didactique* n'est pas toujours le même que l'ordre *chronologique*.

J'ai décrit le schéma du polygone et ses autres applications avant de l'appliquer au spiritisme: c'est une méthode d'enseignement. Mais, en fait et dans le temps, j'ai d'abord réuni les faits, ou plutôt Pierre Janet a d'abord réuni les faits observés et scientifiquement établis, et, ensuite, en s'appuyant sur ces faits, il a fait la doctrine du double psychisme que j'ai essayé de synthétiser dans le schéma du polygone.

Jamais l'idée ne m'est venue et ne me viendra de modifier ou de retrancher des faits pour sauver ce pauvre schéma auquel je ne tiens pas tant qu'on pourrait le croire. *Le jour où on aura scientifiquement établi des faits nouveaux qui, sans le détruire, nécessiteront une modification, je le modifierai ; et le jour où on aura scientifiquement établi des faits nouveaux qui seront en contradiction avec ce schéma, je le supprimerai.*

Quelle que soit sa valeur actuelle (vraie ou supposée) pour la synthèse et l'enseignement, *un schéma est toujours aux ordres des faits.* En Biologie, les théories sont secondaires et changeantes; les faits bien observés et scientifiquement établis restent et s'accroissent, mais ne s'entredétruisent pas.

VI

Cet *Appendice* était déjà remis à l'imprimeur quand j'ai reçu un important ouvrage de MAXWELL (1), dans lequel mes Leçons sont l'objet d'une critique, dont l'auteur me demande de « pardonner la vivacité ». Rien ne m'est plus facile. On est toujours flatté d'être lu et critiqué — fût-ce vivement — par un homme comme notre confrère, l'éminent avocat général de Bordeaux, qui enguirlande sa critique de mots très aimables et surtout (je ne crains pas de le reconnaître) qui a raison sur plusieurs points dans cette critique.

Il a raison notamment quand il me reproche de n'avoir pas assez lu et discuté *tout* ce qui a trait à ces questions et d'employer le mot spiritisme dans un sens qui n'est pas le vrai...

Mais je demande à me défendre en quelques mots sur le reproche principal que me fait MAXWELL et qu'il synthétise ainsi (p. 229) : « si j'ai bien compris la pensée de l'éminent professeur, il ne considère comme scientifique dans le spiritisme que ce qui en constitue les phénomènes frauduleux conscients ou inconscients, c'est-à-dire ce qui en forme la partie non spirite. Ce

---

(1) J. MAXWELL ; *Les phénomènes psychiques. Recherches. Observations. Méthodes.* Bibliothèque de philosophie contemporaine, 1903.

qui constitue l'essence même du spiritisme n'est pas scientifique. Mais alors pourquoi étudier sous ce nom des faits connus et classés et qui ne sont pas du tout ceux que le spiritisme affirme ? »

Si on prend le mot spiritisme dans son sens étymologique et étroit, il est certain que tout ce que, de son domaine, on fait entrer dans celui de la science biologique, cesse d'être du spiritisme. Je le veux bien. Mais le but que je poursuis reste celui-ci : quelle est, dans l'état actuel de nos connaissances positives, la partie du spiritisme qui doit en sortir pour devenir scientifique (ce que j'appelle spiritisme scientifique) et quelle est la partie qui reste dans le spiritisme vrai ou occultisme (au sens étymologique de ces mots) ?

Or, on remarquera que tout ce que MAXWELL proclame *aujourd'hui hors* du spiritisme et dont je fais le spiritisme scientifique *appartenait* bien au spiritisme *autrefois :* les mouvements avec contact au temps des Fox, le cumberlandisme avec contact... étaient du spiritisme. Avant l'analyse de FLOURNOY, les transes d'Hélène Smith n'appartenaient-elles pas au spiritisme ? La curieuse observation d'apports que rapporte PIERRE JANET dans la Préface de ce livre n'a-t-elle pas été scientifiquement extraite du bloc spirite ?

Donc, il y a eu et il y a un travail fait, une invasion accomplie de la science sur le domaine du spiritisme (au sens où le prend MAXWELL). C'est l'état actuel de cette invasion, de cette conquête progressive, que j'ai voulu indiquer et mettre au point. Cela ne mérite ni

grand compliment ni grande critique : c'est œuvre simple de professeur parlant aux étudiants de sa Clinique.

Le seul point à discuter est celui-ci : ai-je tracé exactement les *limites actuelles* du spiritisme ? ou suis-je resté en deçà ? est-on dès maintenant autorisé à extraire du spiritisme ou de l'occultisme, pour les mettre dans la science, les faits d'*extériorisation de mouvement ou de sensation* ?

Je ne le crois pas. Et l'intérêt même que tout le monde attachera au livre de Maxwell prouve que la question n'est pas encore réglée.

On trouvera, en effet, dans ce livre de nouveaux documents expérimentaux, très loyalement observés et rapportés, notamment sur les *raps* (bruits perçus à distance) et les *mouvements sans contact* avec des médiums *non professionnels* et en *pleine lumière*. De plus, l'auteur montre que les médiums sont plus nombreux qu'on ne croit ; ou du moins il découvre une action d'extériorisation chez les assistants (en présence du médium, il est vrai). Par là, il ouvre un chapitre bien important de l'étude de la force *atténuée* d'extériorisation chez des sujets non médiums ; fait très important : car il paraît jusqu'ici bien étrange qu'une force de cette importance physiologique n'appartienne qu'à quelques sujets exceptionnels et se trouve chez eux à un haut degré, sans se retrouver à des degrés moindres chez la plupart des autres hommes.

L'intérêt que tous les lecteurs prendront à ces expériences de MAXWELL prouve bien, comme je disais tout à l'heure, que la question n'était pas définitivement réglée avant lui et que par suite mes conclusions sur les limites actuelles du spiritisme scientifique ne sont pas tellement insoutenables.

De plus, comme je le disais plus haut à PAPUS, quand ces nouvelles terres seront annexées au domaine de la science, celle-ci n'en sera ni renversée ni révolutionnée; elle élargira ses cadres et agrandira ses théories.

Je ne crois pas pouvoir mieux terminer tout ceci que par ces phrases si justes mises par CHARLES RICHET en tête de ce même livre de MAXWELL: «...tout en gardant le plus scrupuleux respect pour la science d'aujourd'hui, il faut être solidement persuadé que la science d'aujourd'hui, pour vraie qu'elle soit, est terriblement incomplète. ...Personne ne peut démolir un fait scientifique... Les phénomènes psychiques, si complexes, si imprévus, si effrayants parfois qu'on les suppose, ne renverseront aucun des faits qui font partie des sciences présentement classiques... Ces faits seront imprévus; ils ne seront jamais contradictoires».

Montpellier, 25 août 1903.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES ET DES AUTEURS CITÉS

ABUNDO (D'), 177.
Acte réflexe, 100.
ADRIEN ARCELIN. Voir : ARCELIN (ADRIEN).
AGÉNOR DE GASPARIN. Voir : GASPARIN (AGÉNOR DE).
Agnosie, 184.
ALBERT COSTE. Voir : COSTE (ALBERT).
ALBERT PRIEUR. Voir : PRIEUR (ALBERT).
ALEXANDRE DUMAS. Voir : DUMAS (ALEXANDRE).
ALFRED MAURY. Voir : MAURY (ALFRED).
ALLAN KARDEC, 77, 256.
Ambulatoire (Automatisme). Voir : *Automatisme*.
Ame (Le centre O et l'), 191, 208.
Animaux (Hypnotisme des). Voir : *Hypnotisme*.
Aphasies (Classification des) et polygone, 171. Faits d'autres auteurs sur les —, 178. Tableau de classification. 185.
Apports, XV. Observation d'—, XVII, XXII.
ARAGO, 222, 360.
ARCELIN (ADRIEN), 359.
ARDENNE (D') DE TIZAC, 362, 364, 365.
Astral (Corps), 84. Aura —, 85.
Aura astral, 85.

Automatisme en général, 101. — supérieur ou psychologique, 5, 103 — ambulatoire, 169.

BABINET, 223, 360.
BABINSKI, 141.
Baguette divinatoire, 226 à 230.
BALLET (GILBERT), 256, 346.
BALTUS, 348.
BARADUC, 95.
BARAGNON, 256.
BARTHEZ, 199.
BECKER, 334, 337, 340, 360, 366.
BELLIER, 296.
BERILLON, 121.
BERNHEIM, 97, 130, 137, 138, 141, 182, 185, 323.
BERSOT, 69, 74, 221, 228, 249, 251, 275, 360.
BEYER (ERNST), 200.
BIANCHI, 176.
BICHAT, 121.
BINET, 190, 204, 209, 261, 351.
BOIS (JULES), 6, 69, 72, 77.
Boules de verre (Divination par les). Voir: *Cristallomancie*.
BOURGET (PAUL), 80, 276.
BRIERRE DE BOISMONT, 162.
BRISSAUD, 170, 179, 185.
BROADBENT, 179, 185.
BRONISLAS REICHMANN. Voir: REICHMANN BRONISLAS.
BROWN-SÉQUARD, 180, 185.
BRUNS, 182, 185.
BUCK (DE), 181, 185.
BURDACH, 215.
BURZIO (FRANCESCO), 177.

CAJAL (RAMON Y), 132.
CALMETTE (J.), 11, 333.

CAMILLE FLAMMARION. Voir : FLAMMARION (CAMILLE).
CARAMALO (GABRIEL), 335, 370.
CARPENTER, 107, 214.
Centres nerveux divers, 104. Tableau des —, 105. Schéma des — psychiques, 105. Conclusions sur les — psychiques, 172.
CESTAN (RAYMOND), 177.
CHABANEIX (PAUL), 114, 116, 123, 131, 153, 164.
CHARCOT, 180, 256, 323.
CHARLES LAURENT. Voir : LAURENT (CHARLES).
CHARLES RICHET. Voir : RICHET (CHARLES).
CHEVREUL, 221, 360.
Clairvoyance, 324.
CLAPARÈDE, 184, 186, 187.
Classification des médiums. Voir : *Médiums*.
Coiffeur (Psychologie du) dans la maison hantée, 62.
CONDILLAC, 118.
Congrès de Psychologie de 1900 (L'occultisme et le spiritisme au), 94, 340.
Conscience dans le psychisme, 106.
Contact (Déplacement des objets sans), 327, 362, 375. Voir : *Extériorisation*. Cumberlandisme sans —. Voir : *Cumberlandisme*.
Corps astral, 84.
COSTE (ALBERT), 3, 4, 79, 361.
Cristallomancie (Historique de la), 58. Analyse psychologique de la —, 236. Mémoire polygonale dans la —, 318.
CROCQ, 141, 180, 181.
CRUCHET (RENÉ), 183, 185.
Cumberlandisme, 231 à 235. Rapports du — avec les tables tournantes, 246. — sans contact, 362.
Cycle royal, martien, d'Hélène Smith. Voir : *Roman*.

DARIEX (XAVIER), 4, 79, 95, 275, 332.
DARWIN, 118.
DASTRE, 132.
DECHAMBRE, 120.

Dédoublements de personnalité. Voir : *Personnalité.*
Degrés (Les six) des médiums. Voir : *Médiums.*
DÉJERINE, 180, 185.
DELANNE (GABRIEL), 94.
DELENI, 177, 189.
Délire (Rapports du rêve avec le), 135.
DENIS (LÉON), 95.
Déplacements d'objets sans contact. Voir : *Extériorisation.*
Désagrégations suspolygonales, 112, 359. — des centres nerveux en général, 133. — suspolygonales physiologiques, 112, extra-physiologiques, 137, pathologiques, 146. Tableau des — suspolygonales, 173. Voir aussi les mots *Distraction*, *Sommeil*... et les divers états du tableau de la page 173.
DESSOIR (MAX), 192.
Distraction (Désagrégation suspolygonale dans la), 113. Distinction de la — et des autres troubles psychiques, 116. Caractère extrascientifique de la —, 321.
Divination, 367.
Divinatoire (Baguette). Voir : *Baguette.*
DOSTOIEWSKI, 217.
DUMAS (ALEXANDRE), 236, 282.
DUMUR (LOUIS), 148.
DUPOUY (EDMOND), 338.
DUPRAT, 144, 193 à 204, 210, 351.
DUPRÉ, 183.
DURAND DE GROS, 95.
DUVAL (MATHIAS), 133.

EDGAR POE. Voir : POE (EDGAR).
EDMOND DUPOUY. Voir : DUPOUY (EDMOND).
EDW. PEASE. Voir : PEASE (EDW.).
Effluves (Extériorisation des), 81.
Elémentaires, 87.
Elémentals, 87.
ENCAUSSE (Dr). Voir : PAPUS.

Enfants (Psychologie des) dans la maison hantée, 61.
ERNST BEYER. Voir: BEYER (ERNST).
Esprit (Localisation de l'), 348.
Esprits, 368.
Explorateur (Pendule). Voir: *Pendule*.
Extériorisation du fluide, 10. — des effluves, 81. — de la motilité, 327. — de la force psychique, 375.
Extraphysiologiques (*Etats*) de désagrégation suspolygonale, 137.

FARADAY, 222, 360.
FEINDEL, 182.
FERROUL, 324.
FLAMMARION (CAMILLE), 300.
FLECHSIG, XII, 175, 348, 350, 352.
FLEURY (DE), 162.
FLOURNOY, 157, 168, 202, 213, 253, 279 et suiv., 294, 300, 332, 355, 367, 374.
Fluidique (Théorie de l'extériorisation), 10.
Foule (Psychologie de la) dans la maison hantée, 64.
FRANCESCO BURZIO. Voir: BURZIO (FRANCESCO).
Fraudes inconscientes des médiums, 55, 293 à 298, 334.
FREUND, 180, 185.
FRIEDEL PICK. Voir: PICK (FRIEDEL).
Fumisterie. Voir: *Jonglerie*.

GABRIEL CARAMALO. Voir: CARAMALO (GABRIEL).
GABRIEL DELANNE. Voir: DELANNE (GABRIEL).
GALIEN, 125.
GASPARIN (Comte AGÉNOR DE), 227, 229, 244.
GASTON MÉRY. Voir: MÉRY (GASTON).
GERDY, 107.
GERT. STEIN. Voir: STEIN (Miss).
GIBIER (PAUL), 96.
GILBERT BALLET. Voir: BALLET (GILBERT).
Glossolalie (Somnambulisme avec), 315.

GOUDARD, 339, 340, 346, 357.
GOUPIL, 334, 342, 343, 355, 360, 369.
GOURMONT (RÉMY DE), 116, 128, 212, 214, 215.
Grand-père (Psychologie du) dans la maison hantée, 60.
Grégaire (Esprit, entraînement) et polygone, 116. Voir: *Foule*.
GROS (DURAND DE). Voir: DURAND DE GROS.
GUILLARD, 73.
GURNEY, 326.

Habitude et Polygone, 117.
Hallucinations subconscientes ou polygonales, 58, 240. Voir: *Cristallomancie*. — télépathiques. Voir: *Télépathie*.
Hantée (Maison). Voir: *Maison hantée*.
HENRY (V.), 305.
HERBART, 184, 186.
Historique du spiritisme, 70.
HITZIG, 176, 178, 348.
HUGHLINGS (JACKSON), 179, 185.
Hypermnésie polygonale, 316. Voir: *Mémoire*.
Hypnose (Désagrégation suspolygonale dans l'), 137. Caractéristique psychologique de l'—, 137. Différence de l'— et du sommeil naturel, 140. Phénomènes de l'—, 145. Voir: *Suggestions*.
Hypnotisme, 137. — des animaux, 364. Voir: *Hypnose*, *Suggestions*.
Hystérie (Désagrégation suspolygonale dans l'), 170.

Imagination dans les deux ordres de centres psychiques, 167. Voir: *Roman*.
Inconscience dans le psychisme, 106.
Inconscient. Voir: *Polygonal* et *Polygone*.
Inconscientes (Fraudes). Voir: *Fraudes*.
Individualité nouvelle chez les médiums, 275. Voir: *Personnalité*.
Inférieur (Psychisme). Voir: *Psychisme* et *Psychismes*.
Inspiration (Analyse psychologique de l'), 152. Rôle du polygone dans l'— et théorie polygonale de l'—, 153. Discussion, 157. Doctrine proposée, 160 à 169, 212 à 216.

Instinct et Polygone, 118.
Intellectualité dans les actes polygonaux, 103, 108, 111.

JACINTO DE LÉON. Voir: LÉON (JACINTO DE).
JACKSON HUGHLINGS. Voir: HUGHLINGS (JACKSON).
JANET (PIERRE), VII, 5, 58, 69, 78, 99, 102 107, 139, 192, 194, 212, 217, 224, 226, 229, 233, 237, 252, 255, 271, 298, 343, 344, 346, 357, 363, 372, 374.
JOBERT DE LAMBALLE, 250.
JOFFROY, 345, 346.
Jonglerie (Théorie de la), 10, 66. Eléments de — dans l'observation personnelle de maison hantée, 52. Éléments sans —, 54. Discussion, 332.
JULES BOIS. Voir: BOIS (JULES).
JULES SOURY. Voir: SOURY (JULES).

KARDEC (ALLAN). Voir: ALLAN KARDEC.
KELLER, 192.
KIRWAN (DE), 350, 359.

LAGRIFFE (LUCIEN), 135.
LAMBALLE (JOBERT DE). Voir: JOBERT DE LAMBALLE.
Langue martienne, 305.
LAURENT (CHARLES), 129.
LAURENT (L.), 362, 363, 365.
LE BRUN, 226.
LE DANTEC, 199, 335.
LEJONNE (PAUL), 177.
LEMAITRE, 292, 301.
LÉON DENIS. Voir: DENIS (LÉON).
LÉON DE ROSNY. Voir: ROSNY (LÉON DE).
LÉON (JACINTO DE), 189.
LÉPINE, 132.
Lésions organiques et Polygone, 171.
Lévitation, 327. Voir: *Extériorisation*.

LIEBEAULT. 137.
Limites (Les actuelles du spiritisme scientifique. 320. 365.
Lueurs de pensée. Voir : *Cumberland home*.
Localisation de l'esprit. 318.
LOMBROSO. 79. 115. 162. 506.
LONG. 181. 185.
LOUIS DUMUR. Voir : DUMUR (LOUIS).
Lucidité. Voir : *Clairvoyance*.
LUCIEN LAGRIFFE. Voir : LAGRIFFE LUCIEN.

MACARIO. 121.
Maison hantée Histoire d'une. 11. Observation personnelle. 11. Plan de la —. 13. Discussion de l'observation. 52. — de Fox. 70. Discussion. 332.
MANGIN MARCEL. 138. 174. 278. 317.
MARCEL MANGIN. Voir : MANGIN MARCEL.
MARILLIER. 326.
MARSA. 277.
Martien (Cycle ou roman d'Hélène Smith. Voir : *Roman*.
Martienne (Langue. Voir : *Langue martienne*.
MATHIAS DUVAL. Voir : DUVAL MATHIAS.
MAURY ALFRED. 120. 122. 125. 127. 130.
MAX DESSOIR. Voir : DESSOIR MAX.
MAXWELL. 373 à 376.
Médiateur plastique. 83.
Médiums (Historique des). 73. Analyse psychologique des —. 241. Définition des —. 246. 252. Procédés de langage des —. 248. Etat de transe des —. 253. Psychophysiologie et classification des — en six degrés. 265. Premier degré. 265. Deuxième degré. 266. Troisième degré. 267. Quatrième degré. 269. Cinquième degré. 271. Sixième degré. 274. Nouvelle individualité chez les —. 275. Romans polygonaux des —. 279. Puérilité de l'imagination des —. 298.
MEIGE. 183.
Mémoire dans les centres polygonaux. 108. 217. — dans le som-

meil, 127. — polygonale révélatrice, 316 à 319. Degrés de la — polygonale, 317.
MÉNARD, 359.
Mentale (Suggestion). Voir : *Suggestion*.
Mentales (Caractères des maladies), 146. Tableau de classification, 185.
Merveilleux (*Le*), 1.
MÉRY (GASTON), 332, 335, 336, 337, 358, 370.
Miracle (Caractère extrascientifique du), 321.
MIRALLIÉ, 180, 185.
Miroirs (Divination par les). Voir : *Cristallomancie*.
MIRVILLE (DE), 224, 255.
MOIGNO (Abbé), 223, 360.
MONAKOW (VON), 176.
MORAT, 181.
MULLER, 181, 186.
MYERS, XIV, 138, 174, 256, 271, 317, 326.

NEWBOLD, 240.
NOGUÉS, 184.

O (Schéma du *Centre*), 105. Rôle du — dans l'inspiration, 152, 167. Localisation anatomique du — 175. Le — et l'âme, 191, 208. Voir : *Psychismes*.
Occultes (Les phénomènes psychiques), 3.
Occultisme de Papus, 82. Discussion, 90. — et spiritisme, 335.
OCHOROWICZ, 56, 294 et suiv., 322.
OLICI, 177.
Organiques (*Lésions*) et Polygone, 171, 190.
OSKAR VOGT. Voir : VOGT (OSKAR).

PANSIER, 189.
PAPUS, 6, 81 à 93, 95, 97, 333, 335, 336, 337, 341, 342, 352, 353, 354, 368, 369, 371, 376.
Parakinésies, 181.

Paralysies et Polygone. 172. Faits des autres auteurs. 181. Tableau de classification. 185.
Passion et Polygone. 118
Pathologiques Etats de désagrégation suspolygonale. 146.
PAUL BOURGET. Voir: BOURGET PAUL.
PAUL CHABANEIX. Voir: CHABANEIX PAUL.
PAUL GIBIER. Voir: GIBIER PAUL.
PAULHAN. 2. 4. 347.
PAUL LEJONNE. Voir: LEJONNE PAUL).
PEASE EDW., 230.
Pendule explorateur. 221. 225. 230.
Pensées Liseurs de. Voir: *Cumberlandisme*.
Perception (Degrés de la et les deux psychismes. 184.
Perisprit (Théorie du. 10. Exposé de la théorie du —, 81. Discussion. 90.
Personnalité Dédoublements et transformations de. 261 à 264. — chez les médiums. 275.
Phénomènes psychiques occultes. Voir: *Occultes* Phénomènes psychiques.
Physiologiques Etats de désagrégation suspolygonale. 113.
PICK, 179. 182. 185.
PICK (FRIEDEL), 182. 185.
PIERON, 126.
PIERRE JANET. Voir: JANET PIERRE.
PIERRE WEBER. Voir: WEBER PIERRE.
PITRES. 161. 178. 183. 197. 323.
Plastique (Médiateur). Voir: *Médiateur plastique*.
PODMORE. 326.
POE (Edgar), 128.
Polygonales Hallucinations. Voir: *Hallucinations*.
Polygonaux Centres. Voir: *Polygone*, *Psychismes*. Romans —. Voir: *Romans*.
Polygone Schéma du. 105. Rôle du — dans l'inspiration. 152, 167. Mémoire dans le — 217. Voir: *Psychismes*.
PREL (DU), 366.

PRIEUR (ALBERT), 209.
Psychiques (Les sciences), 2. Schéma des centres —, 105. Collaboration et désagrégation des centres —, 112. Sens du mot sciences —, 339. Possibilité de la localisation des centres —, 348. Voir : *Occultes* et *Occultisme*.
Psychisme (Doctrine du double), 99.
Psychismes (Doctrine des deux), 99. — supérieur et inférieur, 103. Conclusions, 172. Objections et discussion, 174, 343. Les deux — et les degrés de la perception, 184. Conclusions de la discussion des objections, 209. Rapports entre les deux —, 212.
Psychologie (Congrès de). Voir : *Congrès*.
Psychologique (Automatisme). Voir : *Automatisme*.
Psychophysiologie des médiums. Voir : *Médiums*.
Puérilité dans les romans des médiums, 298.
PUPIN, 133.

RACHILDE (Mme), 123, 128.
RAMON Y CAJAL. Voir : CAJAL (RAMON Y).
RAYMOND, XVII, XIX.
RAYMOND CESTAN. Voir : CESTAN (RAYMOND).
Réflexe (*Acte*), 100.
RÉGIS, 136, 155, 161, 216.
REICHMANN (BRONISLAS), 295.
RÉMY DE GOURMONT. Voir : GOURMONT (RÉMY DE).
RENAUT, 109.
RENÉ CRUCHET. Voir : CRUCHET (RENÉ).
Rêves (L'activité polygonale désagrégée dans les), 120. Rapports du polygone et de O dans les —, 122. Direction des —, 122. Divination par les —, 125. Valeur séméiologique des —, 126. Mémoire dans les —, 127, 318. Rapport des — avec le délire, 135. Voir : *Sommeil*.
RIBOT, 156, 159, 168, 214, 216, 347.
RICHET (CHARLES), 5, 101, 189, 254, 261, 288, 294, 366, 367, 376.
ROCHAS (DE), 85, 89, 294, 328, 366.

Roman royal d'Hélène Smith, 280. — martien du même médium, 300. — ultramartien, 312.
Romans polygonaux des médiums, 279 et suiv. Puérilité des —, 298.
ROSNY (LÉON DE), 124.
Royal (Cycle ou Roman) d'Hélène Smith. Voir : *Roman*.

SABATIER, 294.
SABRAZÈS, 197.
SALOMONS, 204.
Schéma des centres psychiques (O et polygone), 105.
SCHERER, 115.
SCHIAPARELLI, 366.
SCHIFT, 250.
SCHRENK, 295.
Sciences psychiques. Voir : *Psychiques*.
SILAS, 256.
Simulation. Voir : *Jonglerie*.
SOLLAS, 230.
Sommeil (Désagrégation suspolygonale dans le), 120. Mémoire dans le —, 127. Théorie histologique dans le —, 132. Différence entre le — naturel et l'hypnose, 140. Voir : *Rêves*.
Somnambulisme (Désagrégation suspolygonale dans le), 147. Analogies des crises de — et de l'état de transe des médiums, 255 à 260. — avec glossolalie, 315.
Sourciers, 363. Voir : *Baguette divinatoire*.
SOURY (JULES), 133, 217.
Spiritisme (Historique du), 70. Analyse psychologique du —, 241. Limites actuelles du — scientifique, 320. — et occultisme, 335. Sens du mot —, 338.
Spiritualisme de Papus, 82. — et spiritisme, 335, 338.
STEIN (Miss), 204.
STROMBO, 223.
Subconscient. Voir : *Polygonal* et *Polygone*.
Subliminal (Les exploits du), 202. Voir : *Polygonal* et *Polygone*.

Suggestibilité (*Etat de*). Caractéristique de l'hypnose, 137. Voir : *Hypnose.*
Suggestion, 137. Définition de la —, 138, 141. — mentale, 322, 365. Voir : *Hypnose.*
Supérieur (Psychisme). Voir : *Psychisme* et *Psychismes.*
SURBLED, 6, 272, 332, 339, 348, 349, 350, 363.
Surnaturel (Théorie du), 10, 66. Le — et la science, 334.
Suspolygonales (Désagrégations). Voir : *Désagrégation.*

Tables tournantes (Historique des), 72. Théorie psychologique des —, 219 à 224, 242 à 246. Conditions de réussite, 244. Analogies avec le cumberlandisme, 246. Discussion, 360.
TAINE, 192.
Télépathie, 325.
TEMBRONI, 177.
Théories (Les trois) du spiritisme, 10, 66.
Tics (Désagrégation suspolygonale dans les), 171. Objections et discussion, 182. Tableau de classification, 185.
TISSIÉ, 120, 126, 127.
TORELLI, 295.
TOUCHE, 180, 185.
Tournantes (Tables). Voir : *Tables tournantes.*
Transe (*Etat de*) des médiums, 253. Analogies de l'— et des crises de somnambulisme, 255 à 260.
Transformations de personnalité. Voir : *Personnalité.*
Troupeau. Voir : *Foule* et *Grégaire.*

Ultramartien (Cycle ou Roman d'Hélène Smith. Voir : *Roman.*

VASCHIDE, 126.
VEDEL, VII, 5, 171.
VENTRA, 177.
VERRALL (Mme), 96.
Verre (Divination par les boules de). Voir : *Cristallomancie.*
VIRES, 139.
VOGT (OSKAR), 96.

WEBER (PIERRE), 363.
WERNICKE, 179, 185.
WIDERSHEIM, 132.
WINCKLER, 365.
WUNDT, 172, 192, 198, 352.

XAVIER DARIEX. Voir : DARIEX (XAVIER).

TABLE DES MATIÈRES

PAGES

PRÉFACE de la nouvelle édition par le professeur P. JANET.. VII

I. — Exposé synthétique de la question..... 1

II. — Histoire d'une maison hantée..... 11

III. — Discussion de l'observation. Analyse psychologique des personnages..... 52

IV. — Historique du spiritisme..... 70

V. — Exposé et discussion de la théorie du perisprit et de l'extériorisation des effluves (science de l'entier bloc spirite), d'après un livre de Papus Encausse 81

VI. — Les deux psychismes : le centre O et le polygone, à l'état physiologique (distraction, sommeil et rêves), extraphysiologique (hypnose provoquée) et pathologique (maladies mentales ; somnambulisme, automatisme ambulatoire, hystérie, tics ; lésions organiques)..... 99

VII. — Exposé et discussion des objections qui ont été faites à cette conception des deux psychismes..... 174

VIII. — Conclusions de cette discussion sur les deux psychismes..... 209

IX. — Application de ces données à l'étude scientifique des tables tournantes, du pendule explorateur et de la baguette divinatoire, des liseurs de pensée, de la cristallomancie 219

PAGES

X. — Etude scientifique du spiritisme. Les médiums. Analyse psychophysiologique des médiums 241

XI. — Les cinq premiers degrés du médium..... 265

XII. — Le sixième degré du médium. Les romans polygonaux des médiums (roman royal et roman martien d'Hélène Smith) 274

XIII. — Les limites actuelles du spiritisme scientifique. Ce qui reste en dehors: la suggestion mentale, la clairvoyance, la télépathie, l'extériorisation de la force et de la sensibilité..... 320

XIV. — Conclusion 329

Appendice à la nouvelle édition. Essai de réponse aux critiques faites à la première édition..... ... 331

Table alphabétique des matières et des auteurs cités..... 377

Table des matières..... 391

Montpellier. — Imp. Serre et Roumégous, rue Vieille-Intendance.